

U d'/of OTTAWA
39003002240595

ŒUVRES

DE

Scarron

ŒUVRES

DE

Scarron

LE ROMAN COMIQUE

Avec Notes et Variantes

PAR FRÉDÉRIC DILLAYE

NOTICE PAR A. FRANCE

TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX





LE

ROMAN COMIQUE.

CHAPITRE XIV

Le Juge de sa propre cause.



E fut en Affrique[1], entre des Rochers voisins de la Mer, & qui ne sont eloignez de la grande ville de Fez que d'une heure de chemin, que le prince Mulei, fils du Roy de Maroc, se trouva seul & à la nuict, après s'estre egaré à la chasse. Le ciel estoit sans le moindre nuage, la Mer estoit calme, & la Lune & les Estoiles la rendoient toute brillante; enfin, il faisoit une de ces belles nuicts des Païs

chauds qui ſont plus agreables que les plus beaux jours de nos regions froides. Le Prince Maure, galopant le long du rivage, ſe divertiſſoit à regarder la Lune & les Eſtoiles, qui paroiſſoient ſur la ſurface de la Mer comme dans un miroir, quand des cris pitoyables percèrent ſes oreilles & luy donnèrent la curioſité d'aller juſqu'au lieu d'où il croyoit qu'ils pouvoient partir. Il y pouſſa ſon cheval, qui ſera ſi l'on veut un barbe, & trouva entre des rochers une femme qui ſe deffendoit, autant que ſes forces le pouvoient permettre, contre un homme qui s'efforçoit de lui lier les mains, tandis qu'une autre femme tâchoit de luy fermer la bouche d'un linge. L'arrivée du jeune Prince empeſcha ceux qui faiſoient cette violence de la continuer, & donna quelque relaſche à celle qu'ils traittoient ſi mal. Mulei luy demanda ce qu'elle avoit à crier, & aux autres ce qu'ils luy vouloient faire; mais, au lieu de luy repondre, cet homme alla à luy le cymeterre à la main, & luy en porta un coup qui l'eût dangereuſement bleſſé s'il ne l'eût evité par la viteſſe de ſon cheval. Meſchant, luy cria Mulei, ozes-tu t'attaquer au Prince de Fez! Je t'ay bien reconnu pour tel, luy repondit le Maure; mais c'eſt à cauſe que tu es mon Prince & que tu me peux punir qu'il faut que j'aye ta vie où que je perde la mienne.

En achevant ces paroles, il ſe lança contre Mulei avec tant de furie que le Prince, tout

vaillant qu'il eſtoit, fut reduit à ſonger moins à attaquer qu'à ſe deffendre d'un ſi dangereux ennemy. Les deux femmes cependant eſtoient aux mains, & celle qui un moment auparavant ſe croyoit perduë empeſchoit l'autre de s'enſuyr, comme ſi elle n'eût point douté que ſon deffenſeur n'emportât la victoire. Le deſeſpoir augmente le courage, & en donne meſme quelquefois à ceux qui en ont le moins. Quoyque la valeur du Prince fuſt incomparablement plus grande que celle de ſon ennemy & fuſt ſoutenuë d'une vigueur & d'une adreſſe qui n'eſtoient pas communes, la punition que meritoit le crime du Maure luy fit tout hazarder & luy donna tant de courage & de force que la victoire demeura long-temps douteuſe entre le Prince & luy, mais le Ciel, qui protége d'ordinaire ceux qu'il eleve au deſſus des autres, fit heureuſement paſſer les gens du Prince aſſez près de là pour oüyr le bruit des combattans & les cris des deux femmes. Ils y coururent & reconnurent leur Maiſtre dans le temps qu'ayant choqué celuy qu'ils virent les armes à la main contre luy,. il l'avoit porté par terre, où il ne le voulut pas tuer, le reſervant à une punition exemplaire. Il deffendit à ſes gens de luy faire autre choſe que de l'attacher à la queuë d'un cheval, de façon qu'il ne puſt rien entreprendre contre ſoy-meſme, ny contre les autres. Deux Cavaliers portèrent les deux femmes en crouppe, & en cet equipage-là Mulei

& ſa troupe arrivèrent à Fez, à l'heure que le jour commençoit de paroiſtre.

Ce jeune Prince commandoit dans Fez auſſi abſolument que s'il en euſt defia eſté Roy. Il fit venir devant luy le Maure, qui s'appeloit Amet, & qui eſtoit fils d'un des plus riches habitans de Fez. Les deux femmes ne furent connuës de perſonne à cauſe que les Maures, les plus jaloux de tous les hommes, ont un extreſme ſoin de cacher aux yeux de tout le monde leurs femmes & leurs eſclaves. La femme que le Prince avoit ſecouruë le ſurprit, & toute ſa Cour auſſi, par ſa beauté, plus grande que quelque autre qui fuſt en Affrique, & par un air majeſtueux, que ne put cacher aux yeux de ceux qui l'admirèrent un meſchant habit d'eſclave. L'autre femme eſtoit veſtuë comme le ſont les femmes du pays qui ont quelque qualité, & pouvoit paſſer pour belle, quoiqu'elle le fuſt moins que l'autre ; mais, quand elle euſt pu entrer en concurrence de beauté avec elle, la pâleur que la crainte faiſoit paroiſtre ſur ſon viſage diminuoit autant ce qu'elle y avoit de beau que celuy de la premiere recevoit d'avantage d'un beau rouge qu'une honneſte pudeur y faiſoit eclatter. Le Maure parut devant Mulei avec la contenance d'un criminel, & tint touſiours les yeux attachez contre terre. Mulei luy commanda de confeſſer luy-meſme ſon crime, s'il ne vouloit mourir dans les tourmens. Je ſçay bien ceux qu'on me prepare & que j'ay

meritez, repondit-il fierement, &, s'il y avoit quelque avantage pour moi à ne rien avouër, il n'y a point de tourmens qui me le fiffent faire; mais je ne puis eviter la mort, puifque je te l'ay voulu donner, & je veux bien que tu fçaches que la rage que j'ay de ne t'avoir pas tué me tourmente davantage que ne fera tout ce que tes bourreaux pourront inventer contre moy. Ces Efpagnolles, adjouta-t-il, ont efté mes efclaves : l'une a fçeu prendre un bon party & s'accommoder à la fortune, fe mariant avec mon frere Zaïde; l'autre n'a jamais voulu changer de Religion ny me fçavoir bon gré de l'amour que j'avois pour elle. Il ne voulut pas parler davantage, quelque menace qu'on luy puft faire. Mulei le fit jetter dans un cachot, chargé de fers; la Renegate, femme de Zaïde, fut mife en une prifon feparée; la belle Efclave fut conduite chez un Maure nommé Zulema, homme de condition, Efpagnol d'origine, qui avoit abandonné l'Efpagne pour n'avoir pu fe refoudre à fe faire Chreftien. Il eftoit de l'illuftre maifon de Zegris[2], autrefois fi renommée dans Grenade, & fa femme, Zoraïde, qui eftoit de la mefme maifon, avoit la reputation d'eftre la plus belle femme de Fez, & auffi fpirituelle que belle. Elle fut d'abord charmée de la beauté de l'efclave Chreftienne, & le fut auffi de fon efprit dès les premieres converfations qu'elle eut avec elle. Si cette belle Chreftienne euft efté capable de confolation, elle en euft trouvé

dans les careffes de Zoraïde ; mais, comme fi elle euft evité tout ce qui pouvoit foulager fa douleur, elle ne fe plaifoit qu'à eftre feule, pour pouvoir s'affliger davantage, &, quand elle eftoit avec Zoraïde, elle fe faifoit une extrefme violence pour retenir devant elle fes foupirs & fes larmes. Le prince Mulei avoit une extrefme envie d'apprendre fes aventures ; il l'avoit fait connoiftre à Zulema, &, comme il ne luy cachoit rien, il luy avoit auffi avoüé qu'il fe fentoit porté à aimer la belle Chreftienne & qu'il le luy auroit defia fait fçavoir fi la grande affliction qu'elle faifoit paroiftre ne luy eût fait craindre d'avoir un rival inconnu en Efpagne, qui, tout eloigné qu'il euft efté, l'euft pu empefcher d'eftre heureux, mefme en un pays où il eftoit abfolu. Zulema donna bon ordre à fa femme d'apprendre de la Chreftienne les particularitez de fa vie, & par quel accident elle eftoit devenue efclave d'Amet. Zoraïde en avoit autant d'envie que le Prince, & n'eut pas grande peine à y faire refoudre l'Efclave Efpagnolle, qui crut ne devoir rien refufer à une perfonne qui luy donnoit tant de marques d'amitié & de tendreffe. Elle dit à Zoraïde qu'elle contenteroit fa curiofité quand elle voudroit, mais que, n'ayant que des malheurs à luy apprendre, elle craignoit de luy faire un recit fort ennuyeux. Vous verrez bien qu'il ne me le fera pas, luy repondit Zoraïde, par l'attention que j'auray à l'ecouter ; &, par la part que j'y prendray, vous

connoiſtrez que vous ne pouvez en confier le ſecret à perſonne qui vous ayme plus que moy. Elle l'embraſſa en achevant ces paroles, la conjurant de ne differer pas plus long-temps à luy donner la ſatisfaction qu'elle luy demandoit. Elles eſtoient ſeules, & la belle Eſclave, après avoir eſſuyé les larmes que le ſouvenir de ſes malheurs luy faiſoit repandre, elle en commença le recit, comme vous l'allez lire.

Je m'appelle Sophie ; je ſuis Eſpagnolle, née à Valence & elevée avec tout le ſoin que des perſonnes riches & de qualité, comme eſtoient mon Pere & ma Mere, devoient avoir d'une fille qui eſtoit le premier fruit de leur mariage, & qui dès ſon bas âge paroiſſoit digne de leur plus tendre affection. J'eus un frere plus jeune que moy d'une année ; il eſtoit aimable autant qu'on le pouvoit eſtre, il m'ayma autant que je l'aymay, & noſtre amitié mutuelle alla juſqu'au point que, lorſque nous n'eſtions pas enſemble, on remarquoit ſur nos viſages une triſteſſe & une inquiétude que les plus agreables divertiſſemens des perſonnes de noſtre âge ne pouvoient diſſiper. On n'oza donc plus nous ſeparer ; nous appriſmes enſemble tout ce qu'on enſeigne aux enfans de bonne maiſon de l'un & de l'autre ſexe, & ainſi il arriva qu'au grand etonnement de tout le monde, je n'eſtois pas moins adroitte que luy dans tous les exercices violens d'un Cavalier,.& qu'il reuſſiſſoit egalement bien dans tout ce que les filles de condition ſçavent le

mieux faire. Une education ſi extraordinaire fit ſouhaitter à un Gentilhomme des amis de mon Pere que ſes enfans fuſſent elevez avec nous ; il en fit la propoſition à mes parens, qui y conſentirent, & le voiſinage des maiſons facilita le deſſein des uns & des autres. Ce Gentilhomme egaloit mon Pere en bien & ne luy cedoit pas en nobleſſe ; il n'avoit auſſi qu'un fils & qu'une fille, à peu près de l'âge de mon frere & de moy, & l'on ne doutoit point dans Madrid que les deux maiſons ne s'uniſſent un jour par un double mariage. Dom Carlos & Lucie (c'eſtoit le nom du frere & de la ſœur) eſtoient egalement aymables : mon frere aymoit Lucie & en eſtoit aimé, dom Carlos m'aymoit & je l'aymois auſſi. Nos parens le ſçavoient bien, &, loin d'y trouver à redire, ils n'euſſent pas differé de nous marier enſemble ſi nous euſſions eſté moins jeunes que nous eſtions. Mais l'eſtat heureux de nos amours innocentes fut troublé par la mort de mon aymable frere : une fievre violente l'emporta en huit jours, & ce fut là le premier de mes malheurs. Lucie en fut ſi touchée qu'on ne put jamais l'empeſcher de ſe rendre Religieuſe ; j'en fus malade à la mort, & Dom Carlos le fut aſſez pour faire craindre à ſon Pere de ſe voir ſans enfans, tant la perte de mon frere, qu'il aymoit, le peril où j'eſtois & la reſolution de ſa ſœur, lui furent ſenſibles. Enfin la jeuneſſe nous guerit, & le temps modera noſtre affliction.

Le Pere de Dom Carlos mourut à quelque temps de là, & laiſſa ſon fils fort riche & ſans debtes. Sa richeſſe luy fournit de quoy ſatisfaire ſon humeur magnifique. Les galanteries qu'il inventa pour me plaire flattèrent ma vanité, rendirent ſon amour publique & augmentèrent la mienne. Dom Carlos eſtoit ſouvent aux pieds de mes parens, pour les conjurer de ne differer pas davantage de le rendre heureux en luy donnant leur fille. Il continuoit cependant ſes depenſes & ſes galanteries. Mon Pere eut peur que ſon bien n'en diminuaſt à la fin, & c'eſt ce qui le fit reſoudre à me marier avec luy. Il fit donc eſperer à Dom Carlos qu'il ſeroit bientoſt ſon gendre, & Dom Carlos m'en fit paroiſtre une joye ſi extraordinaire qu'elle m'eût pu perſuader qu'il m'aymoit plus que ſa vie, quand je n'en aurois pas eſté auſſi aſſeurée que je l'eſtois. Il me donna le bal, & toute la ville en fut priée. Pour ſon malheur & pour le mien, il s'y trouva un Comte Neapolitain que des affaires importantes avoient amené en Eſpagne. Il me trouva aſſez belle pour devenir amoureux de moy, & pour me demander en mariage à mon Pere, après avoir eſté informé du rang qu'il tenoit dans le Royaume de Valence. Mon Pere ſe laiſſa eblouïr au bien & à la qualité de cet eſtranger; il luy promit tout ce qu'il luy demanda, & dès le jour meſme il declara à Dom Carlos qu'il n'avoit rien plus à pretendre en ſa fille, me deffendit de recevoir

fes vifites, & me commanda en mefme temps de confiderer le Comte Italien comme un homme qui me devoit epoufer au retour d'un voyage qu'il alloit faire à Madrid. Je diffimulay mon deplaifir devant mon Pere; mais, quand je fus feule, Dom Carlos fe reprefenta à mon fouvenir comme le plus aymable homme du monde. Je fis reflexion fur tout ce que le Comte Italien avoit de defagreable; je conceus une furieufe averfion pour luy, & je fentis que j'aymois Dom Carlos plus que je n'euffe jamais cru l'aymer, & qu'il m'eftoit egalement impoffible de vivre fans luy & d'eftre heureufe avec fon Rival. J'eus recours à mes larmes, mais c'eftoit un foible remede pour un mal comme le mien. Dom Carlos entra là-deffus dans ma chambre, fans m'en demander la permiffion, comme il avoit accouftumé. Il me trouva fondant en pleurs, & il ne put retenir les fiens, quelque deffein qu'il euft fait de me cacher ce qu'il avoit dans l'ame, jufqu'à tant qu'il euft reconnu les veritables fentimens de la mienne. Il fe jeta à mes pieds, me prenant les mains, & qu'il mouïlla de fes larmes :

Sophie, me dit-il, je vous perds donc, & un eftranger, qui à peine vous eft connu, fera plus heureux que moy parcequ'il aura efté plus riche. Il vous poffedera, Sophie! & vous y confentez, vous que j'ay tant aymée, qui m'avez voulu faire croire que vous m'aymiez, & qui m'eftiez promife par un Pere, mais, helas! un

Pere injuſte, un Pere intereſſé, & qui m'a manqué de parole ! Si vous eſtiez, continua-t-il, un bien qui ſe puſt mettre à prix, c'eſt ma ſeule fidelité qui vous pouvoit acquerir, & c'eſt par elle que vous ſeriez encore à moy pluſtoſt qu'à perſonne du monde, ſi vous vous ſouveniez de celle que vous m'avez promiſe. Mais, s'e-cria-t-il, croyez-vous qu'un homme qui a eu aſſez de courage pour elever ſes deſirs juſqu'à vous n'en ait pas aſſez pour ſe vanger de celuy que vous luy preferez, & trouverez-vous eſtrange qu'un malheureux qui a tout perdu entreprenne toutes choſes? Ah! ſi vous voulez que je periſſe ſeul, il vivra, ce Rival Bienheureux, puiſqu'il a pu vous plaire, & que vous le protegez; mais Dom Carlos, qui vous eſt odieux, & que vous avez abandonné à ſon deſeſpoir, mourra d'une mort aſſez cruelle pour aſſouvir la haine que vous avez pour luy.

Dom Carlos, luy repondis-je, vous joignez-vous à un Pere injuſte & à un homme que je ne puis aymer pour me perſecuter, & m'imputez-vous comme un crime particulier un malheur qui nous eſt commun? Plaignez-moy au lieu de m'accuſer, & ſongez aux moyens de me conſerver pour vous pluſtoſt que de me faire des reproches. Je pourrois vous en faire de plus juſtes, & vous faire avouër que vous ne m'avez jamais aſſez aymée, puiſque vous ne m'avez jamais aſſez connuë. Mais nous n'avons point de temps à perdre en paroles inutiles.

Je vous ſuivray partout où vous me menerez ; je vous permets de tout entreprendre, & vous promets de tout oſer pour ne me ſeparer jamais de vous.

Dom Carlos fut ſi conſolé de mes paroles que ſa joye le tranſporta auſſi fort qu'avoit fait ſa douleur. Il me demanda pardon de m'avoir accuſée de l'injuſtice qu'il croyoit qu'on luy faiſoit, &, m'ayant fait comprendre qu'à moins que de me laiſſer enlever, il m'eſtoit impoſſible de n'obéir pas à mon Pere, je conſentis à tout ce qu'il me propoſa, & je luy promis que, la nuict du jour ſuivant, je me tiendrois preſte à le ſuivre partout où il voudroit me mener.

Tout eſt facile à un Amant. Dom Carlos en un jour donna ordre à ſes affaires, fit proviſion d'argent & d'une barque de Barcelonne qui devoit ſe mettre à la voile à telle heure qu'il voudroit. Cependant j'avois pris ſur moy toutes mes pierreries & tout ce que je pus aſſembler d'argent ; &, pour une jeune perſonne, j'avois ſçeu ſi bien diſſimuler le deſſein que j'avois que l'on ne s'en douta point. Je ne fus donc pas obſervée, & je pus ſortir la nuict par la porte d'un jardin, où je trouvay Claudio, un Page qui eſtoit cher à Carlos, parce-qu'il chantoit auſſi bien qu'il avoit la voix belle, & faiſoit paroiſtre dans ſa maniere de parler & dans toutes ſes actions plus d'eſprit, de bon ſens & de politeſſe que l'âge & la condition d'un Page n'en doivent ordinairement avoir. Il me

dit que ſon Maiſtre l'avoit envoyé au devant de moy pour me conduire où l'attendoit une barque, & qu'il n'avoit pu me venir prendre luy-meſme pour des raiſons que je ſçaurois de luy. Un Eſclave de Dom Carlos qui m'eſtoit fort connu nous vint joindre. Nous ſortiſmes de la ville ſans peine, par le bon ordre qu'on y avoit donné, & nous ne marchaſmes pas long-temps ſans voir un vaiſſeau à la rade & une chaloupe qui nous attendoit au bord de la mer. On me dit que mon cher Dom Carlos viendroit bientoſt, & que je n'avois cependant qu'à paſſer dans le vaiſſeau. L'Eſclave me porta dans la chaloupe, & pluſieurs hommes que j'avois veus ſur le rivage, & que j'avois pris pour des Matelots, firent auſſi entrer dans la chaloupe Claudio, qui me ſembla comme s'en deffendre & faire quelques efforts pour n'y entrer pas. Cela augmenta la peine que me donnoit deſia l'abſence de Dom Carlos. Je le demanday à l'eſclave, qui me dit fierement qu'il n'y avoit plus de Carlos pour moy. Dans le meſme temps j'ouïs Claudio criant les hauts cris, & qui diſoit en pleurant à l'Eſclave : Traiſtre Amet! eſt-ce là ce que tu m'avois promis, de m'oſter une Rivale & de me laiſſer avec mon Amant? Imprudente Claudia, luy repondit l'Eſclave, eſt-on obligé de tenir ſa parole à un traiſtre, & ay-je deu eſperer qu'une perſonne qui manque de fidelité à ſon Maiſtre m'en gardaſt aſſez pour n'advertir pas les gardes de la coſte de courir

après moy & de m'ofter Sophie, que j'ayme plus que moy-mefme? Ces paroles, dites à une femme que je croyois un homme, & dans lefquelles je ne pouvois rien comprendre, me caufèrent un fi furieux deplaifir, que je tombay comme morte entre les bras du perfide Maure, qui ne m'avoit point quittée. Ma pâmoifon fut longue, &, lorfque j'en fus revenuë, je me trouvay dans une chambre du vaiffeau, qui eftoit defia bien avant en mer.

Figurez-vous quel dut eftre mon defefpoir, me voyant fans Dom Carlos & avec des ennemis de ma loy, car je reconnus que j'eftois au pouvoir des Maures, que l'Efclave Amet avoit toute forte d'authorité fur eux, & que fon frere Zaïde eftoit le Maiftre du vaiffeau. Cet infolent ne me vit pas pluftoft en eftat d'entendre ce qu'il me diroit, qu'il me declara en peu de paroles qu'il y avoit long-temps qu'il eftoit amoureux de moy, & que fa paffion l'avoit forcé à m'enlever & à me mener à Fez, où il ne tiendroit qu'à moy que je ne fuffe auffi heureufe que j'aurois efté en Efpagne, comme il ne tiendroit pas à luy que je n'euffe point à y regretter Dom Carlos. Je me jettay fur luy, nonobftant la foibleffe que m'avoit laiffée ma pâmoifon, & avec une adreffe vigoureufe à quoy il ne s'attendoit pas, & que j'avois acquife par mon education, comme je vous ay defia dit, je luy tiray le Cymeterre du fourreau, & je m'allois venger de fa perfidie, fi fon frere Zaïde ne m'euft

ſaiſi le bras aſſez à temps pour luy ſauver la vie. On me deſarma facilement, car, ayant manqué mon coup, je ne fis point de vains efforts contre un ſi grand nombre d'ennemis. Amet, à qui ma reſolution avoit fait peur, fit ſortir tout le monde de la chambre où l'on m'avoit miſe & me laiſſa dans un deſeſpoir tel que vous vous le pouvez figurer, après le cruel changement qui venait d'arriver en ma fortune. Je paſſay la nuiđ à m'affliger, & le jour qui la ſuivit ne donna pas le moindre relaſche à mon affliđion. Le temps, qui adoucit ſouvent de pareils deplaiſirs, ne fit aucun effeđ ſur les miens, & au ſecond jour de noſtre navigation j'eſtois encore plus affligée que je ne la fus la ſiniſtre nuiđ que je perdis, avec ma liberté, l'eſperance de revoir Dom Carlos & d'avoir jamais un moment de repos le reſte de ma vie. Amet m'avoit trouvée ſi terrible toutes les fois qu'il avoit oſé paroiſtre devant moy, qu'il ne s'y preſentoit plus. On m'apportoit de temps en temps à manger, que je refuſois avec une opiniaſtreté qui fit craindre au Maure de m'avoir enlevée inutilement.

Cependant le vaiſſeau avoit paſſé le detroit & n'eſtoit pas loin de la coſte de Fez quand Claudio entra dans ma chambre. Auſſitoſt que je le vis : Meſchant ! qui m'as trahie, luy dis-je, que t'avois-je fait pour me rendre la plus malheureuſe perſonne du monde, & pour m'oſter Dom Carlos ? Vous en eſtiez trop aymée, me

repondit-il, &, puiſque je l'aymois auſſi bien que vous, je n'ay pas fait un grand crime d'avoir voulu eloigner de luy une Rivale. Mais ſi je vous ay trahie, Amet m'a trahie auſſi, & j'en ſerois peut-eſtre auſſi affligée que vous, ſi je ne trouvois quelque conſolation à n'eſtre pas ſeule miſerable. Explique-moy ces enigmes, luy dis-je, & m'apprend qui tu es, affin que je ſçache ſi j'ay en toy un ennemy ou une ennemie. — Sophie, me dit-il alors, je ſuis d'un meſme ſexe que vous, & comme vous j'ay eſté amoureuſe de Dom Carlos; mais ſi nous avons brûlé d'un meſme feu, ce n'a pas eſté avec un meſme ſuccez. Dom Carlos vous a touſiours aymée & a touſiours cru que vous l'aymiez, & il ne m'a jamais aymée, & n'a meſme jamais deu croire que je puſſe l'aymer, ne m'ayant jamais connuë pour ce que j'eſtois. Je ſuis de Valence comme vous, & je ne ſuis point née avec ſi peu de nobleſſe & de bien, que Dom Carlos, m'ayant epouſée, n'euſt pu eſtre à couvert des reproches que l'on fait à ceux qui ſe meſallient. Mais l'amour qu'il avoit pour vous l'occupoit tout entier, & il n'avoit des yeux que pour vous ſeule. Ce n'eſt pas que les miens ne fiſſent ce qu'ils pouvoient pour exempter ma bouche de la confeſſion honteuſe de ma foibleſſe. J'allois partout où je le croyois trouver; je me plaçois où il me pouvoit voir, & je faiſois pour luy toutes les diligences qu'il euſt deu faire pour moy, s'il m'euſt aymée comme je l'aymois. Je

difpofois de mon bien & de moy-mefme, eftant demeurée fans parens dès mon bas âge, & l'on me propofoit fouvent des partis fortables ; mais l'efperance que j'avois toufiours euë d'engager enffin Dom Carlos à m'aymer m'avoit empefchée d'y entendre. Au lieu de me rebuter de la mauvaife deftinée de mon amour, comme auroit fait toute autre perfonne qui euft eu comme moy affez de qualitez aymables pour n'eftre pas meprifée, je m'excitois à l'amour de Dom Carlos par la difficulté que je trouvois à m'en faire aymer. Enfin, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir negligé la moindre chofe qui puft fervir à mon deffein, je me fis couper les cheveux, & m'eftant deguifée en homme, je me fis prefenter à Dom Carlos par un domeftique qui avoit vieilly dans ma maifon & qui fe difoit mon pere, pauvre Gentilhomme des montagnes de Tolede. Mon vifage & ma mine, qui ne defpleurent pas à voftre Amant, le difpofèrent d'abord à me prendre. Il ne me reconnut point, encore qu'il m'eût veu tant de fois, & il fut bientoft auffi perfuadé de mon efprit que fatisfait de la beauté de ma voix, de ma methode de chanter & de mon adreffe à jouër de tous les inftrumens de Mufique dont les perfonnes de condition peuvent fe divertir fans honte. Il crut avoir trouvé en moy des qualitez qui ne fe trouvent pas d'ordinaire en des Pages, & je luy donnay tant de preuves de fidelité & de difcretion, qu'il me traita bien plus en confi-

dent qu'en domeftique. Vous fçavez mieux que perfonne du monde fi je m'en fais accroire dans ce que je vous viens de dire à mon avantage. Vous-mefme m'avez cent fois loüée à Dom Carlos en ma prefence, & m'avez rendu de bons offices auprès de luy; mais j'enrageois de les devoir à une Rivale, & dans le temps qu'ils me rendoient plus agreable à Dom Carlos, ils vous rendoient plus haïffable à la malheureufe Claudia (car c'eft ainfi que l'on m'appelle). Voftre mariage cependant s'avançoit, & mes efperances reculoient; il fut conclu, & elles fe perdirent. Le Comte italien qui devint en ce temps-là amoureux de vous, & dont la qualité & le bien donnèrent autant dans les yeux de voftre Pere que fa mauvaife mine & fes defauts vous donnèrent d'averfion pour luy, me fit du moins avoir le plaifir de vous voir troublée dans les voftres, & mon âme alors fe flatta de ces efperances folles que les changemens font toujours avoir aux malheureux. Enfin voftre Pere prefera l'Eftranger, que vous n'aymiez pas, à Dom Carlos, que vous aymiez. Je vis celuy qui me rendoit malheureufe malheureux à fon tour, & une Rivale que je haïffois encore plus malheureufe que moy, puifque je ne perdois rien en un homme qui n'avoit jamais efté à moy, que vous perdiez Dom Carlos, qui eftoit tout à vous, & que cette perte, quelque grande qu'elle fuft, vous eftoit peut-eftre encore un moindre malheur que d'avoir pour voftre Tyran

eternel un homme que vous ne pouviez aymer. Mais ma profperité, ou, pour mieux dire, mon efperance, ne fut pas longue. J'appris de Dom Carlos que vous vous eftiez refoluë à le fuivre, & je fus mefme employée à donner les ordres neceffaires au deffein qu'il avoit de vous emmener à Barcelonne, &, de là, de paffer en France ou en Italie. Toute la force que j'avois euë jufque alors à fouffrir ma mauvaise fortune m'abandonna après un coup fi rude, & qui me furprit d'autant plus que je n'avais jamais craint un pareil malheur. J'en fus affligée jufqu'à en eftre malade, & malade jufqu'à en garder le lict. Un jour que je me plaignois à moymefme de ma trifte deftinée, & que la croyance de n'eftre ouïe de perfonne me faifoit parler auffi haut que fi j'euffe parlé à quelque confident de mon amour, je vis paroiftre devant moy le Maure Amet, qui m'avoit ecoutée, & qui, après que le trouble où il m'avoit mife fut paffé, me dit ces paroles : Je te connois, Claudia, & dès le temps que tu n'avois point encore deguifé ton fexe pour fervir de Page à Dom Carlos ; & fi je ne t'ay jamais fait fçavoir que je te connuffe, c'eft que j'avois un deffein auffi bien que toy. Je te vien d'ouïr prendre des refolutions defefperées : tu veux te decouvrir à ton Maiftre pour une jeune fille qui meurt d'amour pour luy & qui n'efpere plus d'en eftre aymée, & puis tu te veux tuër à fes yeux pour meriter au moins des regrets de celuy de qui

tu n'as pu gaigner l'amour. Pauvre fille ! que vas-tu faire, en te tuant, que d'affeurer davantage à Sophie la poffeffion de Dom Carlos ? J'ai bien un meilleur conseil à te donner, fi tu es capable de le prendre. Ofte ton Amant à ta Rivale : le moyen en eft aifé fi tu me veux croire, &, quoy qu'il demande beaucoup de refolution, il ne t'eft pas befoin d'en avoir davantage que celle que tu as euë à t'habiller en homme & à hazarder ton honneur pour contenter ton amour. Efcoute-moy donc avec attention, continua le Maure ; je te vay reveler un fecret que je n'ay jamais decouvert à perfonne, & fi le deffein que je te vays propofer ne te plaift pas, il dependra de toy de ne le pas fuivre. Je fuis de Fez, homme de qualité en mon Pays ; mon malheur me fit Efclave de Dom Carlos, & la beauté de Sophie me fit le fien. Je t'ay dit en peu de paroles bien des chofes. Tu crois ton mal fans remede, parce que ton Amant enleve fa Maiftreffe & s'en va avec elle à Barcelonne. C'eft ton bonheur & le mien, fi tu te fçais fervir de l'occafion. J'ay traité de ma rançon, & je l'ay payée. Une galeotte d'Affrique m'attend à la rade, affez près du lieu où Dom Carlos en fait tenir une toute prefte pour l'execution de fon deffein. Il l'a differé d'un jour ; prevenons-le avec autant de diligence que d'adreffe. Va dire à Sophie, de la part de ton Maiftre, qu'elle fe tienne prête à partir cette nuict à l'heure que tu la viendras querir, ameine

la dans mon vaiſſeau ; je l'emmeneray en Affrique, & tu demeureras à Valence, ſeule à poſſeder ton Amant, qui peut-eſtre t'auroit aymée auſſitoſt que Sophie, s'il avoit ſçeu que tu l'aymaſſes.

A ces dernieres paroles de Claudia, je fus ſi preſſée de ma juſte douleur, qu'en faiſant un grand ſoupir je m'evanouis encore, ſans donner le moindre ſigne de vie. Les cris que fit Claudia qui ſe repentoit peut-eſtre lors de m'avoir renduë malheureuſe ſans ceſſer de l'eſtre, attirèrent Amet & ſon frere dans la chambre du vaiſſeau où j'eſtois. On me fit tous les remedes qu'on me puſt faire ; je revins à moy, & j'ouïs Claudia qui reprochoit encore au Maure la trahiſon qu'il nous avoit faite. Chien infidelle, luy diſoit-elle, pourquoi m'as-tu conſeillée de reduire cette belle fille au deplorable eſtat où tu la vois, ſi tu ne me voulois pas laiſſer auprès de mon Amant ? Et pourquoy m'as-tu fait faire à un homme qui me fut ſi cher une trahiſon qui me nuit autant qu'à luy ? Comment oſes-tu dire que tu es de noble naiſſance dans ton païs, ſi tu es le plus traiſtre & le plus lâche de tous les hommes ? Tay-toy, folle, luy repondit Amet ; ne me reproche point un crime dont tu es complice. Je t'ay deſia dit que qui a pu trahir un Maiſtre comme toy meritoit bien d'eſtre trahie, & que, t'emmenant avecque moi, j'aſſeurois ma vie, & peut-eſtre celle de Sophie, puiſqu'elle pourroit mourir de douleur, quand elle ſçau-

roit que tu ferois demeurée avec Dom Carlos.

Le bruit que firent en mefme temps les matelots qui eftoient prefts d'entrer dans le port de la ville de Salé, & l'artillerie du vaiffeau, à laquelle refpondit celle du port, interrompirent les reproches que fe faifoient Amet & Claudia & me delivrèrent pour un temps de la veuë de ces deux perfonnes odieufes. On le debarqua; on nous couvrit les vifages d'un voile, à Claudia & à moy, & nous fufmes logëes avec le perfide Amet chez un Maure de fes parens. Dès le jour fuivant on nous fit monter dans un chariot couvert, & prendre le chemin de Fez, où, fi Amet y fut receu de fon Pere avec beaucoup de joye, j'y entray la plus affligée & la plus défefperée perfonne du monde. Pour Claudia, elle euft bientoft pris party, renonçant au Chriftianifme & efpoufant Zaïde, le frere de l'infidelle Amet. Cette mechante perfonne n'oublia aucun artifice pour me perfuader de changer auffi de religion & d'epoufer Amet, comme elle avoit fait Zaïde, & elle devint la plus cruelle de mes Tyrans, lorfque, après avoir en vain effayé de me gagner par toute forte de promeffes, de bons traitemens & de careffes, Amet & tous les fiens exercèrent fur moy toute la barbarie dont ils eftoient capables. J'avois tous les jours à exercer ma conftance contre tant d'ennemis, & j'eftois plus forte à fouffrir mes peines que je ne le fouhaittois, quand je commençay à croire que Claudia fe repentoit d'eftre mefchante. En pu-

blic, elle me perſecutoit apparemment avec plus d'animoſité que les autres, & en particulier elle me rendoit quelquefois de bons offices, qui me la faiſoient conſiderer comme une perſonne qui euſt pu eſtre vertueuſe, ſi elle euſt eſté elevée à la vertu. Un jour que toutes les autres femmes de la maiſon eſtoient allées aux bains publics, comme c'est la coutume de vous autres Mahometans, elle me vint trouver où j'eſtois, ayant le viſage compoſé à la triſteſſe, & me parla en ces termes :

Belle Sophie ! quelque ſujet que j'aye eu autrefois de vous haïr, ma haine a ceſſé en perdant l'eſpoir de poſſeder jamais celuy qui ne m'aymoit pas aſſez, à cauſe qu'il vous aymoit trop. Je me reproche ſans ceſſe de vous avoir rendue malheureuſe & d'avoir abandonné mon Dieu pour la crainte des hommes. Le moindre de ces remords feroit capable de me faire entreprendre les choſes du monde les plus difficiles à mon ſexe. Je ne puis plus vivre loin de l'Eſpagne & de toute terre Chreſtienne avec des infidelles, entre lesquels je ſçay bien qu'il eſt impoſſible que je trouve mon ſalut, ny pendant ma vie, ny après ma mort. Vous pouvez juger de mon veritable repentir par le ſecret que je vous confie, qui vous rend maiſtreſſe de ma vie & qui vous donne moyen de vous venger de tous les maux que j'ay eſté forcée de vous faire. J'ay gagné cinquante Eſclaves Chreſtiens, la pluſpart Eſpagnols & tous gens capables d'une

grande entreprife. Avec l'argent que je leur ay fecrettement donné, ils fe font affeurez d'une barque capable de nous porter en Efpagne, fi Dieu favorife un fi bon deffein. Il ne tiendra qu'à vous de fuivre ma fortune, de vous fauver fi je me fauve, ou, periffant avec moy, de vous tirer d'entre les mains de vos cruels ennemis & de finir une vie auffi malheureufe qu'eft la voftre. Determinez-vous donc, Sophie, & tandis que nous ne pouvons eftre foupçonnées d'aucun deffein, deliberons fans perdre de temps fur la plus importante action de voftre vie & de la mienne.

Je me jetay aux pieds de Claudia, &, jugeant d'elle par moy-mefme, je ne doutay point de la fincerité de fes paroles. Je la remerciay de toutes les forces de mon expreffion & de toutes celles de mon âme ; je reffentis la grâce que je croyois qu'elle me vouloit faire. Nous prifmes jour pour noftre fuite vers un lieu du rivage de la mer où elle me dit que des rochers tenoient noftre petit vaiffeau à couvert. Ce jour, que je croyois bienheureux, arriva. Nous fortifmes heureufement & de la maifon & de la ville. J'admirois la bonté du Ciel, dans la facilité que nous trouvions à faire reuffir noftre deffein, & j'en beniffois Dieu fans ceffe. Mais la fin de mes maux n'eftoit pas fi proche que je penfois. Claudia n'agiffoit que par l'ordre du perfide Amet, &, encore plus perfide que luy, elle ne me conduifoit en un lieu écarté & la

nuict que pour m'abandonner à la violence du Maure, qui n'euſt rien oſé entreprende contre ma pudicité dans la maiſon de ſon Pere, quoyque Mahometan, moralement homme de bien. Je ſuivois innocemment celle qui me menoit perdre, & je ne penſois pas pouvoir jamais eſtre aſſez reconnoiſſante envers elle de la liberté que j'eſperois bientoſt avoir par ſon moyen. Je ne me laſſois point de l'en remercier ny de marcher bien viſte dans des chemins rudes, environnez de rochers, où elle me diſoit que ſes gens l'attendoient, quand j'ouïs du bruit derriere moy, &, tournant la teſte, j'aperceus Amet le cymeterre à la main. Infâmes eſclaves! s'écria-t-il, c'eſt donc ainſi que l'on ſe dérobe à ſon Maiſtre? Je n'eus pas le temps de luy reſpondre; Claudia me ſaiſit les bras par derriere, & Amet, laiſſant tomber ſon cymeterre, ſe joignit à la Renégate, & tous deux enſemble firent ce qu'ils purent pour me lier les mains avec des cordes dont ils s'eſtoient pourveus pour cet effect. Ayant plus de vigueur & d'adreſſe que les femmes n'en ont d'ordinaire, je reſiſtay longtemps aux efforts de ces deux meſchantes perſonnes; mais à la longue je me ſentis affoiblir, &, me defiant de mes forces, je n'avois preſque plus recours qu'à mes cris, qui pouvoient attirer quelque paſſant en ce lieu ſolitaire, ou pluſtoſt je n'eſperois plus rien, quand le prince Mulei ſurvint lorſque je l'eſperois le moins. Vous avez ſceu de quelle façon il me

ſauva l'honneur, & je puis dire la vie, puiſque je ſerois aſſeurément morte de douleur ſi le deteſtable Amet euſt contenté ſa brutalité.

Sophie acheva ainſi le recit de ſes aventures, & l'aymable Zoraïde l'exhorta d'eſperer de la generoſité du Prince les moyens de retourner en Eſpagne, & dès le jour meſme elle apprit à ſon Mary tout ce qu'elle avoit appris de Sophie, dont il alla informer Mulei. Encore que tout ce qu'on luy conta de la fortune de la belle Chreſtienne ne flattaſt point la paſſion qu'il avoit pour elle, il fut pourtant bien aiſe, vertueux comme il eſtoit, d'en avoir eu connaiſſance & d'apprendre qu'elle eſtoit engagée d'affection en ſon païs, afin de n'avoir point à tenter une action blaſmable par l'eſperance d'y trouver de la facilité. Il eſtima la vertu de Sophie, & fut porté par la ſienne à taſcher de la rendre moins malheureuſe qu'elle n'eſtoit. Il luy fit dire par Zoraïde qu'il la renvoyeroit en Eſpagne quand elle le voudroit, &, depuis qu'il en eut pris la réſolution, il s'empeſcha de la voir, ſe defiant de ſa propre vertu & de la beauté de cette aymable perſonne. Elle n'eſtoit pas peu empeſchée à prendre ſes ſeuretés pour ſon retour : le trajet eſtoit long juſqu'en Eſpagne, dont les Marchands ne traffiquoient point à Fez ; & quand elle euſt pu trouver un vaiſſeau Chreſtien, belle & jeune comme elle eſtoit, elle pouvoit trouver entre les hommes de ſa Loy ce qu'elle avoit eu peur de trouver entre des Mau-

res. La probité ne ſe rencontre guère ſur un vaiſſeau ; la bonne foy n'y eſt guère mieux gardée qu'à la guerre, &, en quelque lieu que la beauté & l'innocence ſe trouvent les plus foibles, l'audace des meſchans ſe ſert de ſon avantage & ſe porte facilement à entreprendre. Zoraïde conſeilla à Sophie de s'habiller en homme, puiſque ſa taille, avantageuſe plus que celle des autres ſemmes, facilitoit ce deguiſement. Elle luy dit que c'eſtoit l'avis de Mulei, qui ne trouvoit perſonne dans Fez à qui il la puſt ſeurement confier, & elle luy dit auſſi qu'il avoit eu la bonté de pourvoir à la bienſéance de ſon ſexe, luy donnant une compagne de ſa croyance, & traveſtie comme elle, & qu'elle ſeroit ainſi garantie de l'inquietude qu'elle pourroit avoir de ſe voir ſeule dans un vaiſſeau entre des ſoldats & des Matelots. Ce Prince Maure avoit achetté d'un Corſaire une priſe qu'il avoit faite ſur mer : c'eſtoit d'un vaiſſeau du Gouverneur d'Oran, qui portoit la famille entiere d'un Gentilhomme Eſpagnol, que par animoſité ce Gouverneur envoyoit priſonnier en Eſpagne. Mulei avoit ſceu que ce Chreſtien eſtoit un des plus grands chaſſeurs du monde, &, comme la chaſſe eſtoit la plus forte paſſion de ce jeune Prince, il avoit voulu l'avoir pour Eſclave, &, afin de le mieux conſerver, ne l'avoit point voulu ſeparer de ſa femme, de ſon fils & de ſa fille. En deux ans qu'il veſcut dans Fez au ſervice de Mulei, il apprit à ce Prince à tirer parfaitement de l'arque-

buze ſur toute ſorte de gibbier qui court ſur la terre ou qui s'eleve dans l'air, & pluſieurs chaſſes inconnuës aux Maures. Il avoit par là ſi bien merité les bonnes grâces du prince & s'eſtoit rendu ſi neceſſaire à ſon divertiſſement, qu'il n'avoit jamais voulu conſentir à ſa rançon, & par toutes ſortes de bienfaits avoit taſché de luy faire oublier l'Eſpagne. Mais le regret de n'eſtre pas en ſa Patrie & de n'avoir plus d'eſperance d'y retourner luy avoit cauſé une melancolie qui finit bientoſt par ſa mort, & ſa femme n'avoit pas veſcu long-temps après ſon Mary. Mulei ſe ſentoit du remords de n'avoir pas remis en liberté, quand ils la luy avoient demandée, des perſonnes qui l'avoient merité par leurs ſervices, & il voulut, autant qu'il le pouvoit, reparer envers leurs enfans le tort qu'il croyoit leur avoir fait. La fille s'appeloit Dorotée, eſtoit de l'aage de Sophie, belle, & avoit de l'eſprit ; ſon frere n'avoit pas plus de quinze ans & s'appeloit Sanche. Mulei les choiſit l'un & l'autre pour tenir compagnie à Sophie, & ſe ſervit de cette occaſion-là pour les envoyer enſemble en Eſpagne. On tint l'affaire ſecrètte ; on fit faire des habits d'homme à l'Eſpagnole pour les deux Demoiſelles & pour le petit Sanche. Mulei fit paroiſtre ſa magnificence dans la quantité de pierreries qu'il donna à Sophie ; il fit auſſi à Dorotée de beaux preſens, qui, joints à tous ceux que ſon Pere avoit deſia receus de la liberalité du Prince, la rendirent riches pour le reſte de ſa vie.

Charles-Quint, en ce temps-là, ſaiſoit la guerre en Affrique & avoit aſſiegé la ville de Tunes. Il avoit envoyé un ambaſſadeur à Mulei pour traitter de la rançon de quelques Eſpagnols de qualité qui avoient fait naufrage à la coſte de Maroc. Ce fut à cet ambaſſadeur que Mulei recommanda Sophie ſous le nom de Dom Fernand, Gentilhomme de qualité qui ne vouloit pas eſtre connu par ſon nom veritable, & Dorotée & ſon frere paſſoient pour eſtre de ſon train, l'un en qualité de Gentilhomme & l'autre de Page. Sophie & Zoraïde ne ſe purent quitter ſans regret, & il y eut bien des larmes verſées de part & d'autre. Zoraïde donna à la belle Chreſtienne un rang de perles ſi riche, qu'elle ne l'euſt point receu ſi cette aymable Maure & ſon Mary Zulema, qui n'aymoit pas moins Sophie que faiſoit ſa femme, ne luy euſſent fait connoiſtre qu'elle ne pouvoit davantage les deſobliger qu'en refuſant ce gage de leur amitié. Zoraïde fit promettre à Sophie de luy faire ſçavoir de temps en temps de ſes nouvelles par la voye de Tanger, d'Oran ou des autres places que l'Empereur poſſedoit en Affrique.

L'Ambaſſadeur Chreſtien s'embarqua à Salé, emmenant avec luy Sophie, qu'il faut deſormais appeler Dom Fernand; il joignit l'armée de l'Empereur, qui eſtoit encore devant Tunes. Notre Eſpagnolle deguizée luy fut preſentée comme un Gentilhomme d'Andalouſie qui avoit eſté long-temps eſclave du Prince de Fez. Elle

n'avoit pas affez de fujet d'aymer fa vie pour craindre de la hazarder à la guerre, &, voulant paffer pour un cavalier, elle n'euft pu avec honneur n'aller pas fouvent au combat, comme faifoient tant de vaillans hommes dont l'armée de l'Empereur eftoit pleine. Elle fe mit donc entre les Volontaires, ne perdit pas une occafion de fe fignaler, & le fit avec tant d'eclat que l'Empereur ouït parler du faux Dom Fernand. Elle fut affez heureufe pour fe trouver auprès de luy lorfque, dans l'ardeur d'un combat dont les Chreftiens eurent tout le defavantage, il donna dans une embufcade de Maures, fut abandonné des fiens & environné des infidelles, & il y a apparence qu'il euft efté tué, fon cheval l'ayant defia efté fous luy, fi noftre Amazone ne l'euft remonté fur le fien, &, fecondant fa vaillance par des efforts difficiles à croire, n'euft donné aux Chreftiens le temps de fe reconnoiftre & de venir degager ce vaillant Empereur. Une fi belle action ne fut pas fans recompenfe. L'Empereur donna à l'inconnu Dom Fernand une Commanderie de Sainct-Jacques de grand revenu, & le Regiment de Cavalerie d'un Seigneur Efpagnol qui avoit efté tué au dernier combat; il luy fit donner auffi tout l'equipage d'un homme de qualité, & depuis ce temps-là il n'y eut perfonne dans l'armée qui fuft plus eftimé & plus confideré que cette vaillante fille. Toutes les actions d'un homme luy eftoient fi naturelles, fon vifage eftoit fi beau & la faifoit

paroiſtre ſi jeune, ſa vaillance eſtoit ſi admirable en une ſi grande jeuneſſe & ſon eſprit eſtoit ſi charmant, qu'il n'y avoit pas une perſonne de qualité ou de commandement dans les trouppes de l'Empereur qui ne recherchaſt ſon amitié. Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi, tout le monde parlant pour elle, & plus encore ſes belles actions, elle fut en peu de temps en faveur auprès de ſon Maiſtre.

Dans ce temps là, de nouvelles trouppes arrivèrent d'Eſpagne ſur les vaiſſeaux qui apportoient de l'argent & des munitions pour l'armée. L'Empereur les voulut voir ſous les armes, accompagné de ſes principaux Chefs, deſquels eſtoit noſtre Guerriere. Entre ces ſoldats nouveaux venus, elle crut avoir veu Dom Carlos, & elle ne s'eſtoit pas trompée. Elle en fut inquiete le reſte du jour, le fit chercher dans le quartier de ces nouvelles trouppes, & on ne le trouva pas, parce qu'il avoit changé de nom. Elle n'en dormit point toute la nuict, ſe leva auſſi toſt que le Soleil & alla chercher elle-meſme ce cher Amant qui luy avoit tant fait verſer de larmes. Elle le trouva & n'en fut point reconnuë, ayant changé de taille, parce qu'elle avoit crû, & de viſage, parce que le Soleil d'Afrique avoit changé la couleur du ſien. Elle feignit de le prendre pour un autre de ſa connoiſſance, & luy demanda des nouvelles de Seville & d'une perſonne qu'elle luy nomma du premier nom qui luy vint dans l'eſprit. Dom Carlos luy

dit qu'elle ſe meprenoit, qu'il n'avoit jamais eſté à Seville, & qu'il eſtoit de Valence. Vous reſſemblez extreſmement à une perſonne qui m'eſtoit fort chere, luy dit Sophie, &, à cauſe de cette reſſemblance, je veux bien eſtre de vos amis, ſi vous n'avez point de repugnance à devenir des miens. La meſme raiſon, luy repondit Dom Carlos, qui vous oblige à m'offrir voſtre amitié, vous auroit deſia acquis la mienne ſi elle eſtoit du prix de la voſtre. Vous reſſemblez à une perſonne que j'ay long-temps aymée ; vous avez ſon viſage & ſa voix, mais vous n'eſtes pas de ſon ſexe, & aſſeurement, adjouſta-t-il en faiſant un grand ſoupir, vous n'eſtes pas de ſon humeur. Sophie ne put s'empeſcher de rougir à ces dernieres paroles de Dom Carlos ; à quoy il ne prit pas garde, à cauſe peut-eſtre que ſes yeux, qui commençoient à ſe mouiller de larmes, ne purent voir les changemens du viſage de Sophie. Elle en fut emeuë, & ne pouvant plus cacher cette émotion, elle pria Dom Carlos de la venir voir en ſa tente, où elle l'alloit attendre, & le quitta après luy avoir appris ſon quartier, & qu'on l'appelloit dans l'armée le Meſtre de Camp Dom Fernand. A ce nom là, Dom Carlos eut peur de ne luy avoir pas fait aſſez d'honneur. Il avoit deſia ſçeu à quel point il eſtoit eſtimé de l'Empereur, & que, tout inconnu qu'il eſtoit, il partageoit la faveur de ſon Maiſtre avec les premiers de la Cour. Il n'eut pas grand peine à trouver ſon quartier

& fa tente, qui n'eftoient ignorez de perfonne, & il en fut reçeu autant bien qu'un fimple Cavalier le pouvoit eftre d'un des principaux Officiers du Camp. Il reconnut encore le vifage de Sophie dans celui de Dom Fernand, en fut encore plus eftonné qu'il ne l'avoit efté, & il le fut encore davantage du fon de fa voix, qui luy entroit dans l'âme & y renouveloit le fouvenir de la perfonne du monde qu'il avoit le plus aymée. Sophie, inconnuē à fon Amant, le fit manger avec luy, &, après le repas, ayant fait retirer les domeftiques & donné ordre de n'eftre vifitée de perfonne, fe fit redire encore une fois par ce Cavalier qu'il eftoit de Valence, & enfuite fe fit conter ce qu'elle fçavoit auffi bien que luy de leurs aventures communes, jufqu'au jour qu'il avoit fait deffein de l'enlever.

Croiriez-vous, luy difoit Dom Carlos, qu'une fille de condition qui avoit tant reçeu de preuves de mon amour & qui m'en avoit tant donné de la fienne fuft fans fidelité & fans honneur, euft l'adreffe de me cacher de fi grands défauts, & fuft fi aveuglée dans fon choix qu'elle me prefera un jeune Page que j'avois, qui l'enleva un jour devant celuy que j'avois choifi pour l'enlever? Mais en eftes-vous bien affeuré? luy dit Sophie. Le hazard eft maiftre de toutes chofes, & prend fouvent plaifir à confondre nos raifonnemens par des fuccez les moins attendus. Voftre Maiftreffe peut avoir efté forcée à fe feparer de vous, & eft peut-eftre plus malheureufe

que coupable. Pleuſt à Dieu, luy reſpondit Dom Carlos, que j'euſſe pu douter de ſa faute ! Toutes les pertes & les malheurs qu'elle m'a cauſés ne m'auroient pas eſté difficiles à ſouffrir, & meſme je ne me croirois pas malheureux ſi je pouvois croire qu'elle me fuſt encore fidelle ; mais elle ne l'eſt qu'au perfide Claudio, & n'a jamais feint d'aymer le malheureux Dom Carlos que pour le perdre. Il paroiſt par ce que vous dites, luy repartit Sophie, que vous ne l'avez guère aymée, de l'accuſer ainſi ſans l'entendre, & de la publier encore plus méſchante que legere. Et peut-on l'eſtre davantage, s'ecria Dom Carlos, que ne l'a eſté cette imprudente fille, lorſque, pour ne faire pas ſoupçonner ſon page de ſon enlevement, elle laiſſa dans ſa chambre, la nuict meſme qu'elle diſparut de chez ſon Pere, une lettre qui eſt de la derniere malice, & qui m'a rendu trop miſerable pour n'eſtre pas demeurée dans mon ſouvenir. Je vous la veux faire entendre, & vous faire juger par là de quelle diſſimulation cette jeune fille eſtoit capable.

LETTRE.

Vous n'avez pas deu me deffendre d'aymer Dom Carlos, après me l'avoir donné. Un merite auſſi grand que le ſien ne me pouvoit donner que beaucoup d'amour, & quand l'eſprit d'une jeune perſonne en eſt prevenu, l'intereſt n'y peut trouver de place. Je m'enfuy donc avec celuy que vous

avez trouvé bon que j'aymasse dès ma jeunesse, & sans qui il me seroit autant impossible de vivre que de ne mourir pas mille fois le jour avec un estranger que je ne pourrois aymer, quand il seroit encore plus riche qu'il n'est pas. Nostre faute, si c'en est une, merite vostre pardon ; si vous nous l'accordez, nous reviendrons le recevoir plus viste que nous n'avons fuy l'injuste violence que vous nous vouliez faire.

SOPHIE.

Vous vous pouvez figurer, poursuivit Dom Carlos, l'extresme douleur que sentirent les parens de Sophie quand ils eurent leu cette lettre. Ils esperèrent que je serois encore avec leur fille caché dans Valence, ou que je n'en serois pas loing. Ils tinrent leur perte secrette à tout le monde, hormis au Vice-roy, qui estoit leur parent, & à peine le jour commençoit-il de paroistre que la Justice entra dans ma chambre & me trouva endormy. Je fus surpris d'une telle visite autant que j'avois sujet de l'estre, & quand, après qu'on m'eust demandé où estoit Sophie, je demanday aussi où elle estoit, mes parties s'en irritèrent & me firent conduire en prison avec une extresme violence. Je fus interrogé & je ne pus rien dire pour ma défence contre la lettre de Sophie. Il paroissoit par là que je l'avois voulu enlever ; mais il paroissoit encore plus que mon page avoit disparu en

mefme temps qu'elle. Les parens de Sophie la faifoient chercher, & mes amis, de leur cofté, faifoient toutes fortes de diligences pour decouvrir où ce page l'avoit emmenée. C'eftoit le feul moyen de faire voir mon innocence ; mais on ne put jamais apprendre des nouvelles de ces Amans fugitifs, & mes ennemis m'accufèrent alors de la mort de l'un & de l'autre. Enffin l'injuftice, appuyée de la force, l'emporta fur l'innocence opprimée ; je fus adverty que je ferois bientoft jugé, & que je le ferois à mort. Je n'efperay pas que le Ciel fit un miracle en ma faveur, & je voulus donc hafarder ma delivrance par un coup de defefpoir. Je me joignis à des Bandolliers, prifonniers comme moy, & tous gens de refolution. Nous forçafmes les portes de noftre prifon, &, favorifez de nos amis, nous eufmes plus toft gagné les Montagnes les plus proches de Valence que le Vice-roy n'en peuft eftre adverty. Nous fufmes longtemps maiftres de la Campagne. L'Infidelité de Sophie, la perfecution de fes Parens, tout ce que je croyois que le Vice-roy avoit fait d'injufte contre moy, & enffin la perte de mon bien me mirent dans un tel defefpoir que je hafarday ma vie dans toutes les rencontres où mes Camarades & moy trouvafmes de la réfiftance, & je m'acquis par là une telle reputation parmy eux qu'ils voulurent que je fuffe leur Chef. Je le fus avec tant de fuccez que notre troupe devint redoutable aux Royaumes d'Aragon & de

Valence, & que nous eufmes l'infolence de mettre ces pays à contribution. Je vous fais icy une confidence bien delicate, adjoufta Dom Carlos ; mais l'honneur que vous me faites & mon inclination me donnent tellement à vous que je veux vous faire Maiftre de ma vie, vous en revelant des fecrets fi dangereux. Enffin, pourfuivit-il, je me laffay d'eftre mefchant ; je me derobay de mes Camarades, qui ne s'y attendoient pas, & je pris le chemin de Barcelonne, où je fus reçeu fimple Cavalier dans les recrues qui s'embarquoient pour l'Affrique, & qui ont joint depuis peu l'armée. Je n'ay pas fujet d'aymer la vie, &, après m'eftre mal fervy de la mienne, je ne la puis mieux employer que contre les ennemis de ma loy & pour votre fervice, puifque la bonté que vous avez pour moy eft la feule douceur dont mon âme ait efté capable depuis que la plus ingratte fille du monde m'a rendu le plus malheureux de tous les hommes.

Sophie inconnüe prit le party de Sophie injuftement accufée, & n'oublia rien pour perfuader à fon amant de ne point faire de mauvais jugemens de fa Maiftreffe avant que d'eftre mieux informé de fa faute. Elle dit au malheureux Cavalier qu'elle prenoit grande part dans fes infortunes, qu'elle voudroit de bon cœur les adoucir, & pour luy en donner des marques plus effectives que des paroles, qu'elle le prioit de vouloir eftre à elle, & que, lorfque l'occafion

s'en prefenteroit, elle employeroit auprez de l'Empereur fon credit & celuy de tous fes amis pour le delivrer de la perfecution des Parens de Sophie & du Vice-roy de Valence. Dom Carlos ne fe rendit jamais à tout ce que le faux Dom Fernand luy put dire pour la juftification de Sophie; mais il fe rendit à la fin aux offres qu'on luy fit de fa table & de fa maifon. Dès le jour mefme cette fidelle Amante parla au Meftre de Camp de Dom Carlos & luy fit trouver bon que ce Cavalier, qu'elle luy dift eftre fon parent, prift party avec luy, je veux dire avec elle.

Voilà noftre Amant infortuné au fervice de fa Maiftreffe, qu'il croioit morte ou infidelle. Il fe voit, dès le commencement de fa fervitude, tout à fait bien avec celuy qu'il croit fon Maiftre, & eft en peine luy-mefme de fçavoir comment il a pu faire en fi peu de temps pour s'en faire tant aymer. Il eft à la fois fon Intendant, fon fecretaire, fon Gentilhomme & fon Confident. Les autres domeftiques n'ont guere moins de refpect pour luy que pour Dom Fernand, & il feroit fans doute heureux, fe connoiffant aymé d'un Maiftre qui luy paroift tout aymable, & qu'un fecret inftinct le force d'aymer, fi Sophie perduë, fi Sophie infidelle ne luy revenoit fans ceffe à la penfée & ne luy caufoit une trifteffe que les careffes d'un fi cher Maiftre & fa fortune renduë meilleure ne pouvoient vaincre. Quelque tendreffe que Sophie euft pour

luy, elle eftoit bien aife de le voir affligé, ne doutant point qu'elle ne fuft la caufe de fon affliction. Elle luy parloit fi fouvent de Sophie. & juftifioit quelquefois avec tant d'emportement & mefme de colere & d'aigreur celle que Dom Carlos n'accufoit pas moins que d'avoir manqué à fa fidelité & à fon honneur, qu'enffin il vint à croire que ce Dom Fernand, qui le mettoit toujours fur le mefme fujet, avoit peut-eftre efté autrefois amoureux de Sophie, & peut-eftre l'eftoit encore.

La guerre d'Affrique s'acheva de la façon qu'on le voit dans l'hiftoire. L'Empereur la fit depuis en Allemagne, en Italie, en Flandres & en divers lieux. Noftre guerriere, fous le nom de Dom Fernand, augmenta fa reputation de vaillant & experimenté Capitaine par plufieurs actions de valeur & de conduite, quoy que la derniere de ces qualitez-là ne fe rencontre que rarement en une perfonne auffi jeune que le fexe de cette vaillante fille la faifoit paroiftre.

L'Empereur fut obligé d'aller en Flandres & de demander au Roy de France paffage par fes Eftats. Le grand Roi qui regnoit alors voulut furpaffer en generofité & en franchife un mortel ennemy qui l'avoit toufiours furmonté en bonne fortune & n'en avoit pas toufiours bien ufé. Charles-Quint fut receu dans Paris comme s'il euft efté Roy de France. Le beau Dom Fernand fut du petit nombre des perfonnes de qualité qui l'accompagnèrent, & fi

ſon maiſtre euſt fait un plus long ſejour dans la Cour du monde la plus galante, cette belle Eſpagnolle, priſe pour un homme, eût donné de l'amour à beaucoup de Dames françoiſes, & de la jalouſie aux plus accomplis de nos Courtiſans.

Cependant le Vice-roy de Valence mourut en Eſpagne. Dom Fernand eſpera aſſez de ſon merite & de l'affection que luy portoit ſon Maiſtre pour luy oſer demander une ſi importante charge, & il l'obtint ſans qu'elle luy fuſt enviée. Il fit ſçavoir le plus toſt qu'il put le bon ſuccez de ſa pretention à Dom Carlos, & luy fit eſperer qu'auſſitoſt qu'il auroit pris poſſeſſion de la Vice-royauté de Valence, il feroit ſa paix avec les parens de Sophie, obtiendroit ſa grâce de l'Empereur pour avoir eſté Chef de Bandolliers, & meſme eſſayeroit de le remettre dans la poſſeſſion de ſon bien, ſans ceſſer de luy en faire dans toutes les occaſions qui s'en preſenteroient. Dom Carlos euſt pu recevoir quelque conſolation de toutes ces belles promeſſes, ſi le malheur de ſon amour luy euſt permis d'eſtre conſolable.

L'Empereur arriva en Eſpagne & alla droit à Madrid, & Dom Fernand alla prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement. Dès le jour qui ſuivit celuy de ſon entrée dans Valence, les parens de Sophie preſentèrent requête contre Dom Carlos, qui faiſoit auprès du Vice-roy la charge d'Intendant de ſa Maiſon & de Secre-

taire de ſes Commandemens. Le Vice-roy promit de leur rendre juſtice & à Dom Carlos de proteger ſon innocence. On fit de nouvelles informations contre luy, l'on fit ouïr des teſmoins une ſeconde fois, & enfin les parens de Sophie, animez par le regret qu'ils avoient de la perte de leur fille, & par un deſir de vengeance qu'ils croyoient legitime, preſſèrent ſi fort l'affaire, qu'en cinq ou ſix jours elle fut en eſtat d'eſtre jugée. Ils demandèrent au Vice-roy que l'accuſé entraſt en priſon. Il leur donna ſa parole qu'il ne ſortiroit pas de ſon Hoſtel, & leur marqua un jour pour le juger. La veille de ce jour fatal, qui tenoit en ſuſpens toute la ville de Valence, Dom Carlos demanda une audience particuliere au Vice-roy, qui la luy accorda. Il ſe jetta à ſes pieds & luy dit ces paroles : C'eſt demain, Monſeigneur, que vous devez faire connoiſtre à tout le monde que je ſuis innocent. Quoyque les temoins que j'ay fait ouïr me dechargent entierement du crime dont on m'accuſe, je viens encore jurer à Voſtre Alteſſe, comme ſi j'eſtois devant Dieu, que non ſeulement je n'ay pas enlevé Sophie, mais que le jour devant celuy qu'elle fut enlevée, je ne la vis point ; je n'eus point de ſes nouvelles, & n'en ay pas eu depuis. Il eſt bien vray que je la devois enlever ; mais un malheur qui juſqu'icy m'eſt inconnu la fit diſparoiſtre, ou pour ma perte ou pour la ſienne. — C'eſt aſſez, Dom Carlos, luy dit le Vice-roy ! va dormir en re-

pos. Je ſuis ton Maiſtre & ton amy, & mieux informé de ton innocence que tu ne penſes; & quand j'en pourrois douter, je ſerois obligé à n'eſtre pas exact à m'en eclaircir, puiſque tu es dans ma maiſon, & de ma maiſon, & que tu n'es venu icy avec moy que ſous la promeſſe que je t'ay faite de te proteger.

Dom Carlos remercia un ſi obligeant Maiſtre de tout ce qu'il eut d'éloquence. Il s'alla coucher, & l'impatience qu'il eut de ſe voir bientoſt abſous ne luy permit pas de dormir. Il ſe leva auſſitoſt que le jour parut, &, propre & paré plus qu'à l'ordinaire, ſe trouva au lever de ſon Maiſtre. Mais je me trompe, il n'entra dans ſa chambre qu'après qu'il fut habillé; car depuis que Sophie avoit deguiſé ſon ſexe, la ſeule Dorotée, deguiſée comme elle, & la confidente de ſon deguiſement, couchoit dans ſa chambre & luy rendoit tous les ſervices qui, rendus par un autre, luy euſſent pu donner connoiſſance de ce qu'elle vouloit tenir ſi caché. Dom Carlos entra donc dans la chambre du Vice-roy quand Dorotée l'eut ouverte à tout le monde, & le Vice-roy ne le vit pas plus toſt qu'il luy reprocha qu'il s'eſtoit levé bien matin pour un homme accuſé qui ſe vouloit faire croire innocent, & luy diſt qu'une perſonne qui ne dormoit point devoit ſentir ſa conſcience chargée. Dom Carlos luy repondit, un peu troublé, que la crainte d'eſtre convaincu ne l'avoit pas tant empeſché de dormir que l'eſperance de ſe voir

bientoſt à couvert des pourſuites de ſes Ennemis par la bonne juſtice que luy rendroit Son Alteſſe. Mais vous eſtes bien paré & bien galant, luy diſt encore le Vice-roy, & je vous trouve bien tranquille le jour que l'on doit deliberer ſur voſtre vie. Je ne ſçay plus ce que je dois croire du crime dont on vous accuſe. Toutes les fois que nous nous entretenons de Sophie, vous en parlez avec moins de chaleur & plus d'indifference que moy : on me m'accuſe pourtant pas comme vous d'en avoir eſté aymé & de l'avoir tuée, & poſſible le jeune Claudio auſſi, ſur qui vous voulez faire tomber l'accuſation de ſon enlevement. Vous me dites que vous l'avez aymée, continua le Vice-roy, & vous vivez après l'avoir perduë, & vous n'oubliez rien pour vous voir abſous & en repos, vous qui devriez haïr la vie & tout ce qui vous la pourroit faire aymer. Ha ! inconſtant Dom Carlos ! il faut bien qu'une autre amour vous ait fait oublier celle que vous deviez conſerver à Sophie perduë, ſi vous l'aviez veritablement aymée, quand elle eſtoit toute à vous & oſoit tout faire pour vous. Dom Carlos, demy-mort à ces paroles du Vice-roy, voulut y reſpondre ; mais il ne le luy permit pas. Taiſez-vous, luy dit-il d'un viſage ſevere, & reſervez voſtre éloquence pour vos Juges ; car pour moy, je n'en ſeray pas ſurpris, & je n'iray pas pour un de mes domeſtiques donner à l'Empereur mauvaiſe opinion de mon equité. Et cependant, adjouta le Vice-roy, ſe

tournant vers le Capitaine de ſes gardes, que l'on s'aſſeure de luy : qui a rompu ſa priſon peut bien manquer à la parole qu'il m'a donnée de ne chercher point ſon impunité dans ſa fuite. On oſta auſſitoſt l'eſpée à Dom Carlos, qui fit grand'pitié à tous ceux qui le virent environné de gardes, pâle & defait, & qui avoit bien de la peine à retenir ſes larmes.

Cependant que le pauvre Gentilhomme ſe repent de ne s'eſtre pas aſſez defié de l'eſprit changeant des grands Seigneurs, les Juges qui le doivent juger entrèrent dans la chambre & prirent leurs places, après que le Vice-roy eut pris la ſienne. Le Comte italien, qui eſtoit encore à Valence, & le pere & la mere de Sophie, parurent & produiſirent leurs teſmoins contre l'accuſé, qui eſtoit ſi deſeſperé de ſon procez, qu'il n'avoit pas quaſi le courage de repondre. On luy fit reconnoiſtre les lettres qu'il avoit autrefois ecrites à Sophie; on luy confronta les voiſins & les domeſtiques de la maiſon de Sophie, & enffin on produiſit contre luy la lettre qu'elle avoit laiſſée dans ſa chambre le jour que l'on pretendoit qu'il l'avoit enlevée. L'Accuſé fit ouïr ſes domeſtiques, qui temoignèrent d'avoir veu coucher leur Maiſtre; mais il pouvoit s'eſtre levé après avoir fait ſemblant de s'endormir. Il juroit bien qu'il n'avoit pas enlevé Sophie & repreſentoit aux Juges qu'il ne l'auroit pas enlevée pour ſe ſeparer d'elle; mais on ne l'accuſoit pas moins que de l'avoir

tuée & le page auffi, le Confident de fon amour. Il ne reftoit plus qu'à le juger, & il alloit eftre condamné tout d'une voix, quand le Vice-roi le fit approcher & luy dit : Malheureux Dom Carlos! tu peux bien croire, après toutes les marques d'affection que je t'ay données, que, fi je t'euffe foupçonné d'eftre coupable du crime dont on t'accufe, je ne t'aurois pas amené à Valence. Il m'eft impoffible de ne te condamner pas, fi je ne veux commencer l'exercice de ma charge par une injuftice, & tu peux juger du deplaifir que j'ay de ton malheur par les larmes qui m'en viennent aux yeux. On pourroit rechercher d'accorder tes parties, fi elles eftoient de moindre qualité, ou moins animées à ta perte. Enfin, fi Sophie ne paroift elle-mefme pour te juftifier, tu n'as qu'à te preparer à bien mourir. Carlos, defefperé de fon falut, fe jetta aux pieds du Vice-roy & luy dit : Vous vous fouvenez bien, Monfeigneur, qu'en Affrique & dès le temps que j'eus l'honneur d'entrer au fervice de Voftre Alteffe, & toutes les fois qu'elle m'a engagé au recit ennuyeux de mes infortunes, que je les lui ay toufiours contées d'une mefme maniere, & elle doit croire qu'en ce païs-là, & partout ailleurs, je n'aurois pas advoüé à un Maiftre qui me faifoit l'honneur de m'aymer ce qu'icy j'aurois deu nier devant un Juge. J'ay toufiours dit la verité à Voftre Alteffe comme à mon Dieu, & je luy dis encore que j'aymay, que j'adoray Sophie. Dis que tu l'a-

dores, ingrat ! interrompit le Vice-roy, ſurprenant tout le monde. — Je l'adore, reprit Dom Carlos, fort eſtonné de ce que le Vice-roy venoit de dire. Je lui ay promis de l'épouſer, continua-t-il, & j'ay convenu avec elle de l'emmener à Barcelonne. Mais ſi je l'ay enlevée ; ſi je ſçay où elle ſe cache, je veux qu'on me faſſe mourir de la mort la plus cruelle. Je ne puis l'eviter ; mais je mourray innocent, ſi ce n'eſt meriter la mort que d'avoir aymé plus que ma vie une fille inconſtante & perfide. Mais, s'écria le Vice-roy, le viſage furieux, que ſont devenus cette fille & ton page ? Ont-ils monté au ciel ? ſont-ils cachez ſous la terre ? Le Page eſtoit galant, luy repondit Dom Carlos, elle eſtoit belle ; il eſtoit homme, elle eſtoit femme. Ha ! traiſtre ! luy dit le Vice-Roy, que tu découvres bien icy tes lâches ſoupçons & le peu d'eſtime que tu as euë pour la malheureuſe Sophie ! Maudite ſoit la femme qui ſe laiſſe aller aux promeſſes des hommes & s'en fait mepriſer par ſa trop facile croyance ! Ny Sophie n'eſtoit point une femme de vertu commune, meſchant ! ny ton Page Claudio un homme. Sophie eſtoit une fille conſtante, & ton Page une fille perdue, amoureuſe de toy & qui t'a volé Sophie, qu'elle trahiſſoit comme une Rivale. Je ſuis Sophie, injuſte Amant, Amant ingrat ! Je ſuis Sophie, qui ay ſouffert des maux incroyables pour un homme qui ne meritoit pas d'eſtre aymé & qui m'a cru capable de la derniere infamie.

Sophie n'en put pas dire davantage. Son pere, qui la reconnut, la prit entre ſes bras ; ſa mere ſe pâma d'un coſté, & Dom Carlos de l'autre. Sophie ſe debarraſſa des bras de ſon pere pour courir aux deux perſonnes evanoüies, qui reprirent leurs eſprits tandis qu'elle douta à qui des deux elle courroit. Sa mere luy moüilla le viſage de larmes ; elle moüilla de larmes le viſage de ſa mere ; elle embraſſa, avec toute la tendreſſe imaginable, ſon cher Dom Carlos, qui penſa en evanoüir encore. Il tint pourtant bon pour ce coup, &, n'oſant pas encore baiſer Sophie de toute ſa force, ſe recompença ſur ſes mains, qu'il baiſa mille fois l'une après l'autre. Sophie pouvoit à peine ſuffire à toutes les embraſſades & à tous les complimens qu'on luy fit. Le Comte Italien, en faiſant le ſien comme les autres, luy voulut parler des pretentions qu'il avoit ſur elle, comme luy ayant eſté promiſe par ſon pere & par ſa mere. Dom Carlos, qui l'oüit, en quitta une des mains de Sophie, qu'il baiſoit alors avidement, &, portant la ſienne à ſon eſpée, qu'on luy venoit de rendre, ſe mit en une poſture qui fit peur à tout le monde, &, jurant à faire abiſmer la ville de Valence, fit bien connoiſtre que toutes les puiſſances humaines ne luy oſteroient pas Sophie, ſi elle-meſme ne luy deffendoit de ſonger davantage en elle ; mais elle declara qu'elle n'auroit jamais d'autre mary que ſon cher Dom Carlos, & conjura ſon pere & ſa mere de le

trouver bon, ou de ſe reſoudre à la voir enfermer dans un couvent pour toute ſa vie. Ses parens luy laiſſèrent la liberté de choiſir tel Mary qu'elle voudroit, & le Comte Italien, dès le jour meſme, prit la poſte pour l'Italie ou pour tout autre païs où il voulut aller. Sophie conta toutes ſes aventures, qui furent admirées de tout le monde. Un courrier alla porter la nouvelle de cette merveille à l'Empereur, qui conſerva à Dom Carlos, après qu'il auroit epouſé Sophie, la Vice-royauté de Valence & tous les bienfaits que cette vaillante fille avoit merités ſous le nom de Dom Fernand, & donna à ce bien-heureux Amant une Principauté dont ſes deſcendans joüiſſent encore. La ville de Valence fit la deſpenſe des noces avec toute ſorte de magnificence, & Dorotée, qui reprit ſes habits de femme en meſme temps que Sophie, fut mariée en meſme temps qu'elle avec un Cavalier proche parent de Dom Carlos.





CHAPITRE XV.

Effronterie du ſieur de la Rappiniere.

E Conſeiller de Renes achevoit de lire ſa nouvelle, quand la Rappiniere arriva dans l'hoſtellerie. Il entra en eſtourdy dans la chambre où on luy avoit dit qu'eſtoit Monſieur de la Garouffiere ; mais ſon viſage epanoüi ſe changea viſiblement quand il vit le Deſtin dans un coin de la chambre, & ſon valet qui eſtoit auſſi deffait & effrayé qu'un criminel que l'on juge. La Garouffiere ferma la porte de la chambre par dedans, & enſuitte demanda au brave la Rappiniere s'il ne devinoit pas bien pourquoy il l'avoit envoyé querir. N'eſt-ce pas à cauſe d'une Comedienne dont j'ay voulu avoir ma part ? repondit en ſe riant le ſcelerat. Comment, voſtre part ! luy dit la Garouffiere, prenant un viſage ſerieux : ſont-ce là les diſcours d'un juge comme vous eſtes, & avez-vous jamais fait pendre un ſi mechant homme que

vous ? La Rappiniere continua de tourner la chofe en raillerie & de la vouloir faire paffer pour un tour de bon compagnon ; mais le fenateur le prit toufiours d'un ton fi fevere, qu'enfin il advoüa fon mauvais deffein, & en fit de mauvaifes excufes au Deftin, qui avoit eu befoin de toute fa fageffe pour ne fe pas faire raifon d'un homme qui l'avoit voulu offenfer fi cruellement, après luy eftre obligé de la vie, comme l'on a pu voir au commencement de ces aventures Comiques. Mais il avoit encore à demêler avec cet inique Prevoft une autre affaire qui luy eftoit de grande importance & qu'il avoit communiquée à Monfieur de la Garouffiere, qui luy avoit promis de luy faire avoir raifon de ce mechant homme.

Quelque peine que j'aye prife à bien eftudier la Rappiniere, je n'ay jamais pu decouvrir s'il eftoit moins mechant envers Dieu qu'envers les hommes, & moins injufte envers fon prochain que vicieux en fa perfonne. Je fçay feulement avec certitude que jamais homme n'a eu tant de vices enfemble & en plus eminent degré. Il advoüa qu'il avoit eu envie d'enlever Mademoifelle de l'Eftoille auffi hardiment que s'il fe fuft vanté d'une bonne-action, & il dit effrontement au Confeiller & au Comedien que jamais il n'avoit moins douté du fuccez d'une pareille entreprife : car, continua-t-il, fe tournant vers le Deftin, j'avois gagné voftre vallet, voftre fœur avoit donné dans le panneau, &, penfant

vous venir trouver où je luy avois fait dire que vous eftiez bleffé, elle n'eftoit pas à deux lieuës de la maifon où je l'attendois quand je ne fçay qui diable l'a oftée à ce grand fot qui me l'amenoit, & qui m'a perdu un bon cheval, après s'eftre bien fait battre. Le Deftin paliffoit de colere, & quelquefois auffi rougiffoit de honte de voir de quel front ce fcelerat luy ofoit parler à luy-mefme de l'offençe qu'il luy avoit voulu faire, comme s'il luy euft conté une chofe indifferente. La Garouffiere s'en fcandalifoit auffi & n'avoit pas une moindre indignation contre un fi dangereux homme. Je ne fçay pas, luy dit-il, comment vous ofez nous apprendre fi franchement les circonftances d'une mauvaife action pour laquelle Monfieur le Deftin vous auroit donné cent coups, fi je ne l'en euffe empefché. Mais je vous advertis qu'il le pourra bien faire encore, fi vous ne lui reftituez une boefte de diamans que vous luy avez autrefois volée dans Paris dans le temps que vous y tiriez la laine. Doguin, voftre complice alors & depuis voftre valet, luy a advoüé en mourant que vous l'aviez encore ; & moy je vous declare que, fi vous faites la moindre difficulté de la rendre, vous m'avez pour auffi dangereux ennemy que je vous ay efté utile protecteur. »

La Rappiniere fut foudroyé de ce difcours, à quoy il ne s'attendoit pas. Son audace à nier abfolument une méchanceté qu'il avoit faite luy manqua au befoin. Il avoüa en begayant,

comme un homme qui ſe trouble, qu'il avoit cette boeſte au Mans, & promit de la rendre avec des ſermens execrables qu'on ne luy demandoit point, tant on faiſoit peu de cas de tous ceux qu'il euſt pu faire. Ce fut peut-eſtre là une des plus ingenuës actions qu'il fit de ſa vie, & encore n'eſtoit-elle pas nette; car il eſt bien vray qu'il rendit la boeſte comme il l'avoit promis, mais il n'eſtoit pas vray qu'elle fuſt au Mans, puiſqu'il l'avoit ſur luy à l'heure meſme, à deſſein d'en faire un preſent à Mademoiſelle de l'Eſtoille, en cas qu'elle n'euſt pas voulu ſe donner à luy pour peu de choſe. C'eſt ce qu'il confeſſa en particulier à Monſieur de la Garouffiere, dont il voulut par là regaigner les bonnes grâces, luy mettant entre les mains cette boeſte de portrait pour en diſpoſer comme il luy plairoit. Elle eſtoit compoſée de cinq diamans d'un prix conſiderable. Le pere de Mademoiſelle de l'Eſtoille, y eſtoit peint en email, & le viſage de cette belle fille avoit tant de rapport à ce portrait, que cela ſeul pouvoit ſuffire pour la faire reconnoiſtre à ſon pere. Le Deſtin ne ſçavoit comment remercier aſſez Monſieur de la Garouffiere quand il luy donna la boeſte de diamans. Il ſe voyoit exempté par là d'avoir à ſe la faire rendre par force de la Rappiniere, qui ne ſçavoit rien moins que de reſtituer, & qui euſt pu ſe prevaloir contre un pauvre Comedien de ſa charge de Prevoſt, qui eſt un dangereux

baston entre les mains d'un mechant homme. Quand cette boeste fut ostée au Destin, il en avoit eu un desplaisir tres grand, qui s'augmenta encore par celuy qu'en eut la mere de l'Estoille, qui gardoit cherement ce bijou comme un gage de l'amitié de son mary. On peut donc aisement se figurer qu'il eut une extresme joye de l'avoir recouvrée. Il alla en faire part à l'Estoille, qu'il trouva chez la sœur du Curé du bourg, en la compagnie d'Angelique & de Leandre. Ils deliberèrent ensemble de leur retour au Mans, qui fut resolu pour le lendemain. Monsieur de la Garouffiere leur offrit un carrosse, qu'ils ne voulurent pas prendre. Les Comediens & les Comediennes soupèrent avec Monsieur de la Garouffiere & sa compagnie. On se coucha de bonne heure dans l'hostellerie, & dès la pointe du jour, le Destin & Leandre, chacun sa Maistresse en croupe, prirent le chemin du Mans, où Ragotin, la Rancune & l'Olive estoient desia retournés. Monsieur de la Garouffiere fit cent offres de services au Destin; pour la Bouvillon, elle fit la malade plus qu'elle ne l'estoit, pour ne point recevoir l'adieu du Comedien, dont elle n'estoit pas satisfaite.





CHAPITRE XVI.

Difgrâce de Ragotin.



LES deux Comediens qui retournèrent au Mans avec Ragotin furent detournés du droit chemin par le petit homme, qui les voulut traiter dans une petite maifon de campagne, qui eftoit proportionnée à fa petiteffe. Quoy qu'un fidele & exact Hiftorien foit obligé à particularifer les accidens importans de fon Hiftoire, & les lieux où ils fe font paffez, je ne vous diray pas au jufte en quel endroit de notre Hemifphere eftoit la maifonnette où Ragotin mena fes confreres futurs, que j'appelle ainfi parcequ'il n'eftoit pas encore reçeu dans l'ordre vagabon des Comediens de campagne. Je vous diray donc feulement que la maifon eftoit au deçà du Gange, & n'eftoit pas loin de Sillé-le-Guillaume[3]. Quand il y arriva, il la trouva occupée par une compagnie de Bohemiens, qui, au grand deplaifir de fon fermier,

s'y eſtoient arreſtez ſous pretexte que la femme du Capitaine avoit eſté preſſée d'accoucher, ou pluſtoſt par la facilité que ces voleurs eſperèrent de trouver à manger impunement des volailles d'une metairie ecartée du grand chemin. D'abord Ragotin ſe fâcha en petit homme fort colere, menaça les Bohemiens du Prevoſt du Mans, dont il ſe dit allié, à cauſe qu'il avoit epouſé une Portail[4], & là deſſus il fit un long diſcours pour apprendre aux auditeurs de quelle façon les Portails eſtoient parens des Ragotins, ſans que ſon long diſcours apportaſt aucun temperament à ſa cholere immoderée, & l'empechaſt de jurer ſcandaleuſement. Il les menaça auſſi du lieutenant de Prevoſt la Rappiniere, au nom duquel tout genou flechiſſoit; mais le Capitaine Boheme le fit enrager à force de luy parler civilement, & fut aſſez effronté pour le louër de ſa bonne mine, qui ſentoit ſon homme de qualité, & qui ne le faiſoit pas peu repentir d'eſtre entré par ignorance dans ſon chaſteau (c'eſt ainſi que le ſcelerat appeloit ſa maiſonnette, qui n'eſtoit fermée que de hayes). Il adjouſta encore que la Dame en mal d'enfant feroit bientoſt delivrée du ſien, & que la petite trouppe delogeroit après avoir payé à ſon fermier ce qu'il leur avoit fourny pour eux & pour leurs beſtes. Ragotin ſe mouroit de depit de ne pouvoir trouver à quereller avec un homme qui luy rioit au nez & luy faiſoit mille reverences; mais ce flegme

du Bohemien alloit enfin echauffer la bile de Ragotin, quand la Rancune & le frere du Capitaine ſe reconnurent pour avoir eſté autrefois grands camarades, & cette reconnoiſſance fit grand bien à Ragotin, qui s'alloit ſans doute engager en une mauvaiſe affaire, pour l'avoir priſe d'un ton trop haut. La Rancune le pria donc de s'apaiſer, ce qu'il avoit grande envie de faire, & ce qu'il euſt fait de luy-meſme ſi ſon orgueil naturel euſt pu y conſentir.

Dans ce meſme temps la Dame Bohemienne accoucha d'un garçon. La joye en fut grande dans la petite trouppe, & le Capitaine pria à ſouper les Comediens & Ragotin, qui avoit deſia fait tuer des poulets pour en faire une fricaſſée. On ſe mit à table. Les Bohemiens avoient des perdrix & des lievres qu'ils avoient pris à la chaſſe, & deux poulets d'Inde & autant de cochons de laiɛ̃t qu'ils avoient volez. Ils avoient auſſi un jambon & des langues de bœuf, & on y entama un pâté de lievre dont la crouſte meſme fut mangée par quatre ou cinq Bohemillons qui ſervirent à table. Adjouſtez à cela la fricaſſée de ſix poulets de Ragotin, & vous advouerez que l'on n'y fit pas mauvaiſe chair. Les Convives, outre les Comediens, eſtoient au nombre de neuf, tous bons danſeurs & encore meilleurs larrons. On commença des ſantez par celle du Roy & de Meſſieurs les Princes, & on but en general celle de tous les bons ſeigneurs qui recevoient dans

leurs villages les petites troupes. Le Capitaine pria les Comediens de boire à la memoire de deffunt Charles Dodo, oncle de la Dame accouchée, & qui fut pendu pendant le siege de La Rochelle par la trahifon du Capitaine la Grave. On fit de grandes imprecations contre ce Capitaine faux frere & contre tous les Prevofts, & on fit une grande diffipation du vin de Ragotin, dont la vertu fut telle que la debauche fut fans noife, & que chacun des conviéz, fans mefme en excepter le mifantrope la Rancune, fit des proteftations d'amitié à fon voifin, le baiza de tendreffe & luy mouilla le vifage de larmes. Ragotin fit tout à fait bien les honneurs de fa maifon, & beut comme une eponge. Après avoir beu toute la nuiċt, ils devoient vrayfemblablement fe coucher quand le foleil fe leva; mais ce mefme vin qui les avoit rendus fi tranquilles beuveurs leur infpira à tous en mefme temps un efprit de feparation, fi j'ofe ainfi dire. La caravane fit fes paquets, non fans y comprendre quelques guenilles du fermier de Ragotin, & le joly feigneur monta fur fon mulet, &, auffi ferieux qu'il avoit efté emporté pendant le repas, prit le chemin du Mans, fans fe mettre en peine fi la Rancune & l'Olive le fuivoient, & n'ayant de l'attention qu'à fuccer une pipe à Tabac qui eftoit vide il y avoit plus d'une heure. Il n'euft pas fait demy-lieuë, toufiours fuçcant fa pipe vide qui ne luy rendoit aucune fumée, que celles du

vin luy eſtourdirent tout à coup la teſte. Il tomba de ſon mulet, qui retourna avec beaucoup de prudence à la metairie d'où il eſtoit party, & pour Ragotin, après quelques ſoulevemens de ſon eſtomach trop chargé, qui fit enſuitte parfaitement ſon devoir, il s'endormit au milieu du chemin. Il n'y avoit pas longtemps qu'il dormoit, ronflant comme une Pedalle d'orgue, quand un homme nud, comme on peint noſtre premier Pere, mais effroyablement barbu, ſalle & craſſeux, s'approcha de luy & ſe mit à le deshabiller. Cet homme ſauvage fit de grands efforts pour oſter à Ragotin les bottes neufves que dans une hoſtellerie la Rancune s'eſtoit appropriées par la ſuppoſition des ſiennes, de la maniere que je vous l'ay conté en quelque endroit de cette veritable Hiſtoire, & tous ces efforts, qui euſſent éveillé Ragotin s'il n'euſt eſté mort yvre (comme on dit), & qui l'euſſent fait crier comme un homme que l'on tire à quatre chevaux, ne firent autre effet que de le traîner à ecorche-cul la longueur de ſept ou huit pas. Un couſteau en tomba de la poche du beau dormeur; ce vilain homme s'en ſaiſit, & comme s'il euſt voulu ecorcher Ragotin, il luy fendit ſur la peau ſa chemiſe, ſes bottes, & tout ce qu'il euſt de la peine à luy oſter de de deſſus le corps, &, ayant fait un paquet de toutes les hardes de l'yvrogne depouillé, l'emporta, fuyant comme un loup avec ſa proye.

Nous laiſſerons courir avec ſon butin cet

homme, qui eftoit le mefme fou qui avoit autrefois fait fi grand peur au Deftin quand il commença la quefte de Mademoifelle Angelique, & ne quitterons pas Ragotin, qui ne veille pas & qui a grand befoin d'eftre reveillé. Son corps nud, expofé au foleil, fut bientoft couvert & piqué de mouches & de moucherons de differentes efpeces, dont pourtant il ne fut point éveillé ; mais il le fut quelque temps après par une troupe de païfans qui conduifoient une charrette. Le corps nud de Ragotin ne leur donna pas pluftoft dans la veue qu'ils s'ecrièrent : Le voilà ! & s'approchant de luy, faifant le moins de bruit qu'ils purent, comme s'ils euffent eu peur de l'eveiller, ils s'affeurèrent de fes pieds & de fes jambes, qu'ils lièrent avec de groffes cordes, &, l'ayant ainfi garotté, le portèrent dans leur charrette, qu'ils firent auffitoft partir avec autant de hafte qu'en a un galant qui enleve une maiftreffe contre fon gré & celuy de fes parens. Ragotin eftoit fi yvre que toutes les violences qu'on luy fit ne le purent eveiller, non plus que les rudes cahots de la charrette, que ces païfans faifoient aller fort vifte & avec tant de precipitation qu'elle verfa en un mauvais pas plein d'eau & de bouë, et Ragotin par confequent verfa auffi. La fraîcheur du lieu où il tomba, dont le fond avoit quelques pierres ou quelque chofe d'auffi dur, & le rude branle de fa cheute, l'eveillèrent, & l'eftat furprenant où il fe trouva l'etonna furieufement. Il fe

voyoit lié pieds & mains & tombé dans la bouë, il se sentoit la teste toute estourdie de son yvresse & de sa cheute, & ne sçavoit que juger de trois ou quatre païsans qui le relevoient, & d'autant d'autres qui relevoient une charrette. Il estoit si effrayé de son aventure, que mesme il ne parla pas en un si beau sujet de parler, luy qui estoit grand parleur de son naturel, & un moment après il n'eust pu parler à personne quand il l'eust voulu : car les païsans, ayant tenu ensemble un conseil secret, delièrent le pauvre petit homme seulemeut, &, au lieu de luy en dire la raison ou de luy en faire, quelque civilité, observant entre eux un grand silence, tournèrent la charrette du costé qu'elle estoit venue, & s'en retournèrent avec autant de precipitation qu'ils en avoient euë à venir là.

Le lecteur discret est possible en peine de sçavoir ce que les païsans vouloient à Ragotin, & pourquoy ils ne luy firent rien. L'affaire est asseurément difficile à deviner, & ne se peut sçavoir à moins que d'estre relevée. Et pour moy, quelque peine que j'y aye prise, & après y avoir employé tous mes amis, je ne l'ay sçeu depuis peu de temps que par hasard, & lorsque je l'esperois le moins, de la façon que je vous le vay dire. Un Prestre du bas Maine, un peu fou melancolique, qu'un procès avoit fait venir à Paris, en attendant que son procès fust en estat d'estre jugé voulut faire imprimer quelques pensées creuses qu'il avoit euës sur l'Apo-

calypſe. Il eſtoit ſi fecond en chimeres & ſi amoureux des dernieres productions de ſon eſprit, qu'il en haïſſoit les vieilles, & ainſi penſa faire enrager un Imprimeur, à qui il faiſoit vingt fois refaire une meſme feuille. Il fut obligé par là d'en changer ſouvent, & enffin il s'eſtoit addreſſé à celuy qui a imprimé le preſent livre, chez qui il lut une fois quelques feuilles qui parloient de cette meſme aventure que je vous raconte. Ce bon Preſtre en avoit plus de connaiſſance que moy, ayant ſçeu des meſmes païſans qui enlevèrent Ragotin de la façon que je vous ay dit, le motif de leur entrepriſe, que je n'avois pu ſçavoir, Il connut donc d'abord où l'hiſtoire eſtoit defectueuſe, &, en ayant donné connoiſſance à mon Imprimeur, qui en fut fort eſtonné, car il avoit cru comme beaucoup d'autres que mon Roman eſtoit un livre fait à plaiſir, il ne ſe fit pas beaucoup prier par l'Imprimeur pour me venir voir. Lors j'appris du venerable Manceau que les païſans qui lièrent Ragotin endormy eſtoient les proches parens du pauvre fou qui couroit les champs, que le Deſtin avoit rencontré de nuict, & qui avoit depouillé Ragotin en plein jour. Ils avoient fait deſſein d'enfermer leur parent, avoient ſouvent eſſayé de le faire, & avoient ſouvent eſté bien battus par le fou, qui eſtoit un fort & puiſſant homme. Quelques perſonnes du village, qui avoient veu de loin reluire au ſoleil le corps de Ragotin, le prirent pour le

fou endormy, &, n'en ayant ofé approcher de peur d'eftre battus, elles en avoient averty ces païfans, qui vinrent avec toutes les precautions que vous avez veuës, prirent Ragotin fans le reconnoiftre, &, l'ayant reconnu pour n'eftre pas celuy qu'ils cherchoient, le laifsèrent les mains liées, afin qu'il ne pût rien entreprendre contre eux. Les memoires que j'eus de ce Preftre me donnèrent beaucoup de joye, & j'advouë qu'il me rendit un grand fervice, mais je ne luy en rendis pas un petit en luy confeillant en amy de ne pas faire imprimer fon livre, plein de vifions ridicules.

Quelqu'un m'accufera peut-eftre d'avoir conté icy une particularité fort inutile; quelque autre m'en louëra de beaucoup de fincerité. Retournons à Ragotin, le corps crotté & meurtry, la bouche feiche, la tefte pefante & les mains liées derriere le dos. Il fe leva le mieux qu'il put, &, ayant porté fa veuë de part & d'autre, le plus loing qu'elle fe put eftendre, fans voir ny maifons ny hommes, il prit le premier chemin battu qu'il trouva, bandant tous les refforts de fon efprit pour connoiftre quelque chofe de fon aventure. Ayant les mains liées comme il avoit, il recevoit une furieufe incommodité de quelques moucherons opiniaftres qui s'attachoient par malheur aux parties de fon corps où fes mains garottées ne pouvoient aller, & l'obligeoient quelquefois à fe coucher par terre pour s'en delivrer en les

ecraſant, ou en leur faiſant quitter priſe. Enffin il attrapa un chemin creux, reveſtu de haies & plein d'eau, & ce chemin alloit au gué d'une petite riviere. Il s'en rejouit, faiſant eſtat de ſe laver le corps, qu'il avoit plein de bouë ; mais en approchant du gué, il vit un caroſſe verſé, d'où le cocher et un païſan tiroient, par les exhortations d'un venerable homme d'Egliſe, cinq ou ſix Religieuſes fort moüillées. C'eſtoit la vieille Abeſſe d'Eſtival[5], qui revenoit du Mans, où une affaire importante l'avoit fait aller, & qui, par la faute de ſon cocher, avoit fait naufrage. L'Abeſſe & les Religieuſes, tirées du caroſſe, aperceurent de loin la figure nuë de Ragotin qui venoit droit à elles, dont elles, furent fort ſcandalizées, & encore plus qu'elles le Pere Giflot, Directeur diſcret de l'Abbaye. Il fit tourner viſtement le dos aux bonnes Meres, de peur d'irregularité, & cria de toute ſa force à Ragotin qu'il n'approchaſt pas de plus près. Ragotin pouſſa touſiours en avant, & commença d'enfiller une longue planche qui eſtoit là pour la commodité des gens de pied, & le pere Giflot vint au devant de luy, ſuivy du cocher & du païſan, & douta d'abord s'il le devoit exorciſer, tant il trouvoit ſa figure diabolique. Enffin il luy demanda qui il eſtoit, d'où il venoit, pourquoy il eſtoit nud, pourquoy il avoit les mains liées, & luy fit toutes ces queſtions-là avec beaucoup d'eloquence, & ajuſtant à ſes paroles le ton de la voix & l'action des

mains. Ragotin luy repondit incivilement : Qu'en avez-vous à faire ? Et voulant paffer outre fur la planche, il pouffa fi rudement le Reverend Pere Giflot qu'il le fit choir dans l'eau. Le bon Preftre entraîna avec luy le cocher & le païfan, & Ragotin trouva leur maniere de tomber dans l'eau fi divertiffante qu'il en eclata de rire. Il continua fon chemin vers les religieufes, qui, le voile baiffé, luy tournèrent le dos en haye, toutes le vifage tourné vers la campagne. Ragotin eut beaucoup d'indifference pour les vifages des Religieufes, & paffoit outre, penfant en eftre quitte, ce que ne penfoit pas le Pere Giflot. Il fuivit Ragotin, fecondé du païfan & du cocher, qui, le plus en colere des trois, & defia de mauvaife humeur à caufe que Madame l'Abeffe l'avoit grondé, fe detacha du gros, joignit Ragotin, & à grands coups de fouët fe vengea fur la peau d'autruy de l'eau qui avoit mouïllé la fienne. Ragotin n'attendit pas une feconde decharge ; il s'enfuit comme un chien qu'on fouëtte, & le cocher, qui n'eftoit pas fatisfait d'un feul coup de fouët, fe hafta d'aller de plufieurs autres, qui tous tirèrent le fang de la peau du fuftigé. Giflot, quoy que effoufflé d'avoir couru, ne fe laffoit pas de crier : Fouëtez, fouëtez ! de toute fa force, & le cocher, de toute la fienne, redoubloit fes coups fur Ragotin, & commençoit à s'y plaire, quand un moulin fe prefenta au pauvre homme comme un azyle. Il y courut, ayant toufiours fon bour-

reau à ſes trouſſes, &, trouvant la porte d'une baſſe-court ouverte, y entra & y fut receu d'abord par un mâtin qui le prit aux feſſes. Il en jetta des cris douloureux & gagna un jardin ouvert avec tant de precipitation, qu'il renverſa ſix ruches de mouches à miel qui y eſtoient poſées à l'entrée, & ce fut là le comble de ſes infortunes. Ces petits Elephans ailés, pourveus de proboſcides & armez d'aiguillons, s'acharnèrent ſur ce petit corps nud, qui n'avoit point de mains pour ſe defendre, & le bleſſèrent d'une horrible maniere. Il en cria ſi haut que le chien qui le mordoit s'enfuit de la peur qu'il en euſt, ou pluſtoſt des mouches. Le cocher impitoyable fit comme le chien, & Pere Giflot, à qui la la colere avoit fait obtenir pour un temps la charité, ſe repentit d'avoir eſté trop vindicatif, & alla luy-meſme haſter le Meuſnier & ſes gens, qui à ſon gré venoient trop lentement au ſecours d'un homme qu'on aſſaſſinoit dans leur jardin. Le Meuſnier retira Ragotin d'entre les glaives pointus & venimeux de ces ennemis volans, & quoyqu'il fuſt enragé de la cheute de ſes ruches, il ne laiſſa pas d'avoir pitié du miſerable. Il luy demanda où Diable il ſe venoit fourrer nud & les mains liées entre des paniers à mouches ; mais quand Ragotin euſt voulu luy repondre, il ne l'euſt pu dans l'extreſme douleur qu'il ſentoit par tout ſon corps. Un petit Ours nouveau-né, qui n'a point encore eſté leché de ſa mere, eſt plus formé en ſa figure ourſine que

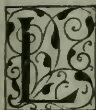
ne le fuſt Ragotin en ſa figure humaine, après que les piqueures des mouches l'eurent enflé depuis les pieds juſqu'à la teſte. La femme du Meuſnier, pitoyable comme une femme, luy fit dreſſer un lićt & le fit coucher. Pere Giflot, le cocher & le païſan retournèrent à l'Abbeſſe d'Eſtival & à ſes Religieuſes, qui ſe rembarquèrent dans leur caroſſe, &, eſcortées du Reverend Pere Giflot monté ſur une jument, continuèrent leur chemin. Il ſe trouva que le moulin eſtoit à l'Eleu du Rignon[6] ou à ſon gendre Bagottiere (je n'ay pas bien ſceu lequel). Ce du Rignon eſtoit parent de Ragotin, qui, s'eſtant fait connoître au Meuſnier & à ſa femme, en fuſt ſervy avec beaucoup de ſoin & panſé heureuſement juſqu'à ſon entiere convaleſcence par le Chirurgien d'un bourg voiſin. Auſſitoſt qu'il puſt marcher, il retourna au Mans, où la joye de ſçavoir que la Rancune & l'Olive avoient trouvé ſon mulet & l'avoient ramené avec eux luy fit oublier la cheute de la charrette, les coups de fouët du cocher, les morſures du chien & les piqueures des mouches.





CHAPITRE XVII

Ce qui se passa entre le petit Ragotin & le grand Baguenodiere.



E Destin & l'Estoille, Leandre & Angelique, deux couples de beaux & parfaits Amans, arrivèrent dans la capitale du Mayne sans faire de mauvaise rencontre. Le Destin remit Angelique dans les bonnes grâces de sa mere, à qui il sceut si bien faire valoir le merite, la condition & l'amour de Leandre, que la bonne Caverne commença d'approuver la passion que ce jeune garçon & sa fille avoient l'un pour l'autre autant qu'elle s'y estoit opposée. La pauvre trouppe n'avoit pas encore bien fait ses affaires dans la ville du Mans; mais un homme de condition qui aimoit fort la comedie suplea à l'humeur chiche des Manceaux. Il avoit la plus grande partie de son bien dans le Mayne, avoit pris une maison dans le Mans & y attiroit souvent des personnes de condition

de ses amis, tant Courtisans que Provinciaux, & mesme quelques beaux esprits de Paris, entre lesquels il se trouvoit des Poëtes du premier ordre, & enfin il estoit une maniere de Mecenas moderne. Il aymoit passionnement la Comedie & tous ceux qui s'en mêloient, & c'est ce qui attiroit tous les ans dans la capitale du Mayne les meilleures trouppes de Comediens du Roiaume. Ce Seigneur que je vous dy arriva au Mans dans le temps que nos pauvres Comediens en vouloient sortir, mal satisfaits de l'auditoire Manceau. Il les pria d'y demeurer encore quinze jours pour l'amour de luy, & pour les y obliger leur donna cent pistoles, & leur en promit autant quand ils s'en iroient. Il estoit bien aise de donner le divertissement de la Comedie à plusieurs personnes de qualité, de l'un & de l'autre sexe, qui arrivèrent au Mans dans le mesme temps & qui y devoient faire sejour à sa priere. Ce seigneur, que j'appelleray le Marquis d'Orsé[7], estoit grand chasseur & avoit fait venir au Mans son equipage de chasse, qui estoit des plus beaux qui fust en France. Les landes & les forêts du Maine sont un des plus agreables païs de chasse qui se puisse trouver dans tout le reste de la France, soit pour le cerf, soit pour le lievre, & en ce temps-là la ville du Mans se trouva pleine de Chasseurs, que le bruit de cette grande feste y attira, la pluspart avec leurs femmes, qui furent ravies de voir des Dames de la Cour pour en pouvoir

parler le refte de leurs jours auprès de leur feu. Ce n'eft pas une petite ambition aux Provinciaux que de pouvoir dire quelquefois qu'ils ont veu en tel lieu & en tel temps des gens de la Cour, dont ils prononcent toufiours le nom tout fec, comme par exemple : Je perdis mon argent contre Roquelaure, Crequi a tant gagné, Coaquin court le cerf en Touraine. Et fi on leur laiffe quelquefois entamer un difcours de Politique ou de guerre, ils ne deparlent pas (fi j'ofe ainfi dire) tant qu'ils ayent epuifé la matiere autant qu'ils en font capables.

Finiffons la digreffion. Le Mans donc fe trouva plein de Nobleffe, groffe & menuë. Les hoftelleries furent pleines d'hoftes, & la plufpart des gros Bourgeois qui logèrent des perfonnes de qualité ou des Nobles Campagnards de leurs amis falirent en peu de temps tous leurs draps fins & leur linge damaffé. Les Comediens ouvrirent leur Theâtre en humeur de bien faire, comme des Comediens payez par avance. Le bourgeois du Mans fe rechauffa pour la Comedie. Les Dames de la ville & de la Province eftoient ravies d'y voir tous les jours des Dames de la Cour, de qui elles apprirent à fe bien habiller, au moins mieux qu'elles ne faifoient, au grand profit de leurs Tailleurs, à qui elles donnèrent à reformer quantité de vieilles robes. Le bal fe donnoit tous les foirs, où de tres mefchans danfeurs danfèrent de tres mefchantes courantes[8], & où plufieurs jeunes gens de la

vilie danſèrent en bas de drap de Hollande ou d'Uſſeau & en ſouliers cirez. Nos Comediens furent ſouvent appellez pour jouër en viſite. L'Eſtoille & Angelique donnèrent de l'amour aux Cavaliers & de l'envye aux Dames. Inezille, qui dança la ſarabande[9], à la priere des Comediens, ſe fit admirer : Roquebrune en penſa mourir de repletion d'amour, tant le ſien augmenta tout à coup, & Ragotin advoüa à la Rancune que, s'il differoit plus longtemps à le mettre bien dans l'eſprit de l'Eſtoille, la France alloit eſtre ſans Ragotin. La Rancune luy donna de bonnes eſperances, &, pour luy temoigner l'eſtime particuliere qu'il faiſoit de luy, le pria de luy preſter pour vingt cinq ou trente francs de monnoye. Ragotin pâlit à cette priere incivile, ſe repentit de ce qu'il luy venoit de dire, & renonça quaſi à ſon amour. Mais enfin, en enrageant tout vif, il fit la ſomme en toutes ſortes d'eſpeces, qu'il tira de differens bourçons, & la donna fort triſtement à la Rancune, qui luy promit que dès le jour d'aprez, il entendroit parler de lui.

Ce jour-là on joüa le Dom Japhet[10], ouvrage de Theâtre auſſi enjoué que celuy qui l'a fait a ſujet de l'eſtre peu. L'auditoire fut nombreux ; la Piece fut bien repreſentée, & tout le monde fut ſatisfait, à la reſerve du deſaſtreux Ragotin. Il vint tard à la Comedie, &, pour la punition de ſes peſchez, il ſe plaça derriere un Gentilhomme Provincial, homme à large échine

& couvert d'une groſſe caſaque qui groſſiſſoit beaucoup ſa figure. Il eſtoit d'une taille ſi haute au deſſus des plus grandes, qu'encore qu'il fût aſſis, Ragotin, qui n'eſtoit ſeparé de luy que d'un rang de ſieges, crût qu'il eſtoit debout & luy cria inceſſamment qu'il s'aſſît comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme aſſis ne duſt pas avoir ſa teſte au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce Gentilhomme, qui ſe nommoit la Baguenodiere[11], ignora long-temps que Ragotin parlaſt à luy. Enfin Ragotin l'appella Monſieur à la plume verte, & comme veritablement il en avoit une bien touffuë, bien ſalle & peu fine, il tourna la teſte & vit le petit impatient, qui luy dit aſſez rudement qu'il s'aſſiſt. La Baguenodiere en fut ſi peu emeu qu'il ſe retourna vers le Theâtre comme ſi de rien n'euſt eſté. Ragotin luy recria encore qu'il s'aſſiſt. Il tourna encore la teſte devers luy, le regarda, & ſe retourna vers le Theâtre. Ragotin recria ; Baguenodiere tourna la teſte pour la troiſieme fois, pour la troiſieme fois regarda ſon homme, &, pour la troiſieme fois, ſe retourna vers le Theâtre. Tant que dura la Comedie, Ragotin luy cria de meſme force qu'il s'aſſiſt, & la Baguenodiere le regarda touſiours d'un meſme flegme, capable de faire enrager tout le genre humain. On euſt pu comparer la Baguenodiere à un grand Dogue & Ragotin à un Roquet qui abboye après luy, ſans que le Dogue en faſſe autre choſe que d'aller piſſer contre une mu-

raille. Enfin tout le monde prit garde à ce qui ſe paſſoit entre le plus grand homme & le plus petit de la compagnie, & tout le monde commença d'en rire dans le temps que Ragotin commença d'en jurer d'impatience, ſans que la Baguenodiere fit autre choſe que de le regarder froidement. Ce Baguenodiere eſtoit le plus grand homme & le plus grand brutal du monde. Il demanda avec ſa froideur accouſtumée à deux Gentilshommes qui eſtoient auprès de luy de quoy ils rioient; ils luy dirent ingenuëment que c'eſtoit de luy & de Ragotin, & penſoient bien par là le congratuler pluſtoſt que luy deplaire. Ils luy depleurent pourtant, & un *Vous eſtes de bons ſots*, que la Baguenodiere d'un viſage renfrogné leur lâcha aſſez mal à propos, leur apprit qu'il prenoit mal la choſe & les obligea à luy repartir chacun pour ſa part d'un grand ſoufflet. La Baguenodiere ne put d'abord que les pouſſer des coudes à droite & à gauche, ſes mains eſtant embarraſſées dans ſa caſaque, &, devant qu'il les euſt libres, les Gentilshommes, qui eſtoient freres & fort actifs de leur naturel, luy purent donner demy-douzaine de ſoufflets, dont les intervalles furent par haſard ſi bien compaſſez, que ceux qui les ouïrent ſans les voir donner crurent que quelqu'un avoit frappé ſix fois des mains l'une contre l'autre à égaux intervalles. Enfin Baguenodiere tira ſes mains de deſſous ſa lourde caſaque; mais, preſſé comme il eſtoit des deux freres, qui le gour-

moient comme des Lions, ſes longs bras n'eurent pas leurs mouvemens libres. Il ſe voulut reculer & il tomba à la renverſe ſur un homme qui ſe trouvoit derriere luy, & le renverſa luy & ſon ſiege ſur le malheureux Ragotin, qui fut renverſé ſur un autre, qui fut auſſi renverſé ſur un autre, & ainſi de meſme juſqu'où finiſſoient les ſieges, dont une file entiere fut renverſée comme des quilles. Le bruit des tombans, des Dames foulées, des belles qui avoient peur, des enfans qui crioient, des gens qui parloient, de ceux qui rioient, de ceux qui ſe plaignoient & de ceux qui battoient des mains, fit une rumeur infernale. Jamais un auſſi petit ſujet ne cauſa de plus grands accidens, & ce qu'il y eut de merveilleux, c'eſt qu'il n'y eut pas une epée tirée, quoyque le principal demêlé fûſt entre des perſonnes qui en portoient, & qu'il y en euſt plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux, c'eſt que la Baguenodiere ſe gourma & fut gourmé ſans s'emouvoir non plus que de l'affaire du monde la plus indifferente, & de plus on remarqua que de toute l'après-dînée il n'avoit pas ouvert la bouche que pour dire les quatre malheureux mots qui luy attirèrent cette greſle de fouſſletades, & ne l'ouvrit pas juſqu'au ſoir, tant ce grand homme avoit flegme & une taciturnité proportionnée à ſa taille.

Ce hideux cahos de tant de perſonnes & de ſieges mêlez les uns dans les autres fut long-

temps à ſe debrouïller. Tandis que l'on y travailloit & que les plus charitables ſe mettoient entre la Baguenodiere & ſes deux ennemis, on entendoit des hurlemens effroyables qui ſortoient comme de deſſous terre. Qui pouvoit-ce eſtre que Ragotin ? En verité, quand la Fortune a commencé de perſecuter un miſerable, elle le perſecute touſiours. Le ſiege du pauvre petit eſtoit juſtement poſé ſur l'aix qui couvre l'egoût du tripot. Cet egoût eſt touſiours au milieu, immediatement ſous la corde. Il ſert à recevoir l'eau de la pluye, & l'aix qui le couvre ſe leve comme un deſſus de boeſte. Comme les ans viennent à bout de toutes choſes, l'aix de ce tripot où ſe faiſoit la Comedie eſtoit fort pourri & s'eſtoit rompu ſous Ragotin, quand un homme honneſtement peſant l'accabla de ſon corps & de ſon ſiege. Cet homme fourra une jambe dans le trou où Ragotin eſtoit tout entier ; cette jambe eſtoit bottée & l'eperon en piquoit Ragotin à la gorge, ce qui luy faiſoit faire ces furieux hurlemens qu'on ne pouvoit deviner. Quelqu'un donna la main à cet homme, & dans le temps que ſa jambe engagée dans le trou changea de place. Ragotin luy mordit le pied ſi ſerré, que cet homme crut eſtre mordu d'un ſerpent & fit un cri qui fit treſſaillir celuy qui le ſecouroit, qui de peur en lâcha priſe. Enfin il ſe reconnut, redonna la main à ſon homme, qui ne crioit plus parce que Ragotin ne le mordoit plus, & tous deux enſemble de-

terrèrent le petit, qui ne vit pas plus toſt la lumiere du jour, que menaçant tout le monde de la teſte & des yeux & principalement ceux qu'il vit rire en le regardant, il ſe fourra dans la preſſe de ceux qui ſortoient, meditant quelque choſe de bien glorieux pour luy & bien funeſte pour la Baguenodiere. Je n'ay pas ſceu de quelle façon la Baguenodiere fut accommodé avec les deux freres ; tant y a qu'il le fut, du moins n'ai-je pas oüy dire qu'ils ſe ſoient depuis rien fait les uns aux autres. Et voilà ce qui troubla en quelque façon la premiere repreſentation que firent nos Comediens devant l'illuſtre compagnie qui ſe trouvoit lors dans la ville du Mans.





CHAPITRE XVIII

Qui n'a pas befoin de tiltre.



N reprefenta le jour fuivant le Nicomede de l'inimitable Monfieur de Corneille. Cette Comedie eft admirable, à mon jugement, & celle de cet excellent Poëte de Theâtre en laquelle il a plus mis du fien & a plus fait paroiftre la fecondité & la grandeur de fon genie, donnant à tous les Acteurs des caracteres fiers, tous differens les uns des autres. La reprefentation n'en fut point troublée, & ce fut peut-être à caufe que Ragotin ne s'y trouva pas. Il ne fe paffoit guere de jour qu'il ne s'attiraft quelque affaire, à quoy fa mauvaife gloire & fon efprit violent & prefomptueux contribuoient autant que fa mauvaife fortune, qui jufqu'alors ne luy avoient point fait de quartier. Le petit homme avoit paffé l'après-difnée dans la cham-

bre du mary d'Inezille, l'Operateur Ferdinando Ferdinandi, Normand, ſe diſant Venitien, comme je vous ay deſià dit. Medecin Spagyrique de profeſſion, &, pour dire franchement ce qu'il eſtoit, grand charlatan, & encore plus grand fourbe. La Rancune, pour ſe donner quelque relaſche des importunitez que luy faiſoit ſans ceſſe Ragotin, à qui il avoit promis de le faire aymer de Mademoiſelle de l'Eſtoille, lui avoit fait à croire que l'Operateur eſtoit un grand Magicien, qui pouvoit faire courir en chemiſe, après un homme, la femme du monde la plus ſage ; mais qu'il ne faiſoit de ſemblables merveilles que pour ſes amis particuliers dont il connoiſſoit la diſcretion, à cauſe qu'il s'eſtoit mal trouvé d'avoir fait agir ſon art pour des plus grands Seigneurs de l'Europe. Il conſeilla à Ragotin de mettre tout en uſage pour gagner ſes bonnes grâces, ce qui luy aſſeura ne luy devoir pas eſtre difficile, l'Operateur eſtant homme d'eſprit, qui devenoit aiſement amoureux de ceux qui en avoient, & qui, quand une fois il aymoit quelqu'un, n'avoit plus rien de reſervé pour luy. Il n'y a qu'à loüer ou à reſpecter un homme glorieux, on luy fait faire ce que l'on veut. Il n'en eſt pas de meſme d'un homme patient, il n'eſt pas aiſé à gouverner, & l'experience apprend qu'une perſonne humble, & qui a le pouvoir ſur ſoy de remercier quand on l'a refuſée, vient pluſtoſt à bout de ce qu'elle entreprend que celle qui s'offenſe d'un refus. La

Rancune perſuada à Ragotin ce qu'il voulut, & Ragotin, dès l'heure meſme, alla perſuader à l'Operateur qu'il eſtoit un grand Magicien. Je ne vous rediray point ce qu'il lui dit; il ſuffit que l'Operateur, qui avoit eſté adverty par la Rancune, joüa bien ſon perſonnage & nia qu'il fuſt Magicien d'une maniere à faire croire qu'il l'eſtoit. Ragotin paſſa l'après-diſnée auprès de luy qui avoit un matras ſur le feu pour quelque operation Chymique, & pour ce jour-là n'en put rien tirer d'affirmatif, dont l'impatient Manceau paſſa une nuict fort mauvaiſe. Le jour ſuivant, il entra dans la chambre de l'Operateur, qui eſtoit encore dans le lict. Inezille le trouva fort mauvais; car elle n'eſtoit plus d'âge à ſortir de ſon lict fraiſche comme une roſe, & elle avoit beſoin tous les matins d'eſtre longtemps enfermée en particulier, devant que d'eſtre en eſtat de paroiſtre en public. Elle ſe coula donc dans un petit cabinet, ſuivie de ſa ſervante Moriſque, qui luy porta toutes ſes munitions d'amour, & cependant Ragotin remit le ſieur Ferdinandi ſur la magie, & le ſieur Ferdinandi s'ouvrit plus qu'il n'avoit fait, mais ſans luy vouloir rien promettre. Ragotin luy voulut donner des marques de ſa largeſſe. Il fit fort bien appreſter à diſner, & y convia les Comediens & les Comediennes. Je ne vous diray point les particularitez du repas; vous ſçaurez ſeulement qu'on s'y reſiouit beaucoup & qu'on y mangea de grande force. Après diſné, Inezille

fut priée par le Deſtin & les Comediennes de leur lire quelque hiſtoriette Eſpagnolle de celles qu'elle compoſoit ou traduiſoit tous les jours, à l'ayde du Divin Roquebrune, qui luy avoit juré par Apollon & les neuf Sœurs qu'il luy apprendroit dans ſix mois toutes les grâces & les fineſſes de noſtre langue. Inezille ne ſe fit point prier, &, tandis que Ragotin fit la Cour au Magicien Ferdinandi, elle leut d'un ton de voix charmant la Nouvelle que vous allez lire dans le ſuivant Chapitre.





CHAPITRE XIX

Les deux Freres Rivaux.

DOROTÉE & Feliciane de Montſalve[12] eſtoient les deux plus aymables filles de Seville, &, quand elles ne l'euſſent pas eſté, leur bien & leur condition les euſſent fait rechercher de tous les cavaliers qui avoient envye de ſe bien marier. Dom Manuel, leur Pere, ne s'eſtoit point encore declaré en faveur de perſonne, & Dorotée, ſa fille, qui, comme aiſnée, devoit eſtre mariée devant ſa ſœur, avoit comme elle ſi bien ménagé ſes regards & ſes actions, que le plus preſomptueux de ſes pretendans avoit encore à douter ſi ſes promeſſes amoureuſes eſtoient bien ou mal reçeuës. Cependant ces belles filles n'alloient point à la Meſſe ſans un cortege d'amans bien paréz; elles ne prenoient point d'eau beniſte que pluſieurs mains, belles ou laides, ne leur en offriſſent à la fois; leurs beaux yeux ne ſe pou-

voient lever de deſſus leurs livres de prieres qu'ils ne ſe trouvaſſent le centre de je ne ſçay combien de regards immoderez, & elles ne faiſoient pas un pas dans l'Egliſe qu'elles n'euſſent des reverences à rendre. Mais ſi leur merite leur cauſoit tant de fatigues dans les lieux publics & dans les Egliſes, il leur attiroit ſouvent devant les feneſtres de la maiſon de leur Pere des divertiſſemens qui leur rendoient ſupportable la ſevere cloſture à quoy les obligeoient leur ſexe & la couſtume de la Nation. Il ne ſe paſſoit guere de nuict qu'elles ne fuſſent regalées de quelque Muſique, & l'on couroit fort ſouvent la bague devant leurs feneſtres, qui donnoient ſur une place publique.

Un jour, entre autres, un Eſtranger s'y fit admirer par ſon adreſſe ſur tous les Cavaliers de la ville, & fut remarqué pour un homme parfaitement bien fait par les deux belles Sœurs. Pluſieurs Cavaliers de Seville, qui l'avoient connu en Flandres où il avoit commandé un Regiment de Cavalerie, le convièrent de courir la bague avec eux ; ce qu'il fit habillé à la ſoldate. A quelques jours de là, on fit dans Seville la ceremonie de ſacrer un Eveſque. L'Eſtranger, qui ſe faiſoit appeler Dom Sanche de Sylva, ſe trouva dans l'Egliſe où ſe faiſoit la ceremonie, avec les plus galans de Seville, & les belles Sœurs de Montſalve s'y trouvèrent auſſi, entre pluſieurs Dames deguiſées comme elles à la mode de Seville, avec une Mante de

groſſe etoffe & un petit chappeau couvert de plumes sur la teſte. Dom Sanche ſe trouva par haſard entre les deux belles Sœurs & une Dame, qu'il accoſta, mais qui le pria civilement de ne parler point à elle & de laiſſer libre la place qu'il occupoit à une perſonne qu'elle attendoit. Dom Sanche luy obéit, &, s'approchant de Dorotée de Montſalve, qui eſtoit plus près de luy que ſa Sœur & qui avoit vu ce qui s'eſtoit paſſé entre cette Dame & luy : J'avois eſperé, luy dit-il, qu'eſtant Eſtranger, la Dame à qui j'ay voulu parler ne me refuſeroit pas ſa converſation ; mais elle m'a puny d'avoir cru trop temerairement que la mienne n'eſtoit pas à mepriſer. Je vous ſupplie, continua-t-il, de n'avoir pas tant de rigueur qu'elle pour un Etranger qu'elle vient de maltraiter, &, pour la gloire des Dames de Seville, de luy donner ſujet de ſe loüer de leur bonté. Vous m'en donnez un bien grand de vous traiter auſſi mal qu'a fait cette dame, luy repondit Dorotée, puiſque vous n'avez recours à moy qu'à ſon refus ; mais, afin que vous n'ayez pas à vous plaindre des Dames de mon païs, je veux bien ne parler qu'avecque vous tant que durera la ceremonie, & par là vous jugerez que je n'ay point donné icy de rendez-vous à perſonne. C'est de quoy je ſuis eſtonné, faite comme vous eſtes, luy dit Dom Sanche, & il faut que vous ſoyez bien à craindre ou que les Galans de cette ville oient bien timides, ou pluſtoſt que celuy dont

j'occupe le poſte ſoit abſent. Et penſez-vous, luy dit Dorotée, que je ſçache ſi peu comment il faut aimer qu'en l'abſence d'un Galant je ne m'empêchaſſe pas bien d'aller en une aſſemblée où je le trouverois à redire ? Ne faites pas une autre fois un ſi mauvais jugement d'une perſonne que vous ne connoiſſez pas. Vous connoiſtrez bien, repliqua Dom Sanche, que je juge de vous plus avantageuſement que vous ne penſez, ſi vous me permettiez de vous ſervir autant que mon inclination m'y porte. Nos premiers mouvements ne ſont pas toujours bons à ſuivre, luy dit Dorotée, & de plus il ſe trouve une grande difficulté dans ce que vous me propoſez. Il n'y en a point que je ne ſurmonte pour meriter d'eſtre à vous, luy repartit Dom Sanche. Ce n'eſt pas un deſſein de peu de jours, luy repondit Dorotée ; vous ne ſongez peut-eſtre pas que vous ne faittes que paſſer par Seville & peut-eſtre ne ſçavez-vous pas auſſi que je ne trouverois pas bon qu'on ne m'aymaſt qu'en paſſant. Accordez-moy ſeulement ce que je vous demande, luy dit-il, & je vous promets que je feray dans Seville toute ma vie. Ce que vous me dites-là eſt bien galant, repartit Dorotée, & je m'eſtonne fort qu'un homme qui ſçait dire de pareilles choſes n'ait point encore icy choiſi de Dame à qui il pût debiter ſa galanterie. N'eſt-ce point qu'il ne croit pas qu'elles en valent la peine ? C'eſt pluſtoſt qu'il ſe defie de ſes forces, luy dit Dom Sanche. Repondez-moy

precifément à ce que je vous demande, luy dit Dorotée, & m'apprenez confidemment celle de nos Dames qui auroit le pouvoir de vous arrefter dans Seville. Je vous ai defia dit que vous m'y arrefteriez fi vous vouliez, luy repondit Dom Sanche. Vous ne m'avez jamais veuë, luy dit Dorotée; declarez-vous donc fur quelque autre. Je vous advoüeray donc, puifque vous me l'ordonnez, luy dit Dom Sanche, que, fi Dorotée de Montfalve avoit autant d'efprit que vous, je croirois un homme heureux dont elle eftimeroit le merite & fouffriroit les foins. Il fe trouve dans Seville plufieurs Dames qui l'egalent et mefme qui la furpaffent, luy dit Dorotée; mais adjoufta-t-elle, n'avez-vous point oüy dire qu'entre fes galans il s'en trouvât quelqu'un qu'elle favorifât plus que les autres? Comme je me fuis veu fort eloigné de le meriter, luy dit Don Sanche, je ne me fuis pas beaucoup mis en peine de m'informer de ce que vous dites. — Pourquoy ne la meriteriez-vous pas auffitoft qu'un autre? luy demanda Dorotée. Le caprice des Dames eft quelquefois eftrange, & fouvent le premier abord d'un nouveau venu fait plus de progrèz que plufieurs années de fervice des galans qui font tous les jours devant leurs yeux. Vous vous deffaites de moy adroittement, dit Dom Sanche, en me donnant courage d'en aymer une autre que vous, & je vois bien par là que vous ne confidererez guere les fervices d'un nouveau galant,

au prejudice de celuy avec qui il y a longtemps que vous eftes engagée. Ne vous mettez pas cela dans l'efprit, luy repondit Dorotée, & croyez pluftoft que je ne fuis pas affez facile à perfuader par une simple cajollerie pour croire la voftre l'effect d'une inclination naiffante, & mefme ne m'ayant jamais veuë. — S'il ne manque que cela à la declaration d'amour que je vous fais pour la rendre recevable, repartit Dom Sanche, ne vous cachez pas davantage à un Eftranger qui eft déjà charmé de voftre efprit. Le voftre ne le feroit pas de mon vifage, luy repondit Dorotée. Ha ! vous ne pouvez eftre que fort belle, repliqua Dom Sanche, puifque vous avoüez fi franchement que vous ne vouliez defaire de moy parce que je vous ennuye, ou que toutes les places de voftre cœur ne foient defia prifes. Il n'eft donc pas jufte, adjoufta-t-il, que la bonté que vous avez euë à me foufflrir fe laffe davantage, & je ne veux pas vous laiffer croire que je n'aye eu deffein que de paffer mon temps, lorfque je vous offrois tout celuy de ma vie. Pour vous temoigner, luy dit Dorotée, que je ne veux pas avoir perdu celuy que j'ay employé à m'entretenir avec vous, je feray bien aife de ne m'en feparer point que je ne fçache qui vous eftes. Je ne puis faillir en vous obeiffant. Sçachez donc aimable inconnuë, luy dit-il, que je porte le nom de Sylva, qui eft celuy de ma mere; que mon Pere eft gouverneur de Quitto dans

le Perou, que je ſuis dans Seville par ſon ordre, & que j'ay paſſé toute ma vie en Flandres, où j'ay merité des plus beaux employs de l'armée & une Commanderie de Sainct-Jacques. Voilà en peu de parolles ce que je ſuis, continua-t-il, & il ne tiendra deſormais qu'à vous que je ne puiſſe faire ſçavoir, en un lieu moins public, ce que je veux eſtre toute ma vie. Ce ſera le plus toſt que je pourray, luy dit Dorotée, & cependant, ſans vous mettre en peine de me connoiſtre davantage, ſi vous ne voulez vous mettre en danger de ne me connoiſtre jamais, contentez-vous de ſçavoir que je ſuis de qualité & que mon viſage ne fait pas peur.

Dom Sanche la quitta, luy faiſant une profonde reverence, & alla joindre un grand nombre de Galans à loüer qui s'entretenoient enſemble. Quelques Dames triſtes, de celles qui ſont toujours en peine de la conduite des autres & fort en repos de la leur, qui ſe ſont d'elles-meſmes. Arbitres du mal & du bien, quoyqu'on puiſſe faire des gageures ſur leur vertu comme ſur tout ce qui n'eſt pas bien averé, & qui croyent qu'avec un peu de rudeſſe brutalle & de grimace devote elles ont de l'honneur à revendre, quoyque l'enjoüment de leur jeuneſſe ait eſté plus ſcandaleux que le chagrin de leurs rides n'a eſté de bon exemple; ces Dames donc, le plus ſouvent de connoiſſance tres courte, diront icy que Mademoiſelle Dorotée eſt pour le moins une etourdie, non

ſeulement d'avoir ſi bruſquement fait de ſi grandes avances à un homme qu'elle ne connoiſſoit que de veuë, mais auſſi d'avoir ſouffert qu'on luy parlaſt d'amour, & que, ſi une fille ſur qui elles auroient du pouvoir en avoit fait autant, elle ne ſeroit pas un quart d'heure dans le monde. Mais que les ignorantes ſçachent que chaque pays a ſes couſtumes particulieres, & que, ſi en France les femmes, & meſme les filles, qui vont partout ſur leur bonne foy, s'offençent, ou du moins le doivent faire, de la moindre declaration d'amour, qu'en Eſpagne, où elles ſont reſſerrées comme des Religieuſes, on ne les offençe point de leur dire qu'on les ayme, quand celuy qui le leur diroit n'auroit pas de quoy ſe faire aymer. Elles ſont bien davantage : ce ſont touſiours preſque les Dames qui font les premieres avances, & qui ſont les premieres priſes, parce qu'elles ſont les dernieres à eſtre veuës des Galans qu'elles voyent tous les jours dans les Egliſes, dans le Cours, & de leurs Balcons & Jalouſies.

Dorotée fit confidence à ſa ſœur Feliciane de la converſation qu'elle avoit euë avec Dom Sanche, & luy advoüa que cet Eſtranger luy plaiſoit davantage que tous les cavaliers de Seville ; & ſa ſœur approuva fort le deſſein qu'elle avoit fait ſur ſa liberté. Les deux belles ſœurs moraliſèrent longtemps ſur les privileges avantureux qu'avoient les hommes par deſſus les femmes, qui n'eſtoient preſque jamais ma-

riées qu'au choix de leurs parens, qui n'eftoit pas toufiours à leur gré, au lieu que les hommes fe pouvoient choifir des femmes aymables. Pour moy, difoit Dorotée à fa fœur, je fuis bien affeurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir ; mais je fuis auffi bien refolue de ne me marier jamais avec un homme qui ne poffedera pas luy seul tout ce que j'aurois à chercher en plufieurs autres, & j'ayme bien mieux paffer ma vie dans un couvent qu'avec un mary que je ne pourrois pas aymer. Feliciane dit à fa fœur qu'elle avoit pris cette refolution-là auffi bien qu'elle, & elles s'y fortifièrent l'une l'autre par tous les raifonnemens que leurs beaux Efprits leur fournirent fur ce fujet.

Dorotée trouvoit de la difficulté à tenir à Dom Sanche la parole qu'elle luy avoit donnée de fe faire connoiftre à luy, & elle en temoignoit à fa fœur beaucoup d'inquietude ; mais Feliciane, qui eftoit heureufe à trouver des expediens, fit fouvenir fa fœur qu'une Dame de leurs parentes, & de plus de leurs intimes amies (car toutes les parentes n'en font pas), la ferviroit de tout fon cœur dans une affaire où il y alloit de fon repos. Vous fçavez bien, luy difoit cette bonne fœur, la plus commode du monde, que Marine, qui nous a fervie fi long-temps, eft mariée à un Chirurgien qui loüe de noftre Parente une petite maifon jointe à la fienne, & que les deux maifons ont une

entrée l'une dans l'autre. Elles font dans un quartier eloigné, & quand on remarqueroit que nous irions vifiter noftre Parente plus fouvent que nous n'aurions jamais fait, on ne prendra pas garde que ce Dom Sanche entre chez un chirurgien, outre qu'il y peut entrer de nuict & deguifé.

Cependant que Dorotée dreffe à l'ayde de fa fœur le plan de fon intrigue amoureufe, qu'elle difpofe fa Parente à la fervir & inftruit Marine de ce qu'elle a à faire, Dom Sanche fonge en fon inconnuë, ne fçay fi elle luy a promis de luy faire fçavoir de fes nouvelles pour fe moquer de luy, & la voit tous les jours fans la connoiftre, ou dans les Eglifes, où à fon Balcon, recevant les adorations de fes Galans, qui font tous de la connoiffance de Dom Sanche, & les plus grands amis qu'il ait dans Seville. Il s'habilloit un matin, fongeant à fon Inconnuë, quand on vint luy dire qu'une femme voilée le demandoit. On la fit entrer, & il en reçeut le billet que vous allez lire :

BILLET.

Je vous aurois plus toft fait fçavoir de mes nouvelles fi je l'avois pu. Si l'envie que vous avez eüe de me connoiftre vous dure encore, trouvez-vous, au commencement de la nuict, où celle qui vous a donné mon billet vous dira, & d'où elle vous conduira où je vous attendray.

Vous pouvez vous figurer la joye qu'il eut. Il embraſſa avec emportement la bienheureuſe Ambaſſadrice, & luy donna une chaîne d'or, qu'elle prit après quelque petite ceremonie. Elle luy donna heure au commencement de la nuiɑ̃ en un lieu ecarté, qu'elle luy marqua, où il ſe devoit rendre ſans ſuitte, & prit congé de luy, le laiſſant l'homme du monde le plus impatient. Enfin la nuict vint : il ſe trouva à l'aſſignation embelly & parfumé, où l'attendoit l'Ambaſſadrice du matin. Il fut introduit par elle dans une petite maiſon de mauvaiſe mine, & enſuitte en un fort bel appartement, où il trouva trois Dames, toutes le viſage couvert d'un voile. Il reconnut ſon Inconnue à ſa taille, & lui fit d'abord des plaintes de ce qu'elle ne levoit pas ſon voile. Elle ne fit point de façons, & ſa fœur & elle ſe decouvrirent au bienheureux Dom Sanche pour les belles Dames de Montfalve. Vous voyez, luy dit Dorotée en oſtant ſon voile, que je diſois la verité quand je vous aſſeurois qu'un Eſtranger obtenoit quelquefois en un moment ce que des Galans qu'on voyoit tous les jours ne meritoient pas en pluſieurs années ; & vous feriez, adjouſta-t-elle, le plus ingrat de tous les hommes ſi vous n'eſtimiez pas la faveur que je vous fais, ou ſi vous en faiſiez des jugemens à mon deſavantage. J'eſtimeray toujours tout ce qui me viendra de vous comme s'il me venoit du Ciel, luy dit le paſſionné Dom Sanche, & vous verrez bien par

le ſoin que j'auray à me conſerver le bien que vous me ferez que, ſi jamais je le perds, ce ſera pluſtoſt par mon malheur que ma faute.

Ils ſe dirent en peu de temps,
Tout ce que l'amour nous fait dire
Quand il eſt maiſtre de nos ſens.

La maiſtreſſe du logis & Feliciane, qui ſçavoient bien vivre, s'eſtoient eloignées d'une honneſte diſtance de nos deux Amans, & ainſi ils eurent toute la commodité qu'il leur falloit pour s'entredonner de l'amour encore plus qu'ils n'en avoient, quoyqu'ils en euſſent deſia beaucoup, & prirent jour pour s'en donner, s'il ſe pouvoit, encore davantage. Dorotée promit à Dom Sanche de faire ce qu'elle pourroit pour ſe voir ſouvent avec luy ; il l'en remercia le plus ſpirituellement qu'il put ; les deux autres Dames ſe mêlèrent en meſme temps dans leur converſation, & Marine les fit ſouvenir de ſe ſeparer quand il en fut temps. Dorotée en fut triſte, Dom Sanche en changea de viſage ; mais il fallut pourtant ſe dire Adieu. Le brave Cavalier ecrivit dès le jour ſuivant à ſa belle Dame, qui luy fit une reponſe telle qu'il la pouvoit ſouhaiter. Je ne vous feray point voir icy de leurs Billets amoureux, car il n'en eſt point tombé entre mes mains. Ils ſe virent ſouvent dans le meſme lieu & de la meſme façon qu'ils s'eſtoient veus la premiere fois, & vinrent à

s'aymer ſi fort, que, ſans repandre leur ſang comme Pirame & Thiſbé, ils ne leur en deurent guere en tendreſſe impetueuſe.

On dit que l'amour, le feu & l'argent ne ſe peuvent long-temps cacher. Dorotée, qui avoit ſon Galant Eſtranger dans la teſte, n'en pouvoit parler petitement, & elle le mettoit ſi haut au deſſus de tous les Gentilshommes de Seville, que quelques Dames qui avoient leurs intereſts cachez auſſi bien qu'elle, & qui l'entendoient inceſſamment parler de Dom Sanche & l'elever au mepris de ce qu'elles aymoient, y prirent garde & s'en piquèrent. Feliciane l'avoit ſouvent avertie en particulier d'en parler avec plus de retenuë, & cent fois, en compagnie, quand elle la voyoit ſe laiſſer emporter au plaiſir qu'elle prenoit de parler de ſon galant, luy avoit marché ſur les pieds juſqu'à luy faire mal. Un Cavalier amoureux de Dorotée en fut adverty par une Dame de ſes intimes amies, & n'eut point de peine à croire que Dorotée aymoit Dom Sanche, parcequ'il ſe ſouvint que depuis que cet Eſtranger eſtoit dans Séville, les Eſclaves de cette belle fille, deſquels il eſtoit le plus enchaîné, n'en avoient pas reçeu le moindre petit regard favorable. Ce rival de Dom Sanche eſtoit riche, de bonne maiſon, & eſtoit agreable de Dom Manuel, qui ne preſſoit pourtant pas ſa fille de l'epouſer, à cauſe que toutes les fois qu'il luy en parloit elle le conjuroit de ne la marier pas ſi jeune. Ce Cavalier (je me viens

de fouvenir qu'il s'appeloit Dom Diegue) voulut s'affeurer davantage de ce qu'il ne faifoit encore que foupçonner. Il avoit un vallet de Chambre de ceux qu'on appelle braves garçons, qui ont d'auffi beau linge que leurs maiftres ou qui portent le leur, qui font les modes entre les autres vallets, & qui en font autant enviés qu'eftimés des fervantes. Ce vallet fe nommoit Gufman, &, ayant eu du Ciel une demy-teinture de Poëfie, faifoit la plufpart des Romances de Seville, ce qui eft à Paris des chanfons de Pont-Neuf; il les chantoit fur fa guiterre & ne les chantoit pas toutes unies & fans y faire de la broderie des levres ou de la langue. Il danfoit la farabande, n'eftoit jamais fans caftagnettes, avoit eu envie d'eftre Comedien, & faifoit entrer dans la compofition de fon merite quelque bravoure, mais, pour vous dire les chofes comme elles font, un peu filouttiere. Tous ces beaux talens, joints à quelque eloquence de memoire que luy avoit communiquée celle de fon maiftre, l'avoient rendu fans contredit le blanc (fi j'ofe ainfi dire) de tous les defirs amoureux des fervantes qui fe croyoient aymables. Dom Diegue luy commanda de fe radoucir pour Ifabelle, jeune fille qui fervoit les Dames de Montfalve. Il obeït à fon maiftre. Ifabelle s'en aperçeut & fe crut heureufe d'eftre aymée de Gufman, qu'elle ayma en peu de temps, & qui, de fon cofté, vint auffi à l'aymer & à continuer tout de bon ce qu'il n'avoit com-

mencé que pour obeir à ſon Maiſtre. Si Guſman eveilloit la convoitiſe des ſervantes de la plus haute ambition, Iſabelle eſtoit un party avantageux pour le vallet d'Eſpagne qui euſt eu les penſées les plus hautes. Elle eſtoit aymée de ſes maiſtreſſes, qui eſtoient fort liberalles, & avoit quelque bien à attendre de ſon pere, qui eſtoit un honneſte Artiſan. Guſman ſongea donc ſerieuſement à eſtre ſon mary ; elle l'agrea pour tel ; ils ſe donnèrent mutuellement la foy de mariage, & vecurent depuis enſemble comme s'ils euſſent eſté mariez. Iſabelle avoit bien du deplaiſir de ce que Marine, la femme du Chirurgien chez qui Dorotée & Dom Sanche ſe voyoient ſecrettement, & qui avoit ſervy ſa maiſtreſſe devant elle, eſtoit encore ſa confidente dans une affaire de cette nature, où la liberalité d'un Amant ſe faiſoit toujours paroiſtre. Elle avoit eu connoiſſance de la chaîne d'or que dom Sanche avoit donnée à Marine, de pluſieurs autres preſens qu'ils luy avoit faits, & s'imaginoit qu'elle en avoit reçeu bien d'autres. Elle en haïſſoit Marine à mort, & c'eſt ce qui m'a fait croire que la belle fille eſtoit ſi peu intereſſée. Il ne faut donc pas s'etonner ſi, à la premiere priere que luy fit Guſman de luy advoüer s'il eſtoit vray que Dorotée aimât quelqu'un, elle fit part du ſecret de ſa Maiſtreſſe à un homme à qui elle s'eſtoit donnée toute entiere. Elle luy apprit tout ce qu'elle ſçavoit de l'intrigue de nos jeunes Amans, & exagera long-

temps la bonne fortune de Marine, que dom Sanche enrichiſſoit, & enſuitte peſta contre elle d'emporter ainſi des profits qui eſtoient mieux deus à une ſervante de la maiſon. Guſman la pria de l'avertir du jour que Dorotée ſe trouveroit avec ſon Galant. Elle le fit, & il ne manqua pas d'en avertir ſon maiſtre, à qui il apprit tout ce qu'il avoit appris de la peu fidelle Iſabelle.

Dom Diegue, habillé en pauvre, ſe poſta auprès de la porte du logis de Marine la nuict que luy marqua ſon vallet, y vit entrer ſon Rival, &, à quelque temps de là, arreſter un carroſſe devant la maiſon de la Parente de Dorotée, d'où cette belle-fille & ſa ſœur deſcendirent, laiſſant Dom Diegue dans la rage que vous pouvez vous imaginer. Il fit deſſein, dèz lors, de ſe delivrer d'un ſi redoutable Rival en l'oſtant du monde, s'aſſeura d'aſſaſſins de loüage, attendit Dom Sanche pluſieurs nuicts de ſuitte, & enfin le trouva & l'attaqua, ſecondé de deux braves bien armez auſſi bien que luy. Dom Sanche, de ſon coſté, eſtoit en eſtat de ſe bien deffendre, &, outre le poignard & l'eſpée, avoit deux piſtolets à ſa ceinture. Il ſe deffendit d'abord comme un Lion, & connut bien que ſes ennemis en vouloient à ſa vie & eſtoient couverts à l'épreuve des coups d'eſpée. Dom Diègue le preſſoit plus que les autres, qui n'agiſſoient qu'au prix de l'argent qu'ils en avoient reçeu. Il lâcha quelque temps le pié devant ſes ennemis pour

tirer le bruit du combat loin de la maifon où eftoit fa Dorotée ; mais enfin, craignant de fe faire tuer à force d'eftre difcret, & fe voyant trop preffé de Dom Diègue, il luy tira un de fes piftolets & l'eftendit par terre demy-mort & demandant un Preftre à haute voix. Au bruit du coup de piftolet les braves difparurent. Dom Sanche fe fauva chez luy, & les voifins fortirent dans la ruë & trouvèrent Dom Diegue, qu'ils reconneurent, tirant à fa fin, & qui accufa Dom Sanche de fa mort. Noftre Cavalier en fut averty par fes amis, qui luy dirent que, quand la Juftice ne le chercheroit pas, les parens de Dom Diegue ne laifferoient pas la mort de leur Parent impunie, & tâcheroient affeurément de le tuer, en quelque lieu qu'ils le trouvaffent. Il fe retira donc dans un Couvent, d'où il fit fçavoir de fes nouvelles à Dorotée, & donna ordre à fes affaires pour pouvoir fortir de Seville quand il le pourroit faire feurement.

La Juftice cependant fit fes diligences, chercha Dom Sanche & ne le trouva point. Après que la première ardeur des pourfuites fut paffée, & que tout le monde fut perfuadé qu'il s'eftoit fauvé, Dorotée & fa fœur, fous un pretexte de devotion, fe firent mener par leur Parente dans le Couvent où s'eftoit retiré Dom Sanche, & là, par l'entremife d'un bon Pere, les deux Amans fe virent dans une Chapelle, fe promirent une fidelité à toutes epreuves, & fe feparèrent avec tant de regret, & fe dirent des

chofes fi pitoyables, que fa fœur, fa Parente & le bon Religieux, qui en furent temoins, en pleurèrent, & en ont toujours pleuré depuis toutes les fois qu'ils y ont fongé. Il fortit deguifé de Seville, & laiffa, devant que de partir, des lettres au facteur de fon Pere, pour les luy faire tenir aux Indes. Par ces lettres, il luy faifoit fçavoir l'accident qui l'obligeoit à s'abfenter de Seville, & qu'il fe retiroit à Naples. Il y arriva heureufement, & fut bien venu auprès du Vice-roy, à qui il avoit l'honneur d'appartenir. Quoyqu'il en reçeut toutes fortes de faveurs, il s'ennuya dans la ville de Naples pendant une année entiere, puifqu'il n'avoit point de nouvelles de Dorotée.

Le Vice-roy arma fix Galeres qu'il envoya en courfe contre le Turc. Le courage de Dom Sanche ne luy laiffa pas negliger une fi belle occafion de l'exercer, & celuy qui commandoit ces Galeres le reçeut dans la fienne & le logea dans la chambre de Pouppe, ravy d'avoir avec luy un homme de fa condition & de fon merite. Les fix Galeres de Naples en trouvèrent huict Turques prefque à la veuë de Meffine & n'hefitèrent point à les attaquer. Après un long combat, les Chreftiens prirent trois Galeres ennemies & en coulèrent deux à fond. La Patronne des Galeres Chreftiennes s'eftoit attachée à celle des Turcs, qui, pour eftre mieux armée que les autres, avoit auffi plus de refiftance. La mer cependant eftoit devenuë groffe, & l'orage

s'eſtoit augmenté ſi furieuſement, qu'enfin les Chreſtiens & les Turcs ſongèrent moins à s'entrenuire qu'à ſe guarantir de l'orage. On déprit donc de part & d'autre les crampons de fer dont les Galeres avoient eſté accrochées, & la Patronne Turque s'eloigna de la Chreſtienne dans le temps que le trop hardy Dom Sanche s'eſtoit jetté dedans & n'avoit eſté ſuivy de perſonne. Quand il ſe vit ſeul au pouvoir des ennemis, il prefera la mort à l'eſclavage, &, au hazard de tout ce qui en pourroit arriver, ſe lança dans la mer, eſperant en quelque façon, comme il eſtoit grand nageur, de gagner à la nage les Galeres Chreſtiennes; mais le mauvais temps empeſcha qu'il n'en fuſt aperçeu, quoyque le General Chreſtien, qui avoit eſté temoin de l'action de Dom Sanche, & qui ſe deſeſperoit de ſa perte, qu'il croyoit inevitable, fiſt revirer ſa Galere du coſté qu'il s'eſtoit jetté dans la mer. Dom Sanche cependant fendoit les vagues de toute la force de ſes bras, & après avoir nagé quelque temps vers la terre, où le vent & la marée le portoient, il trouva heureuſement une planche des Galeres Turques que le canon avoit briſées, & ſe ſervit utilement de ce ſecours, venu à propos, qu'il crut que le Ciel luy avoit envoyé. Il n'y avoit pas plus d'une lieuë & demie du lieu où le combat s'eſtoit fait juſqu'à la coſte de Sicile, & Dom Sanche y aborda plus viſte qu'il ne l'eſperoit, aydé comme il eſtoit du vent & de la marée. Il prit terre ſans ſe bleſſer contre

le rivage, & apres avoir remercié Dieu de l'avoir tiré d'un peril ſi evident, il alla plus avant en terre, autant que ſa laſſitude le put permettre, & d'une eminence qu'il monta aperçeut un hameau habité de Peſcheurs, qu'il trouva les plus charitables du monde. Les efforts qu'il avoit faits pendant le combat, qui l'avoient fort échauffé, & ceux qu'il avoit fait dans la mer, & le froid qu'il y avoit ſouffert & enſuitte dans ſes habits mouïllés, lui cauſèrent une violente fievre qui luy fit longtemps garder le lict; mais enfin il guerit ſans y faire autre choſe que de vivre de regime. Pendant ſa maladie, il fit deſſein de laiſſer tout le monde dans la croyance qu'on devoit avoir de ſa mort, pour n'avoir plus tant à ſe garder de ſes ennemis les parens de Dom Diegue, & pour eprouver la fidelité de Dorotée.

Il avoit fait grande amitié en Flandres avec avec un marquis Sicilien de la maiſon de Montalte, qui s'appeloit Fabio. Il donna ordre à un peſcheur de s'informer s'il eſtoit à Meſſine, où il ſçavoit qu'il demeuroit, & ayant ſçeu qu'il y eſtoit, il y alla en habit de peſcheur, & entra la nuict chez ce Marquis, qui l'avoit pleuré avec tous ceux qui avoient eſté affligez de ſa perte. Le marquis Fabio fut ravy de retrouver un amy qu'il avoit cru perdu. Dom Sanche luy apprit de quelle façon il s'eſtoit ſauvé, & luy conta ſon avanture de Seville, ſans luy cacher la violente paſſion qu'il avoit pour Dorotée. Lc



Marquis Sicilien s'offrit d'aller en Efpagne, & mefme d'enlever Dorotée, fi elle y confentoit, & de l'amener en Sicile. Dom Sanche ne voulut pas recevoir de fon amy de fi perilleufes marques d'amitié ; mais il eut une extrefme joye de ce qu'il vouloit bien l'accompagner en Efpagne. Sanchez, vallet de Dom Sanche, avoit efté fi affligé de la perte de fon Maiftre, que, quand les Galeres de Naples vinrent fe rafraifchir à Meffine, il entra dans un Couvent pour y paffer le refte de fes jours. Le marquis Fabio l'envoya demander au Superieur, qui l'avoit reçeu à la recommandation de ce Seigñeur Sicilien, & qui ne luy avoit pas encore donné l'habit de Religieux. Sanchez penfa mourir de joye quand il revit fon cher Maiftre, & ne fongea plus à retourner dans fon Couvent. Dom Sanche l'envoya en Efpagne preparer fes voyes & pour luy faire fçavoir des nouvelles de Dorotée, qui cependant avoit cru avec tout le monde que Dom Sanche eftoit mort. Le bruit en alla jufqu'aux Indes ; le pere de Dom Sanche en mourut de regret & laiffa à un autre fils qu'il avoit quatre cent mille efcus de bien, à condition d'en donner la moitié à fon frere fi la nouvelle de fa mort fe trouvoit fauffe. Le frere de Dom Sanche fe nommoit Dom Juhan de Peralte, du nom de fon pere. Il s'embarqua pour l'Efpagne, avec tout fon argent, & arriva à Seville un an après l'accident qui y eftoit arrivé à Dom Sanche. Ayant un nom different du fien, il luy fut aifé de ca-

cher qu'il fuſt ſon frere, ce qu'il luy eſtoit important de tenir ſecret, à cauſe du long ſejour que ſes affaires l'obligèrent de faire dans une ville où ſon frere avoit des ennemis. Il vit Dorotée & en devint amoureux comme ſon frere; mais il n'en fut pas aymé comme luy. Cette belle fille affligée ne pouvoit rien aymer après ſon cher Dom Sanche : tout ce que Dom Juhan de Peralte faiſoit pour luy plaire l'importunoit, & elle refuſoit tous les jours les meilleurs partis de Seville, que ſon Pere, Dom Manuel, luy propoſoit.

Dans ce temps-là, Sanchez arriva à Seville, &, ſuivant les ordres que luy avoit donnez ſon Maiſtre, il voulut s'informer de la conduite de Dorotée. Il ſceut du bruit de la ville qu'un Cavalier fort riche, venu depuis peu des Indes, en eſtoit amoureux & faiſoit pour elle toutes les galanteries d'un Amant bien raffiné. Il l'ecrivit à ſon Maiſtre & luy fit le mal plus grand qu'il n'eſtoit, & ſon Maiſtre ſe l'imagina encore plus grand que ſon vallet ne le luy avoit fait. Le Marquis Fabio & Dom Sanche s'embarquèrent à Meſſine ſur les galeres d'Eſpagne qui y retournoient, & arrivèrent heureuſement à Sainct-Lucar, où ils prirent la poſte juſqu'à Seville. Ils y entrèrent de nuict & deſcendirent dans le logis que Sanchez leur avoit arreſté. Ils gardèrent la chambre le lendemain, & la nuit Dom Sanche & le Marquis Fabio allèrent faire la ronde dans le quartier de Dom Ma-

nuel. Ils ouïrent accorder des inftrumens fous les feneftres de Dorotée, & enfuite une excellente mufique, après laquelle une voix feule, accompagnée d'un Theorbe, fe plaignit longtemps des rigueurs d'une Tigreffe deguifée en Ange. Dom Sanche fut tenté de charger Mesfieurs de la ferenade ; mais le Marquis Fabio l'en empefcha, luy reprefentant que c'eftoit tout ce qu'il pourroit faire fi Dorotée avoit paru à fon balcon pour obliger fon Rival, ou fi les paroles de l'air qu'on avoit chanté eftoient des remercîmens de faveurs reçuës pluftoft que des plaintes d'un Amant qui n'eftoit pas content. La ferenade fe retira peut-eftre affez mal fatisfaite, & Dom Sanche & le Marquis Fabio fe retirèrent auffi.

Cependant Dorotée commençoit à fe trouver importunée de l'amour du Cavalier Indien. Son Pere Dom Manuel avoit une extrefme paffion de la voir mariée, & elle ne doutoit point que, fi cet Indien, Dom Juhan de Peralte, riche & de bonne maifon comme il eftoit, s'offroit à luy pour fon gendre, il ne fuft preferé à tous les autres, & elle plus preffée de fon pere qu'elle n'avoit encore efté. Le jour qui fuivit la ferenade dont le Marquis Fabio & Dom Sanche avoient eu leur part, Dorotée s'en entretint avec fa fœur & luy dit qu'elle ne pouvoit plus fouffrir les galanteries de l'Indien, & qu'elle trouvoit eftrange qu'il les fift fi publiques devant que d'avoir fait parler à fon pere. C'eft

un procedé que je n'ay jamais approuvé, luy dit Feliciane, &, ſi j'eſtois en voſtre place, je le traiterois ſi mal la premiere fois que l'occaſion s'en preſenteroit, qu'il ſeroit bientoſt deſabuzé de l'eſperance qu'il a de vous plaire. Pour moy, il ne m'a jamais pleu, adjouſta-t-elle; il n'a point ce bon air qu'on ne prend qu'à la Cour, & la grande depence qu'il fait dans Seville n'a rien de poly & rien qui ne ſente ſon Eſtranger. Elle s'eforça enſuite de faire une fort deſagreable peinture de Dom Juhan de Peralte, ne ſe ſouvenant pas qu'au commencement qu'il parut dans Seville elle avoit avoüé à ſa ſœur qu'il ne luy deplaiſoit pas, & que toutes les fois qu'elle avoit eu à en parler elle l'avoit fait en le loüant avec quelque ſorte d'emportement. Dorotée, remarquant ſa ſœur ſi changée, ou qui feignoit de l'eſtre, dans les ſentimens qu'elle avoit eus autrefois pour ce Cavalier, la ſoupçonna d'avoir de l'inclination pour luy, autant qu'elle luy vouloit faire croire de n'en avoir point, & pour s'en eclaircir elle luy dit qu'elle n'eſtoit point offencée des galanteries de Dom Juhan par l'averſion qu'elle euſt pour ſa perſonne, & qu'au contraire, luy trouvant dans le viſage quelque air de celuy de Dom Sanche, il auroit eſté plus capable de luy plaire qu'aucun autre Cavalier de Seville, outre qu'elle ſçavoit bien qu'eſtant riche & de bonne maiſon il obtiendroit aiſement le conſentement de ſon Pere. Mais, ajouta-t-elle, je ne puis rien

aymer après Dom Sanche, &, puifque je n'ay pu eftre fa femme, je ne la feray jamais d'un autre, & je pafferay le refte de mes jours dans un Couvent. Quand vous ne feriez pas encore bien refoluë à un fi eftrange deffein, luy dit Feliciane, vous ne pouvez m'affliger davantage que de me le dire. N'en doutez point, ma fœur, luy repondit Dorotée ; vous ferez bientoft le plus riche party de Seville, & c'eft ce qui me faifoit avoir envye de voir Dom Juhan pour luy perfuader d'avoir pour vous les fentimens d'amour qu'il a pour moy, après l'avoir defabuzé de l'efperance qu'il a que je puiffe jamais confentir à l'efpoufer ; mais je ne le verray que pour le prier de ne m'importuner plus de fes galanteries, puifque je voy que vous avez tant d'averfion pour luy. Et en verité, continua-t-elle, j'en ay du deplaifir : car je ne voy perfonne dans Seville avec qui vous puiffiez eftre auffi bien mariée que vous le feriez avec luy. Il m'eft plus indifferent que haïffable, luy dit Feliciane, & fi je vous ay dit qu'il me deplaifoit, ç'a efté pluftoft par quelque complaifance que j'ay voulu avoir pour vous, que par une veritable averfion que j'euffe pour luy. Avouëz pluftoft, ma chere fœur, luy repondit Dorotée, que vous ne me parlez pas ingenuëment, & quand vous m'avez temoigné peu d'eftime pour Dom Juhan, que vous ne vous eftes pas fouvenuë que vous me l'avez quelquefois extrefmement loüé, ou que vous avez pluftoft

craint qu'il ne me pleuſt trop, que decouvert qu'il ne vous plaiſoit guere.

Feliciane rougit à ces dernieres paroles de Dorotée & ſe deffit extreſmement. Elle luy dit, l'eſprit fort troublé, quantité de choſes mal arrangées, qui la defendirent moins qu'elles ne la convainquirent de ce que l'accuſoit ſa fœur, & enfin elle luy confeſſa qu'elle aymoit Dom Juhan. Dorotée ne deſaprouva pas ſon amour, & luy promit de la ſervir de tout ſon pouvoir. Dès le jour meſme, Iſabelle, qui avoit rompu tout commerce avec ſon Guſman depuis l'accident arrivé à Dom Sanche, eut ordre de Dorotée d'aller trouver Dom Juhan, de luy porter la clef d'une porte du jardin de Dom Manuel, & de luy dire que Dorotée & ſa fœur l'y attendroient, & qu'il ſe rendiſt à l'aſſignation à minuit, quand leur pere feroit couché. Iſabelle, qui avoit eſté gagnée de Dom Juhan, & qui avoit fait ce qu'elle avoit pu pour le mettre bien dans l'eſprit de ſa Maiſtreſſe, ſans y avoir reuſſi, fut fort ſurpriſe de la voir ſi changée & fort aiſe de porter une bonne nouvelle à une perſonne à qui elle n'en avoit encore porté que de mauvaiſes, & de qui elle avoit deſiâ reçeu beaucoup de preſens. Elle vola chez ce Cavalier, qui euſt eu peine à croire ſa bonne fortune, ſans la fatale clef du jardin qu'elle luy remit entre les mains. Il mit dans les ſiennes une petite bource de ſenteur, pleine de cinquante piſtolles, dont elle eut pour le moins

autant de joye qu'elle venoit de luy en donner.

Le hazard voulut que, la mesme nuict que Dom Juhan devoit avoir entrée dans le jardin du pere de Dorotée, Dom Sanche, accompagné de son amy le Marquis, vint encore faire la ronde à l'entour du logis de cette belle fille pour s'asseurer davantage des desseins de son Rival. Le Marquis & luy estoient sur les onze heures dans la ruë de Dorotée, quand quatre hommes bien armez s'arrestèrent auprès d'eux. L'Amant jaloux crut que c'estoit son Rival; il s'approcha de ces hommes & leur dit que le poste qu'ils occupoient luy estoit commode pour un dessein qu'il avoit, & qu'il les prioit de le luy céder. Nous le ferions par civilité, luy repondirent les autres, si le mesme poste que vous nous demandez n'estoit absolument nécessaire à un dessein que nous avons aussi, & qui sera executé assez tost pour ne retarder pas long-temps l'execution du vostre. La colere de Dom Sanche estoit desià au plus haut point où elle pouvoit aller : mettre donc l'espée à la main & charger ces hommes, qu'il trouvoit incivils, fut presque la mesme chose. Cette attaque impreveuë de Dom Sanche les surprit & les mit en desordre, & le Marquis les chargeant d'aussi grande vigueur qu'avoit fait son amy, ils se deffendirent mal & furent poussez plus viste que le pas jusqu'au bout de la ruë. Là Dom Sanche reçeut une legere blesseure dans un bras, & perça celuy qui l'avoit blessé d'un si

grand coup qu'il fut longtemps à retirer ſon eſpée du corps de ſon ennemy, & crut l'avoir tué. Le Marquis, cependant, s'eſtoit opiniaſtré à pourſuivre les autres, qui fuirent devant luy de toute leur force auſſitoſt qu'ils virent tomber leur camarade. Dom Sanche vit à l'un des deux bouts de la ruë des gens avec de la lumiere qui venoient au bruit du combat; il eut peur que ce ne fuſt la Juſtice, & c'eſtoit elle. Il ſe retira en diligence dans la ruë où le combat avoit commencé, & de cette ruë dans une autre, au milieu de laquelle il trouva teſte pour teſte un vieux Cavalier qui s'eclairoit d'une lanterne, & qui avoit mis l'eſpée à la main au bruit que faiſoit Dom Sanche, qui venoit à luy en courant. Ce vieux Cavallier eſtoit Dom Manuel, qui revenoit de jouer chez un de ſes voiſins, comme il faiſoit tous les ſoirs, & alloit entrer chez luy par la porte de ſon jardin, qui eſtoit proche du lieu où le trouva Dom Sanche. Il cria à noſtre Amoureux Cavalier : Qui va là? Un homme, luy repondit Dom Sanche, à qui il importe de paſſer viſte ſi vous ne l'en empeſchez. Peut-eſtre, luy dit Dom Manuel, vous eſt-il arrivé quelque accident qui vous oblige à chercher un azile; ma maiſon, qui n'eſt pas eloignée, vous en peut ſervir. Il eſt vray, luy repondit Dom Sanche, que je ſuis en peine de me cacher à la juſtice, qui peut-eſtre me cherche, & puiſque vous eſtes aſſez genereux pour offrir voſtre maiſon à un Eſtranger,

il vous fie ſon ſalut en toute aſſeurance, & vous promet de n'oublier jamais la grâce que vous luy faites, & de ne s'en ſervir qu'autant de temps qu'il luy eſt neceſſaire pour laiſſer paſſer outre ceux qui le cherchent. Dom Manuel, là deſſus, ouvrit ſa porte d'une clef qu'il avoit ſur luy, &, ayant fait entrer Dom Sanche dans ſon jardin, le mit dans un bois de lauriers en attendant qu'il iroit donner ordre à le cacher mieux dans ſa maiſon ſans qu'il fuſt veu de perſonne.

Il n'y avoit pas longtemps que Dom Sanche eſtoit caché entre ces lauriers, quand il vid venir à luy une femme qui luy dit en l'approchant : Venez, mon Cavalier, ma Maiſtreſſe Dorotée vous attend. A ce nom-là, Dom Sanche penſa qu'il pouvoit bien eſtre dans la maiſon de ſa Maiſtreſſe, & que le vieux Cavalier eſtoit ſon Pere. Il ſoupçonna Dorotée d'avoir donné aſſignation dans le meſme lieu à ſon Rival, & ſuivit Iſabelle plus tourmenté de ſa jalouſie que de la peur de la Juſtice. Cependant Dom Juhan vint à l'heure qu'on luy avoit donnée, ouvrit la porte du jardin de Dom Manuel avec la clef qu'Iſabelle luy avoit donnée, & ſe cacha dans les meſmes lauriers d'où Dom Sanche venoit de ſortir. Un moment après, il vit venir un homme droit à luy, il ſe mit en eſtat de ſe deffendre s'il eſtoit attaqué, & fut bien ſurpris quand il reconnut cet homme pour Dom Manuel, qui luy dit qu'il le ſuiviſt & qu'il l'alloit mettre

en un lieu où il n'auroit pas à craindre d'eſtre pris. Dom Juhan conjeƈtura des paroles de Dom Manuel qu'il pouvoit avoir fait ſauver dans ſon jardin quelque homme pourſuivy de la Juſtice. Il ne put faire autre choſe que de le ſuivre, en le remerciant du plaiſir qu'il luy faiſoit, & l'on peut croire qu'il ne fut pas moins troublé du peril qu'il couroit que fâché de l'obſtacle qui faiſoit manquer ſon amoureux deſſein. Dom Manuel le conduiſit dans ſa chambre, & l'y laiſſa pour s'aller faire dreſſer un liƈt dans une autre.

Laiſſons-le dans la peine où il doit eſtre, & reprenons ſon frere Dom Sanche de Sylva. Iſabelle le conduiſit dans une chambre baſſe qui donnoit ſur le jardin, où Dorotée & Feliciane attendoient Dom Juhan de Peralte, l'une comme un Amant à qui elle a grande envye de plaire, l'autre pour luy declarer qu'elle ne peut l'aymer & qu'il feroit mieux de tâcher de plaire à ſa ſœur. Dom Sanche entra donc où eſtoient les deux belles ſœurs, qui furent bien ſurpriſes de le voir. Dorotée en demeura ſans ſentiment, comme une perſonne morte, & ſi ſa ſœur ne l'euſt souſtenuë & ne l'euſt miſe dans une chaiſe, elle feroit tombée de ſa hauteur. Dom Sanche demeura immobile; Iſabelle penſa mourir de peur & crut que Dom Sanche mort leur apparoiſſoit pour venger le tort que luy faiſoit ſa maiſtreſſe. Feliciane, quoyque fort effrayée de voir Dom Sanche reſſuſcité, eſtoit encore plus en peine de l'accident de ſa ſœur, qui

reprit enfin ſes eſprits, & alors Dom Sanche luy dit ces paroles : Si le bruit qui a couru de ma mort, ingrate Dorotée ! n'excuſoit en quelque façon voſtre inconſtance, le deſespoir qu'elle me cauſe ne me laiſſeroit pas aſſez de vie pour vous en faire des reproches. J'ay voulu faire croire à tout le monde que j'eſtois mort pour eſtre oublié de mes ennemis, & non pas de vous, qui m'avez promis de n'aymer jamais que moy, & qui avez ſi toſt manqué à voſtre promeſſe. Je me pourrois venger, & faire tant de bruit par mes cris & par mes plaintes que voſtre pere s'en eveilleroit & trouveroit l'Amant que vous cachez dans ſa maiſon ; mais, inſenſé que je ſuis, j'ay peur encore de vous deplaire, & je m'afflige davantage de ce que je ne dois plus vous aymer, que de ce que vous en aymez un autre. Jouïſſez, belle infidelle ! jouïſſez de voſtre cher Amant ; ne craignez plus rien de vos nouvelles amours : je vous delivreray bientoſt d'un homme qui vous pourroit reprocher toute voſtre vie que vous l'avez trahi lorſqu'il expoſoit ſa vie pour vous venir revoir.

Dom Sanche voulut s'en aller après ces paroles ; mais Dorotée l'arreſta, & alloit taſcher de ſe juſtifier, quand Iſabelle luy dit, fort effrayée, que Dom Manuel la ſuivoit. Dom Sanche n'eut que le temps de ſe mettre derriere la porte. Le vieillard fit une reprimande à ſes filles de ce qu'elles n'eſtoient pas encore cou-

chées, &, cependant qu'il eut le dos tourné vers la porte de la chambre, Don Sanche en fortit, &, gagnant le jardin, s'alla remettre dans le mefme bois de lauriers où il s'eftoit defià mis, & où, preparant fon courage à tout ce qui luy pourroit arriver, il attendit une occafion de fortir quand elle fe prefenteroit. Dom Manuel eftoit entré dans la chambre de fes filles pour y prendre de la lumiere & pour aller de là ouvrir la porte de fon jardin aux Officiers de la Juftice, qui y frappoient pour la faire ouvrir, parce qu'on leur avait dit que Dom Manuel avoit retiré dans fa maifon un homme qui pouvoit eftre de ceux qui venoient de fe battre dans la ruë. Dom Manuel ne fit pas de difficulté de les laiffer chercher dans fa maifon, croyant bien qu'ils ne feroient pas ouvrir fa chambre, & que le cavalier qu'ils cherchoient y eftoit enfermé. Dom Sanche, voyant qu'il ne pouvoit eviter d'eftre trouvé par le grand nombre de fergens qui s'eftoient repandus par le jardin, fortit du bois de lauriers où il eftoit, &, s'approchant de Dom Manuel, fort furpris de le voir, luy dit à l'oreille qu'un Cavalier d'honneur gardoit fa parole & n'abandonnoit jamais une perfonne qu'il avoit prife en fa protection. Dom Manuel pria le Prevoft, qui eftoit fon amy, de lui laiffer Dom Sanche en fa garde, ce qui luy fut aifement accordé, & à caufe de fa qualité, & parceque le bleffé ne l'eftoit pas dangereufement. La Juftice fe reti-

ra, & Dom Manuel ayant reconnu, par les mefmes difcours qu'il avoit tenus à Dom Sanche quand il le trouva & que ce Cavalier luy redit, que c'eftoit veritablement celuy qu'il avoit reçeu dans fon jardin, ne douta point que l'autre ne fuft quelque Galand introduit dans fa maifon par fes filles ou par Ifabelle. Pour s'en eclaircir, il fit entrer Dom Sanche de Sylva dans une chambre, & le pria d'y demeurer jufqu'à ce qu'il le vinft trouver. Il alla dans celle où il avoit laiffé Dom Juhan de Peralte, à qui il feignit que fon vallet eftoit entré en mefme temps que les Officiers de la juftice, & qu'il demandoit à parler à luy. Dom Juhan fçavoit bien que fon vallet de Chambre eftoit fort malade & peu en eftat de le venir trouver, outre qu'il ne l'euft pas fait fans fon ordre quand il euft fçeu où il eftoit, ce qu'il ignoroit. Il fut donc fort troublé de ce que luy dit Dom Manuel, à qui, à tout hazard, il repondit que fon vallet n'avoit qu'à l'aller attendre dans fon logis. Dom Manuel le reconnut alors pour ce jeune Gentilhomme Indien qui faifoit tant de bruit dans Seville, &, eftant bien informé de fa qualité & de fon bien, refolut de ne le laiffer point fortir de fa maifon qu'il n'euft epoufé celle de fes filles avec qui il auroit le moindre commerce. Il s'entretint quelque temps avec luy pour s'eclaircir davantage des doutes dont il avoit l'efprit agité. Ifabelle, du pas de la porte, les vit parlant enfemble

& l'alla dire à ſa Maiſtreſſe. Dom Manuel entrevit Iſabelle & crut qu'elle venoit de faire quelque meſſage à Dom Juhan de la part de ſa fille. Il le quitta pour courir après elle dans le temps que le flambeau qui eclairoit la chambre acheva de brûler & s'eteignit de luy-meſme.

Cependant que le vieillard ne trouve pas Iſabelle où il la cherche, cette fille apprend à Dorotée & à Feliciane que Don Sanche eſtoit dans la chambre de leur Pere, & qu'elles les avoit veus parler enſemble. Les deux ſœurs y coururent ſur ſa parolle. Dorotée ne craignoit point de trouver ſon cher Don Sanche avec ſon Pere, reſolue qu'elle eſtoit de luy confeſſer qu'elle l'aymoit & qu'elle en avoit eſté aymée, & de luy dire à quelle intention elle avoit donné aſſignation à Dom Juhan. Elle entra donc dans la chambre, qui eſtoit ſans lumiere, & s'eſtant rencontré avec Dom Juhan dans le temps qu'il en ſortoit, elle le prit pour Dom Sanche, l'arreſta par le bras, & luy parla en cette ſorte : Pourquoy me fuis-tu, cruel Dom Sanche ! & pourquoy n'as-tu pas voulu entendre ce que j'aurois pu repondre aux injuſtes reproches que tu m'as faites ? J'avoüe que tu ne m'en pourrois faire d'aſſez grands ſi j'eſtois auſſi coupable que tu as en quelque façon ſujet de le croire ; mais tu ſçais bien qu'il y à des choſes fauſſes qui ont quelquefois plus d'apparence de verité que la verité meſme, & qu'elle ſe decouvre toujours avec le temps ; donne-moy donc celuy de te la

faire voir en débroüillant la confusion où ton malheur & le mien, & peut-estre celuy de plusieurs autres, nous vient de mettre. Ayde-moy à me justifier, & ne te hazarde pas d'estre injuste pour estre trop precipité à me condamner devant que de m'avoir convaincuë. Tu peux avoir oüy dire qu'un Cavalier m'ayme, mais as-tu oüy dire que je l'ayme aussi? Tu peus l'avoir trouvé icy, car il est vray que je l'ay fait venir: mais quand tu sçauras à quel dessein je l'ay fait, je suis asseurée que tu auras un cruel remords de m'avoir offençée lorsque je te donne la plus grande marque de fidelité que je te puis donner. Que n'est-il en ta presence, ce Cavalier dont l'amour m'importune? Tu connoistrois par ce que je luy dirois si jamais il a pu me dire qu'il m'aymast, & si j'ay jamais voulu lire les lettres qu'il m'a ecrites. Mais mon malheur, qui me l'a toujours fait voir quand sa veuë m'a pu nuire, m'empesche de le voir quand il me pourroit servir à te desabuser.

Dom Juhan eut la patience de laisser parler Dorotée sans l'interrompre, pour en apprendre encore davantage qu'elle ne luy en venoit de decouvrir. Enfin, il alloit peut-estre la quereller, quand Dom Sanche, qui cherchoit de chambre en chambre le chemin du jardin, qu'il avoit manqué, & qui oüit la voix de Dorotée qui parloit à Dom Juhan, s'approcha d'elle avec le moindre bruit qu'il put & fut pourtant oüy de Dom Juhan & des deux sœurs. Dans ce mesme temps

Dom Manuel entra dans la mefme chambre avec de la lumiere, que portoient devant luy quelques uns de fes domeftiques. Les deux Rivaux fe virent & furent veus fe regardant fierement l'un l'autre, la main fur la garde de leurs efpées. Dom Manuel fe mit au milieu d'eux & commanda à fa fille d'en choifir un pour mary afin qu'il fe battift contre l'autre. Dom Juhan prit la parolle & dit que, pour luy, il cedoit toutes fes pretentions, s'il en pouvoit avoir, au Cavalier qu'il voyoit devant luy. Dom Sanche dit la mefme chofe & adjoufta que, puifque Dom Juhan avoit efté introduit chez Dom Manuel par fa fille, il y avoit apparence qu'elle l'aymoit & en eftoit aymée; que, pour luy, il mourroit mille fois pluftoft que de fe marier avec le moindre fcrupule. Dorotée fe jetta aux pieds de fon Pere & le conjura de l'entendre. Elle luy conta tout ce qui s'eftoit paffé entre elle & Dom Sanche de Sylva devant qu'il euft tué Dom Diegue pour l'amour d'elle. Elle luy apprit que Dom Juhan de Peralte eftoit enfuite devenu amoureux d'elle, le deffein qu'elle avoit eu de le defabuzer & de luy propofer de demander fa fœur en mariage, & elle conclut que, fi elle ne pouvoit perfuader fon innocence à Dom Sanche, elle vouloit dèz le jour fuivant entrer dans un couvent pour n'en fortir jamais. Par fa relation les deux freres fe reconneurent : Dom Sanche fe raccommoda avec Dorotée, qu'il demanda en

mariage à Dom Manuel; Dom Juhan luy demanda Feliciane, & Dom Manuel les reçeut pour ses gendres avec une satisfaction qui ne se peut exprimer.

Aussitost que le jour parut, Dom Sanche envoya querir le Marquis Fabio, qui vint prendre part en la joye de son Amy. On tint l'affaire secrette jusqu'à tant que Dom Manuel & le Marquis eurent disposé un Cousin, heritier de Dom Diegue, à oublier la mort de son Parent & à s'accommoder avec Dom Sanche. Pendant la negociation, le Marquis Fabio devint amoureux de la sœur de ce Cavalier & la luy demanda en mariage. Il reçeut avec beaucoup de joye une proposition si avantageuse à sa sœur, & dèz lors se laissa aller à tout ce qu'on luy proposa en faveur de Dom Sanche. Les trois mariages se firent en un mesme jour; tout y alla bien de part & d'autre, & mesme longtemps, ce qui est à considerer.





CHAPITRE XX.

De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu.



'AGRÉABLE Inezille acheva de lire sa Nouvelle & fit regretter à tous ses auditeurs de ce qu'elle n'estoit pas plus longue. Tandis qu'elle la leut, Ragotin, qui, au lieu de l'ecouter, s'estoit mis à entretenir son mary sur le sujet de magie s'endormit dans une chaise basse où il estoit, ce que l'Operateur fit aussi. Le sommeil de Ragotin n'estoit pas tout à fait volontaire, & s'il eust peu resister aux vapeurs des viandes qu'il avoit mangé en grande quantité, il eust esté attentif par bienseance à la lecture de la Nouvelle d'Inezille. Il ne dormoit donc pas de toute sa force, laissant souvent aller sa teste jusqu'à ses genoux, & la relevant, tantost demy endormy, & tantost se reveillant en sursaut, comme on fait plus

ſouvent qu'ailleurs au ſermon, quand on s'y ennuye.

Il y avoit un Belier dans l'hoſtellerie, à qui la canaille qui va & vient d'ordinaire en de ſemblables maiſons avoit accouſtumé de preſenter la teſte, les mains devant, contre leſquelles le Belier prenoit ſa courſe, & choquoit rudement de la ſienne, je veux dire de ſa teſte, comme tous les Beliers font de leur naturel. Cet animal alloit ſur ſa bonne foy par toute l'hoſtellerie, & entroit meſme dans les chambres, où l'on luy donnoit ſouvent à manger. Il eſtoit dans celle de l'Operateur dans le temps qu'Inezille liſoit ſa Nouvelle. Il aperçeut Ragotin à qui le chapeau eſtoit tombé de la teſte, & qui comme je vous ay deſià dit, la hauſſoit & baiſſoit ſouvent. Il crut que c'eſtoit un champion qui ſe preſentoit à luy pour exercer ſa valeur contre la ſienne. Il recula quatre ou cinq pas en arriere, comme l'on fait pour mieux ſauter, & partant comme un cheval dans une carriere, alla heurter de ſa teſte armée de cornes celle de Ragotin, qui eſtoit chauve par le haut. Il la luy auroit caſsée comme un pot de terre, de la force qu'il le choqua ; mais, par bonheur pour Ragotin, il la prit dans le temps qu'il la hauſſoit, & ainſi ne fit que luy froiſſer ſuperficiellement le viſage. L'action du Belier ſurprit tellement ceux qui la virent qu'ils en demeurèrent comme en extaſe, ſans toutefois oublier d'en rire ; ſi bien que le

Belier, qu'on faifoit toujours choquer plus d'une fois, put fans empefchement reprendre autant de champ qu'il luy en falloit pour une feconde courfe, & vint inconfiderement donner dans les genoux de Ragotin, dans le temps que, tout etourdy du choc du Belier & le vifage ecorché & fanglant en plufieurs endroits, il avoit porté fes mains à fes yeux, qui luy faifoient grand mal, ayant efté egalement foulez l'un & l'autre chacun de fa corne en particulier, parceque celles du Belier eftoient entre elles à la mefme diftance qu'eftoient entre eux les yeux du malheureux Ragotin. Cette feconde attaque du Belier les luy fit ouvrir, & il n'euft pas pluftoft reconnu l'autheur de fon dommage, qu'en la colere où il eftoit il frappa de fa main fermée le Belier par la tefte, & fe fit grand mal contre fes cornes. Il en enragea beaucoup, & encore plus d'oüir rire toute l'affiftance, qu'il querella en general, & fortit de la chambre en furie. Il fortoit auffi de l'hoftellerie, mais l'hofte l'arrefta pour compter, ce qui luy fut peut-eftre auffi fafcheux que les coups de cornes du Belier.





LE

ROMAN COMIQUE

DE

M. SCARRON.

TROISIÈME PARTIE.



A MONSIEUR

MONSIEUR BOULLIOUD

Ecuyer & Conſeiller du Roi
en la ſenechauſſée & ſiége preſidial de Lyon.

Monsieur,



e ne ſçais ſi c'eſt vous donner une grande marque de mon reſpect[13] *que de vous intereſſer dans le bon ou dans le mauvais accueil que le public pourra faire à cet ouvrage. Comme je ne vous offre rien du mien, je ne devrois pas pretendre que vous me ſçuſſiez gré de mon preſent, &, puiſqu'il n'eſt peut-être pas digne de vous, il eſt encore à craindre que vous n'ayez point pour lui toute l'indulgence que j'oſerai m'en promettre. En effet, Monſieur, vous pourriez bien vous*

faire le juge d'une chose dont je ne vous fais que le protecteur, & desavouer le dessein de celui qui vous la presente, si vous ne trouvez pas qu'elle merite votre approbation. Je l'expose beaucoup en l'exposant aux yeux d'un homme aussi sage & aussi eclairé que vous, & toute la bonne opinion que j'en ai conçue ne me persuade pas que vous en deveniez plus favorable à un Roman comique. *Car enfin ce n'est pas en ces sortes de livres que l'on recherche le solide ou le delicat; il semble qu'ils ne tiennent ordinairement ni de l'un ni de l'autre, & tout l'avantage que l'on se propose dans leur lecture, c'est d'y perdre assez agréablement quelques momens & de s'y delasser l'esprit d'une occupation ou plus importante ou plus serieuse. Ainsi, comme le vôtre ne s'attache qu'à ce qui a de la force ou de l'elevation, ne vous surprendrai-je point lorsque je vous demanderai votre aveu pour cette production d'un esprit enjoué, & que je l'autoriserai de votre nom pour la rendre recommandable? Non, Monsieur, il ne faut pas que vous condamniez d'abord ma liberté, ou (pour mieux dire) que vous desapprouviez ce temoignage public de ma reconnoissance; je vous*

ai de ſi ſingulières obligations & je ſuis à vous en tant de manières, qu'il me falloit ſatisfaire à tous ces devoirs, & joindre à mon reſſentiment des marques de la fidèle paſſion que je vous ai vouée. Ce n'etoit pas repondre tout-à-fait à vos bontés que d'en conſerver un juſte ſouvenir; elles exigeoient de moi quelque choſe de plus particulier, & je n'ai pas cru, enfin, pouvoir les reconnoître par une plus forte preuve de mon reſpect, dans l'impuiſſance où je me vois de les reconnoître autant que j'y ſuis ſenſible. Auſſi oſerai-je me flatter que vous la recevrez de fort bonne grâce & qu'elle achèvera de vous perſuader que l'on ne peut pas vous honorer avec plus de zèle ni avec une plus parfaite deference. Mais, Monſieur, après avoir agreé mon preſent, ne jugerez-vous pas favorablement de mon auteur, & le croirez-vous ſans merite, puiſque je ne doute preſque plus que vous ne l'eſtimez? Ses expreſſions ſont naturelles, ſon ſtyle eſt aiſé, ſes aventures ne ſont point mal imaginées, &, pour s'accommoder à ſon ſujet, il etale partout un tour d'agrement qui lui tient lieu de force & de delicateſſe. En un mot, il vient de fournir une carrière qu'un

illustre de notre temps avoit laissée imparfaite, & il a fouillé jusque dans ses cendres pour y reprendre son génie & pour nous le redonner après sa mort. C'est de la sorte que l'on peut parler des deux premiers volumes du Roman comique, *& c'est dans ce troisième que M. Scarron revivra tout entier, ou du moins par la meilleure partie de lui-même. Il est peu de gens qui ne sçachent que cet homme eut un talent merveilleux pour tourner toutes choses au plaisant, & qu'il s'est rendu inimitable dans cette ingenieuse & charmante manière d'écrire. Elle a été reçue avec applaudissement de tout le monde; les esprits forts, qui s'offensent de tout ce qui semble opposé à une vertu sevère, n'ont pu s'empêcher de la goûter, & les moins raisonnables ont été forcés de l'approuver malgré leur caprice. Si bien que vous me permettrez, Monsieur, d'esperer un heureux succès dans mon dessein, & de croire non seulement que ma liberté ne vous deplaira pas, mais même que vous appuierez avec joie la suite d'un ouvrage dont la reputation est si bien etablie. Après tout, ne sera-ce pas votre interêt plutôt que le mien? & depuis que de mes mains*

elle ſera paſſée dans les vôtres, pourrez-vous la regarder que comme une choſe qui eſt abſolument à vous? Auſſi n'aura-t-elle point de meilleur titre pour s'autoriſer ou pour ſe produire avec avantage. Un magiſtrat d'un caractère tout à fait ſingulier, & qui, dans un âge ſi peu avancé, poſſède des lumières & des qualités que l'on admire, ſera ſa plus grande recommandation, & ſon aveu lui procurera celui de tous eſprits raiſonnables. Mais, puiſqu'elle peut ſervir à votre gloire & qu'elle publiera à ſon tour les bontés & le merite de ſon protecteur, ſouffrez qu'elle ſoit aujourd'hui un hommage que je vous rends & un temoignage eclatant de la reſpectueuſe paſſion avec laquelle je me dois dire,

Monſeigneur,

Voſtre tres humble, tres obeïſſant & tres obligé ſerviteur,

A. Offray.





AVIS AU LECTEUR.

ECTEUR, qui que tu ſois, qui verras cette troiſième partie du *Roman comique* paroître au jour après la mort de l'incomparable Monſieur Scarron, auteur des deux premières, ne t'etonne pas ſi un genie beaucoup au deſſous du ſien a entrepris ce qu'il n'a pu achever. Il avoit promis de te le faire revu, corrigé & augmenté, mais la mort le prevint dans ce deſſein & l'empêcha de continuer les hiſtoires du Deſtin & de Leandre, non plus que celle de la Caverne, qu'il fait paroître au Mâns ſans dire de

quelle manière elle & ſa mère ſortirent du château du baron de Sigognac, & c'eſt ſur quoi tu ſeras eclairci dans cette troiſième partie. Je ne doute point que l'on ne m'accuſe de temerité d'avoir voulu en quelque ſorte donner la perfection à l'ouvrage d'un ſi grand homme, mais ſçache que pour peu d'eſprit que l'on ait, on peut bien inventer des hiſtoires fabuleuſes telles que ſont celles qu'il nous a données dans les deux premières parties de ce roman. J'avoue franchement que ce que tu y verras n'eſt pas de ſa force, & qu'il ne repond pas ni au ſujet ni à l'expreſſion de ſon diſcours; mais ſçache du moins que tu y pourras ſatisfaire ta curioſité, ſi tu en as aſſez pour déſirer une concluſion au dernier ouvrage d'un eſprit ſi agreable & ſi ingenieux. Au reſte j'ai attendu longtemps à la donner au public, ſur l'avis que l'on m'avoit donné qu'un homme d'un mérite fort particulier y avoit travaillé ſur les Memoires de l'auteur : s'il l'eût entrepris, il auroit ſans doute beaucoup mieux reuſſi que moi; mais après trois années

d'attente ſans en avoir rien vu paroître, j'ai haſardé le mien, nonobſtant la cenſure des critiques. Je te le donne donc, tout defectueux qu'il eſt, afin que, quand tu n'auras rien de meilleur à faire, tu prennes la peine de le lire.







LE

ROMAN COMIQUE

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui fait l'ouverture de cette troifième partie.



OUS avez vu en la feconde partie de ce roman le petit Ragotin, le vifage tout fanglant du coup que le belier lui avoit donné quand il dormoit affis fur une chaife baffe dans la chambre des comediens, d'où il etoit forti fi fort en colère que l'on ne croyoit point qu'il y retournât jamais; mais il etoit trop piqué de mademoifelle de l'Etoile, & il avoit trop d'envie de fçavoir le fuccès de la magie

de l'operateur, ce qui l'obligea (après s'être lavé la face) à retourner fur fes pas, pour voir quel effet auroit la promeffe del fignore Ferdinando Ferdinandi, qu'il crut avoir trouvé en la perfonne d'un avocat qu'il rencontra & qui alloit au palais. Il etoit fi etourdi du coup du belier, & avoit l'efprit fi troublé de celui que l'Etoile lui voit donné au cœur fans y penfer, qu'il fe perfuada facilement que cet avocat etoit l'operateur; auffi il l'aborda fort civilement & lui tint ce difcours : « Monfieur, je fuis ravi d'une fi heureufe rencontre; je la cherchois avec tant d'impatience que je m'en allois exprès à votre logis pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre fcience magique vous a pu fuggerer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes; auffi ne ferai-je pas ingrat à le reconnoître. Dites-moi donc fi cette miraculeufe Etoile me departira de fes benignes influences ? » L'avocat, qui n'entendoit rien en tout ce beau difcours, non plus que de raillerie, l'interrompit auffitôt, & lui dit fort brufquement : « Monfieur Ragotin, s'il etoit un peu plus tard, je croirois que vous êtes ivre; mais il faut que vous foyez fou tout à fait. Eh! à qui penfez-vous parler? Que diable m'allez-vous dire de magie & d'influence des aftres? Je ne fuis ni forcier ni aftrologue; eh quoi ! ne me connaiffez-vous pas ? — Ah ! monfieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel !

vous êtes ſi bien informé de mon mal, & vous m'en refuſez le remède! Ah! je...» Il alloit pourſuivre, quand l'avocat le laiſſa là en lui diſant : « Vous êtes un grand extravagant pour un petit homme; adieu! » Ragotin le vouloit ſuivre, mais il s'aperçut de ſa mépriſe, dont il fut bien honteux; auſſi il ne s'en vanta pas, & vous ne la liriez pas ici, ſi je ne l'avois appriſe de l'avocat même, qui s'en divertit bien avec ſes amis.

Ce petit fou continua ſon chemin & alla au logis des comediens, où il ne fut pas plutôt entré qu'il ouït la propoſition que la Caverne & le Deſtin faiſoient de quitter la ville du Mans & de chercher quelque autre poſte, ce qui le demonta ſi fort qu'il penſa tomber de ſon haut, & dont la chute n'eût pas eté perilleuſe (quand cet accident lui fût arrivé) à cauſe de la modification de ſon individu; mais ce qui l'acheva tout à fait, ce fut la reſolution qui fut priſe de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'eſt-à-dire à ſes habitants, & notamment à ceux qui avoient eté leurs fidèles auditeurs, & de prendre la route d'Alençon à l'ordinaire, ſur l'aſſurance qn'ils avoient eue que le bruit de peſte qui avoit couru etoit faux. J'ai dit à l'ordinaire, car cette ſorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité, comme celui du ſoleil dans le Zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers, d'Angers à la Flèche, de la Flèche au Mans, du Mans à

Alençon, d'Alençon à Argentan ou à Laval, ſelon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne ; quoi qu'il en ſoit, cela ne fait guère à notre roman. Cette delibération ayant eté priſe unanimement par les comediens & comediennes, ils ſe reſolurent de repreſenter le lendemain quelque excellente pièce, pour laiſſer bonne bouche à l'auditoire manceau. Le ſujet n'en eſt pas venu à ma connoiſſance. Ce qui les obligea de quitter ſi promptement, ce fut que le marquis d'Orſé (qui avoit obligé la troupe à continuer la comedie) fut preſſé de s'en aller en Cour ; tellement que, n'ayant plus de bienfaiteur, & l'auditoire du Mans diminuant tous les jours, ils ſe diſpoſèrent à en ſortir. Ragotin voulut s'ingerer d'y former une oppoſition, apportant beaucoup de mauvaiſes raiſons, dont il etoit toujours pourvu, auxquelles l'on ne fit nulle conſideration, ce qui fâcha fort le petit homme, lequel les pria de lui faire au moins la grâce de ne ſortir point de la province du Maine, ce qui etoit très facile, en prenant le jeu de paume qui eſt au faubourg du Mont-Fort, lequel en depend, tant au ſpirituel qu'au temporel, & que de là ils pourroient aller à Laval (qui eſt auſſi du Maine), d'où ils ſe rendroient facilement en Bretagne, ſuivant la promeſſe qu'ils en avoient faite à Monſieur de la Garouffière ; mais le Deſtin lui rompit les chiens en diſant que ce ne ſeroit point le moyen de faire affaires, car, ce mechant tripot etant,

comme il eſt, fort eloigné de la ville, & au deçà de la rivière, la belle compagnie ne s'y rendroit que rarement, à cauſe de la longueur du chemin ; que le grand jeu de paume du marché aux moutons etoit environné de toutes les meilleures maiſons d'Alençon, & au milieu de la ville ; que c'etoit là où il ſe falloit placer, & payer plutôt quelque choſe de plus que de ce malotru de tripot de Mont-Fort, le bon marché duquel etoit une des plus fortes raiſons de Ragotin ; ce qui fut deliberé d'un commun accord, & qu'il falloit donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage & des chevaux pour les demoiſelles. La charge en fut donnée à Leandre, parce qu'il avoit beaucoup d'intrigues dans le Mans, où il n'eſt pas difficile à un honnête homme de faire en peu de temps des connoiſſances.

Le lendemain l'on repreſenta la comedie, tragedie paſtorale, ou tragicomedie, car je ne ſais laquelle, mais qui eut pourtant le ſuccès que vous pouvez penſer. Les comediennes furent admirées de tout le monde. Le Deſtin y reuſſit à merveille, ſurtout au compliment duquel il accompagna leur adieu : car il temoigna tant de reconnoiſſance, qu'il exprima avec tant de douceur & de tendreſſe, qui furent ſuivies de tant de grands remerciments, qu'il charma toute la compagnie. L'on m'a dit que pluſieurs perſonnes en pleurèrent, principalement des jeunes demoiſelles qui avoient le cœur tendre. Rago-

tin en devint ſi immobile, que tout le monde etoit dejà ſorti qu'il demeuroit toujours dans ſa chaiſe, où il auroit peut-être encore demeuré, ſi le marqueur du tripot[14] ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus perſonne, ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il ſe leva enfin, & s'en alla dans ſa maiſon, où il prit la reſolution d'aller trouver les comediens de bon matin, pour leur decouvrir ce qu'il avoit ſur le cœur & dont il s'en etoit expliqué à la Rancune & à l'Olive.





CHAPITRE II.

Où vous verrez le deffein de Ragotin.



Les crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore reveillé ceux qui dormoient d'un profond fommeil[15] (qui eft fouvent interrompu par cette canaille, qui eft, à mon avis, la plus importune engeance qui foit dans la république humaine) que Ragotin etoit déjà habillé, à deffein d'aller propofer à la troupe comique celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des comediens & comediennes, qui n'etoient pas encore levés ni levées, ni même eveillés ni eveillées. Il eut la difcretion de les laiffer repofer; mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune, lequel il pria de fe lever, pour faire une promenade jufques à la Couture[16], qui eft une très belle abbaye fituée au faubourg qui porte le même nom, & qu'après ils iroient déjeuner à la grande Etoile d'or, où il l'avoit fait ap-

prêter. La Rancune, qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut auffitôt habillé que la propofition en fut faite; ce qui ne vous fera pas difficile à croire, fi vous confiderez que ces gens-là font fi accoutumés à s'habiller & deshabiller derrière les tentes du theâtre, fur tout quand il faut qu'un feul acteur reprefente deux perfonnages, que cela eft auffitôt fait que dit. Ragotin donc, avec la Rancune, s'acheminèrent à l'abbaye de la Couture; il eft à croire qu'ils entrèrent dans l'églife, où ils firent courte prière, car Ragotin avoit bien d'autres chofes en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeuner, que la Rancune aimoit beaucoup mieux que tous fes compliments. Ils entrèrent dans le logis, où le petit homme commença à crier de ce que l'on n'avoit encore apporté les petits pâtés qu'il avoit commandés; à quoi l'hôteffe (fans fe bouger de deffus le fiége où elle etoit) lui repartit : « Vraiement, monfieur Ragotin, je ne fuis pas devine, pour fçavoir l'heure que vous deviez venir ici; à préfent que vous y êtes, les pâtés y feront bientôt. Paffez à la falle où l'on a mis la nappe; il y a un jambon, donnez deffus en attendant le refte. » Elle dit cela d'un ton fi gravement cabaretique, que la Rancune jugea qu'elle avoit raifon, &, s'adreffant à Ragotin, lui dit : « Monfieur, paffons deçà & buvons un coup en attendant. » Ce qui fut fait.

Ils ſe mirent à table, qui fut un peu de temps après couverte, & ils dejeunèrent à la mode du Mans, c'eſt-à-dire fort bien ; ils burent de même, & ſe le portèrent à la ſanté de pluſieurs perſonnes. Vous jugez bien, mon lecteur, que celle de l'Etoile ne fut pas oubliée : le petit Ragotin la but une douzaine de fois, tantôt ſans bouger de ſa place, tantôt debout & le chapeau à la main ; mais la dernière fois il la but à genoux & tête nue, comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelque égliſe. Ce fut alors qu'il ſupplia très inſtamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée, d'être ſon guide & ſon protecteur en une entrepriſe ſi difficile, telle qu'etoit la conquête de mademoiſelle de l'Etoile. Sur quoi la Rancune lui repondit à demi en colère, ou ſeignant de l'être : « Sçachez, monſieur Ragotin, que je ſuis homme qui ne m'embarque point ſans biſcuit, c'eſt-à-dire que je n'entreprends jamais rien que je ne ſois aſſuré d'y reuſſir : ſoyez le de la bonne volonté que j'ai de vous ſervir utilement. Je vous le dis encore, j'en ſais les moyens, que je mettrai en uſage quand il ſera temps. Mais je vois un grand obſtacle à votre deſſein, qui eſt notre depart ; & je ne vois point de jour pour vous, ſi ce n'eſt en executant ce que je vous ai déjà dit une autre ſois, de vous reſoudre à faire la comedie avec nous. Vous y avez toute les diſpoſitions imaginables ; vous avez grande mine, le ton de voix

agreable, le langage fort bon & la mémoire encore meilleure; vous ne reſſentez point du tout le provincial, il ſemble que vous ayez paſſé toute votre vie à la Cour : vous en avez ſi fort l'air, que vous le ſentez d'un quart de lieue. Vous n'aurez pas repreſenté une douzaine de fois que vous jetterez de la pouſſière aux yeux de nos jeunes godelureaux, qui font tant les entendus & qui ſeront obligés à vous ceder les premiers rôles, & après cela laiſſez-moi faire; car pour le preſent (je vous l'ai dejà dit) nous avons à faire à une etrange tête; il faut ſe menager avec elle avec beaucoup d'adreſſe. Je ſçais bien qu'il ne vous en manque pas, mais un peu d'avis ne gâte pas les choſes. D'ailleurs raiſonnons un peu : ſi vous faiſiez connoître votre deſſein amoureux avec celui d'entrer dans la troupe, ce feroit le moyen de vous faire refuſer il faut donc cacher votre jeu. »

Le petit bout d'homme avoit eté ſi attentif au diſcours de la Rancune, qu'il en etoit tout à fait extaſié, s'imaginant de tenir dejà (comme l'on dit) le loup par les oreilles, quand, ſe reveillant comme d'un profond ſommeil, il ſe leva de table & paſſa de l'autre côté pour embraſſer la Rancune, qu'il remercia en même temps & ſupplia de continuer, lui proteſtant qu'il ne l'avoit convié à dejeuner que pour lui declarer le deſſein qu'il avoit de ſuivre ſon ſentiment touchant la comedie, à quoi il etoit tellement reſolu qu'il n'y avoit perſonne au monde

qui l'en pût divertir; qu'il ne falloit que le faire ſçavoir à la troupe & en obtenir la faveur de l'aſſociation, ce qu'il deſiroit faire à la même heure. Ils comptèrent avec l'hôteſſe; Ragotin paya, &, etant ſortis, ils prirent le chemin du logis des comediens, qui n'etoit pas fort eloigné de celui où ils avoient dejeuné. Ils trouvèrent les demoiſelles habillées; mais comme la Rancune eut ouvert le diſcours du deſſein de Ragotin de faire la comedie, il en fut interrompu par l'arrivée d'un des fermiers du père de Leandre, qu'il lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort, & qu'il deſiroit de le voir devant que de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent, ce qui obligea tous ceux de la troupe à conférer enſemble pour deliberer ſur un evènement ſi inopiné. Leandre tira Angelique à part & lui dit que le temps etoit venu pour vivre heureux, ſi elle avoit la bonté d'y contribuer; à quoi elle repondit qu'il ne tiendroit jamais à elle, & toutes les choſes que vous verrez au chapitre ſuivant.





CHAPITRE III.

Deſſein de Leandre. — Harangue & reception de Ragotin à la troupe comique.



LES jeſuites de la Flèche n'ayant rien pu gagner ſur l'eſprit de Leandre pour lui faire continuer ſes etudes, & voyant ſon aſſiduité à la comédie, jugerent auſſitoſt qu'il etoit amoureux de quelqu'une des comediennes; en quoi ils furent confirmés quand, après le départ de la troupe, ils apprirent qu'il l'avoit ſuivie à Angers. Ils ne manquèrent pas d'en avertir ſon père par un meſſager exprès, & qui arriva en même temps que la lettre de Leandre lui fut rendue, par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre & lui demandoit de l'argent, comme il l'avoit concerté avec le Deſtin quand il lui decouvrit ſa qualité dans l'hôtellerie où il etoit bleſſé. Son Père, reconnoiſſant la fourbe, ſe mit en une furieuſe colère, qui, jointe à une extrême vieilleſſe, lui cauſa une maladie qui fut aſſez longue, mais

qui ſe termina pourtant par la mort, de laquelle ſe voyant proche, il commanda à un de ſes fermiers de chercher ſon fils pour l'obliger de ſe retirer auprès de lui, lui diſant qu'il le pourrait trouver en s'enquerant où il y avoit des comediens (ce que le fermier ſçavoit aſſez, car c'étoit celui qui lui fourniſſoit de l'argent après qu'il eut quitté le college); auſſi, ayant apris qu'il y en avoit une troupe au Mans, il s'y achemina, & y trouva Leandre, comme vous avez vu au precedent chapitre. Ragotin fut prié par tous ceux de la troupe de les laiſſer conferer un moment ſur le ſujet du fermier nouvellement arrivé; ce qu'il fit, ſe retirant dans une autre chambre, où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Auſſitôt qu'il fut ſorti, Leandre fit entrer le fermier de ſon père, lequel leur declara l'etat où il étoit & le deſir qu'il avoit de voir ſon fils devant que de mourir. Leandre demanda congé pour y ſatisfaire, ce que tous ceux de la troupe jugèrent très raiſonnable. Ce fut alors que le Deſtin declara le ſecret qu'il avoit tenu caché juſque alors touchant la qualité de Leandre, ce qu'il n'avoit appris qu'après le raviſſement de mademoiſelle Angelique (comme vous avez vu en la ſeconde partie de cette veritable hiſtoire), ajoutant qu'ils avoient bien pu s'apercevoir qu'il n'agiſſoit pas avec lui, depuis qu'il l'avoit appris, comme il faiſoit auparavant, puiſque même il avoit pris un autre valet; que ſi quelquefois il

etoit contraint de lui parler en maître, c'etoit pour ne le decouvrir pas ; mais qu'à prefent il n'etoit plus temps de le celer, tant pour defabufer mademoifelle de la Caverne, qui n'avoit pu ôter de fon efprit que Leandre ne fût complice de l'enlèvement de fa fille, ou peut-être l'auteur, que pour l'affurer de l'amour fincère qu'il lui portoit & pour laquelle il s'etoit reduit à lui fervir de valet, ce qu'il auroit continué s'il n'eût eté obligé de lui declarer le fecret, lorfqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il alloit à la quête de mademoifelle Angelique. Et tant s'en faut qu'il fût confentant à fon enlèvement, qu'ayant trouvé les raviffeurs, il avoit hafardé fa vie pour la fecourir ; mais qu'il n'avoit pu refifter à tant de gens, qui l'avoient furieufement bleffé & laiffé pour mort fur la place. Tous ceux de la troupe lui demandèrent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité felon fa qualité, mais qu'ils etoient excufables, puifqu'ils n'en avoient pas la connoiffance. Mademoifelle de l'Etoile ajouta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'efprit & de merite en fa perfonne, ce qui l'avoit fait longtemps foupçonner quelque chofe, en quoi elle avoit eté comme confirmée depuis fon retour, à cela joint les lettres que la Caverne lui avoit fait voir ; mais que pourtant elle ne favoit quel jugement en faire, le voyant fi foumis au fervice de fon frère ; mais qu'à préfent il n'y avoit pas lieu de douter de fa qualité. Alors la

Caverne prit la parole, &, s'adreſſant à Leandre, lui dit : « Vraiment, monſieur, après avoir connu, en quelque façon, votre condition par le contenu des lettres que vous ecriviez à ma fille, j'avois toujours un juſte ſujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fût legitime, comme le deſſein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne aſſez. Et en effet, monſieur, quelle apparence qu'un ſeigneur ſi relevé, comme vous eſperez d'être après la mort de monſieur votre père, voulût ſonger à epouſer une pauvre comedienne de campagne? Je loue Dieu que le temps eſt venu que vous pourrez vivre content dans la poſſeſſion de ces belles terres qu'il vous laiſſe, & moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouaſſiez quelque mauvais tour. »

Leandre, qui s'etoit fort impatienté en ecoutant ce diſcours de la Caverne, lui repondit : « Tout ce que vous dites, mademoiſelle, que je ſuis ſur le point de poſſeder, ne ſauroit me rendre heureux, ſi je ne ſuis aſſuré en même temps de la poſſeſſion de mademoiſelle Angelique, votre fille ; ſans elle je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon père, me donne, & je vous declare que je ne m'en vais recueillir ſa ſucceſſion qu'à deſſein de revenir auſſitôt pour accomplir la promeſſe que je fais devant cette honorable compagnie de n'avoir jamais pour femme autre

que mademoiselle Angelique, votre fille, pourvu qu'il vous plaise me la donner & qu'elle y consente, comme je vous en supplie très humblement toutes deux. Et ne vous imaginez pas que je la veuille emmener chez moi, c'est à quoi je ne pense point du tout : j'ai trouvé tant de charme en la vie comique que je ne m'en sçaurois distraire, & non plus que de me separer de tant d'honnêtes gens qui composent cette illustre troupe. » Après cette franche declaration, les comediens & comediennes, parlant tous ensemble, lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bonté, & que mademoiselle de la Caverne & sa fille seroient bien delicates si elles ne lui donnoient la satisfaction qu'il pretendoit. Angelique ne repondit que comme une fille qui dependoit de la volonté de sa mère, laquelle finit la conversation en disant à Leandre que, si à son retour il etoit dans les mêmes sentimens, il pouvoit tout esperer. Ensuite il y eut de grands embrassemens & quelques larmes jetées, les uns par un motif de joie & les autres par la tendresse, qui fait ordinairement pleurer ceux qui sont si susceptibles qu'ils ne sçauroient s'en empêcher quand ils voient ou entendent dire quelque chose de tendre.

Après tous ces beaux complimens, il fut conclu que Leandre s'en iroit le lendemain, & qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués; mais il dit qu'il monteroit celui de

ſon fermier, qui ſe ſerviroit du ſien, qui le porteroit aſſez bien chez lui. « Nous ne prenons pas garde, dit le Deſtin, que M. Ragotin s'impatiente ; il le faut faire entrer. Mais, à propos, n'y-a-t-il perſonne qui ſçache quelque choſe de ſon deſſein ? » La Rancune, qui avoit demeuré ſans parler, ouvrit la bouche pour lui declarer qu'il deſiroit de s'aſſocier à la troupe & faire la comedie, ſans prétendre de lui être à charge, d'autant qu'il avoit aſſez de bien, qu'il aimoit autant le depenſer en voyant le monde que de demeurer au Mans, à quoi il l'avoit fort perſuadé. Auſſitôt Roquebrune s'avança pour dire poetiquement qu'il n'etoit pas d'avis qu'on le reçut, en etant des poetes comme des femmes : quand il y en a deux dans une maiſon, il y en a une de trop ; que deux poetes dans une troupe y pourroient exciter des tempêtes dont la ſource viendroit des contrariétés du Parnaſſe ; d'ailleurs, que la taille de Ragotin etoit ſi defectueuſe, qu'au lieu d'apporter de l'ornement au theâtre il en feroit deſhonoré. « Et puis, quel perſonnage pourrra-t-il faire ? Il n'eſt pas capable des prepremiers rôles : M. le Deſtin s'y oppoſeroit, & l'Olive pour les ſeconds ; il ne ſçauroit repreſenter un roi, non plus qu'une confidente, car il auroit auſſi mauvaiſe mine ſous le maſque qu'à viſage decouvert ; & partant je conclus qu'il ne ſoit pas reçu. — Et moi, repartit la Rancune, je ſoutiens qu'on le doit recevoir,

& qu'il ſera fort propre pour repreſenter un nain, quand il en ſera beſoin, ou quelque monſtre, comme celui de l'Andromède : cela ſera plus naturel que d'en ſaire d'artificiels. Et quant à la declamation, je puis vous aſſurer que ce ſera un autre Orphée qui attirera tout le monde après lui. Dernièrement, quand nous cherchions mademoiſelle Angelique, l'Olive & moi, nous le rencontrâmes monté ſur un mulet ſemblable à lui, c'eſt-à-dire petit. Comme nous marchions, il ſe mit à déclamer des vers de Pyrame avec tant d'emphaſe, que des paſſans qui conduiſoient des ânes s'approchèrent du mulet & l'ecoutèrent avec tant d'attention qu'ils ôtèrent leurs chapeaux de leurs têtes pour le mieux ouïr, & le ſuivirent juſques au logis où nous nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces âniers, jugez ce que ne feront pas ceux qui ſont capables de faire le diſcernement des belles choſes. »

Cette ſaillie fit rire tous ceux qui l'avoient entendue & l'on fut d'avis de ſaire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appela, il vint, il entra, &, après avoir fait une douzaine de reverences, il commença ſa harangue en cette ſorte : « Illuſtres perſonnages, auguſte ſenat du Parnaſſe (il s'imaginoit ſans doute d'être dans le barreau du preſidial du Mans, où il n'étoit guère entré depuis qu'il y avoit reçu avocat, ou dans l'Academie des Puriſtes),

l'on dit en commun proverbe que les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes mœurs, &, par un contraire, les bonnes diſſipent les mauvaiſes & rendent les perſonnes ſemblables à ceux qui les compoſent. » Cet exorde ſi bien debité fit croire aux comediennes qu'il alloit faire un ſermon, car elles tournèrent la tête & eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Quelque critique gloſera peut-être ſur ce mot de ſermon ; mais pourquoi Ragotin n'eut-il pas été capable d'une telle ſottiſe, puiſqu'il avoit bien fait chanter des chants d'egliſe en ſerenade avec des orgues ? Mais il continua : « Je me trouve ſi deſtitué de vertus, que je deſire m'aſſocier à votre illuſtre troupe pour en apprendre & pour m'y façonner, car vous êtes les interprètes des Muſes, les echos vivans de leurs chers nourriſſons, & vos merites ſont ſi connus à toute la France que l'on vous admire juſques au-delà des poles. Pour vous, meſdemoiſelles, vous charmez tous ceux qui vous conſidèrent, & l'on ne ſçauroit ouïr l'harmonie de vos belles voix ſans être ravi en admiration : auſſi, beaux anges en chair & en os, tous les plus doctes ont rempli leurs vers de vos louanges ; les Alexandre & les Ceſar n'ont jamaîs egalé la valeur de M. le Deſtin & des autres heros de cette illuſtre troupe. Il ne faut donc pas vous etonner ſi je deſire avec tant de paſſion d'en accroître le nombre, ce qui vous ſera facile ſi vous me faites l'honneur de m'y

recevoir, vous proteſtant, au reſte, de ne vous être point à charge, ni pretendre de participer aux emolumens du theâtre, mais ſeulement vous être très-humble & très-obeiſſant ſerviteur. » On le pria de ſortir pour un moment, afin que l'on put reſoudre ſur le ſujet de ſa harangue & y proceder avec les formes. Il ſortit, & l'on commençoit d'opiner quand le poète ſe jeta à la traverſe, pour former une ſeconde oppoſition. Mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux pouſſé, s'il n'eût regardé ſon habit neuf, qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin, il fut conclu qu'il ſeroit reçu pour être le divertiſſement de la compagnie. On l'appela, & quand il fut entré, le Deſtin prononça en ſa faveur. L'on fit les ceremonies accoutumées : il fut ecrit ſur le regiſtre, prêta le ferment de fidelité ; l'on lui donna le mot avec lequel tous les comediens ſe reconnoiſſent, & il ſoupa ce ſoir-là avec toute la caravane.





CHAPITRE IV.

Départ de Leandre & de la troupe comique pour aller à Alençon. Difgrâce de Ragotin.



PRÈS le fouper, il n'y eut perfonne qui ne felicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avoit fait de le recevoir dans la troupe, de quoi il s'enfla fi fort que fon pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Leandre prit occafion d'entretenir fa chère Angelique, à laquelle il reitera le deffein qu'il avoit fait de l'epoufer; mais il le dit avec tant de douceurs, qu'elle ne lui repondit que des yeux, d'où elle laiffa couler quelques larmes. Je ne fçais fi ce fut de joie des belles promeffes de Leandre, ou de trifteffe de fon depart; quoi qu'il en foit, ils fe firent beaucoup de careffes, la Caverne n'y apportant plus d'obftacle. La nuit etant dejà fort avancée, il

fallut fe retirer. Leandre prit congé de toute la compagnie & s'en alla coucher. Le lendemain il fe leva de bon matin, partit avec le fermier de fon père, & fit tant par fes journées qu'il arriva en la maifon de fon père, qui etoit malade, lequel lui temoigna d'être bien aife de fa venue, & felon que fes forces le lui permirent, lui exprima la douleur que lui avoit caufée fon abfence, & lui dit enfuite qu'il avoit bien de la joie de le revoir pour lui donner fa dernière benediction, & avec elle tous fes biens, nonobftant l'affliction qu'il avoit eue de fa mauvaife conduite, mais qu'il croyoit qu'il en uferoit mieux à l'avenir. Nous apprendrons la fuite à fon retour.

Les comediens & comediennes etant habillés & habillées, chacun amaffa fes nippes, l'on remplit les coffres, l'on fit les balles du bagage comique, & l'on prepara tout pour partir. Il manquoit un cheval pour une des demoifelles, parce que l'un de ceux qui les avoient loués s'etoit dedit ; l'on prioit l'Olive d'en chercher un autre, quand Ragotin entra, lequel, ayant ouï cette propofition, dit qu'il n'en etoit pas befoin, parce qu'il en avoit un pour porter Mademoifelle de l'Etoile ou Angelique en croupe, attendu qu'à fon avis l'on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans ; qu'en y mettant deux jours, comme neceffairement il le falloit, fon cheval ne feroit pas trop fatigué de porter deux perfonnes. Mais l'Etoile,

l'interrompant, lui dit qu'elle ne pourroit pas fe tenir en croupe; ce qui affligea fort le petit homme, qui fut un peu confolé quand Angelique lui dit que fi feroit bien elle. Ils dejeunèrent tous, & l'opérateur & fa femme furent de la partie; mais pendant que l'on apprêtoit le dejeuner, Ragotin prit l'occafion pour parler au feigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avoit faite à l'avocat dont nous avons parlé, quand il le prenoit pour lui, à laquelie il repondit qu'il n'avoit rien oublié à mettre tous les fecrets de la magie en pratique, mais fans aucun effet; ce qui l'obligeoit à croire que l'Etoile etoit plus grande magicienne que lui n'etoit magicien, qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puiffans que les fiens, & que c'etoit une dangereufe perfonne, qu'il avoit grand fujet de craindre. Ragotin vouloit repartir; mais on les preffa de laver les mains & de fe mettre à table, ce qu'ils firent tous. Après le dejeuner, Inezille temoigna à tous ceux de la troupe, & principalement aux demoifelles, le deplaifir qu'elle & fon mari avoient d'un fi prompt départ, leur proteftant qu'ils euffent bien defiré de les fuivre à Alençon pour avoir l'honneur de leur converfation plus longtemps, mais qu'ils feroient obligés de monter en théâtre pour debiter leurs drogues, & par conféquent faire des farces: que, cela etant public & ne coûtant rien, le monde y va plus facilement qu'à la comedie, où il faut bailler de l'argent, & qu'ainfi au lieu

de les ſervir ils leur pourroient nuire, & que, pour l'eviter, ils avoient reſolu de monter au Mans après leur départ. A lors ils s'embraſſèrent les uns les autres & ſe dirent mille douceurs. Les demoiſelles pleurèrent, & enfin tous ſe firent de grands complimens, à la reſerve du poète, qui, en d'autres occaſions, eût parlé plus que quatre, & en celle-ci il demeura muet, la ſeparation d'Inezille lui ayant eté un ſi ſurieux coup de foudre, qu'il ne le put jamais parer, nonobſtant qu'il s'eſtimât tout couvert des lauriers du Parnaſſe.

La charrette etant chargée & prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous avez vu au commencement de ce roman. L'Etoile monta ſur un cheval que le Deſtin conduiſoit, & Angelique ſe mit derrière Ragotin, qui avoit pris avantage, en montant à cheval, pour éviter un ſecond accident de ſa carabine, qu'il n'avoit pourtant pas oubliée, car il l'avoit pendue à ſa bandoulière ; tous les autres allèrent à pied, au même ordre que quand ils arrivèrent au Mans. Quand ils furent dans un petit bois qui eſt au bout du pavé, environ une lieue de la ville, un cerf, qui etoit pourſuivi par les gens de monſieur le marquis de Lavardin[17], leur traverſa le chemin & fit peur au cheval de Ragotin, qui alloit devant, ce qui lui fit quitter l'etrier & mettre à même temps la main à ſa carabine ; mais comme il le fit avec precipitation, le talon ſe trouva juſtement ſous

ſon aiſſelle, & comme il avoit la main à la detente, le coup partit, & parce qu'il l'avoit beaucoup chargée, & à balle, elle repouſſa ſi furieuſement qu'elle le renverſa par terre ; & en tombant, le bout de la carabine donna contre les reins d'Angelique qui tomba auſſi, mais ſans ſe faire aucun mal, car elle ſe trouva ſur ſes pieds. Pour Ragotin, il donna de la tête contre la ſouche d'un vieil arbre pourri qui etoit environ un pied hors de terre, qui lui fit une aſſez groſſe boſſe au deſſus de la tempe ; l'on y mit une pièce d'argent & on lui banda la tête avec un mouchoir, ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la troupe, ce qu'ils n'euſſent peut-être pas fait s'il y eût eu un plus grand mal ; encore ne ſçait-on, car il eſt bien difficile de s'en empêcher en pareilles occaſions ; auſſi ils s'en regalèrent comme il faut, ce qui penſa faire enrager le petit homme, lequel fut remonté ſur ſon cheval, & ſemblablement Angelique, qui ne lui permit pas de recharger ſa carabine, comme il le vouloit faire ; & l'on continua de marcher juſqu'à la Guerche [18], où l'on fit repaître la charrette, c'eſt-à-dire les quatre chevaux qui y etoient attelés, & les deux autres porteurs. Tous les comediens goûtèrent ; pour les demoiſelles, elles ſe mirent ſur un lit, tant pour ſe repoſer que pour conſiderer les hommes, qui buvoient à qui mieux mieux, & ſurtout la Rancune & Ragotin (à qui l'on avoit debandé la tête, à laquelle la pièce d'argent avoit repercuté

la contufion) qui fe le portoient à une fanté qu'ils s'imaginoient que perfonne n'entendoit, ce qui obligea Angelique de crier à Ragotin : « Monfieur, prenez garde à vous, & fongez à bien conduire votre voiture, » ce qui demonta un peu le petit avocat encomedienné, lequel fit auffitôt ceffation d'armes, ou plutôt de verres, avec la Rancune.

L'on paya l'hôteffe, l'on remonta à cheval & la caravane comique marcha. Le temps etoit beau & le chemin de même, ce qui fut caufe qu'ils arrivèrent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain[19]. Ils defcendirent au Coq-Hardi, qui eft le meilleur logis; mais l'hôteffe (qui n'etoit pas la plus agreable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, difant qu'elle avoit beaucoup de monde, entre autres un receveur des tailles de la province & un autre receveur des epices[20] du prefidial du Mans, avec quatre ou cinq marchands de toile. La Rancune, qui fongea auffitôt à faire quelque tour de fon metier, lui dit qu'ils ne demandoient qu'une chambre pour les demoifelles, & que pour les hommes, ils fe coucheroient comme que ce fût, & qu'une nuit etoit bientôt paffée; ce qui adoucit un peu la fierté de la dame cabaretière. Ils entrèrent donc, & l'on ne dechargea point la charrette : car il y avoit dans la baffe-cour une remife de carroffe où on la mit, & on la ferma à clef; & l'on donna une chambre aux comediennes, où tous ceux de la

troupe foupèrent, & quelque temps après les demoifelles fe couchèrent dans deux lits qu'il y avoit, favoir, l'Etoile dans un & la Caverne & fa fille Angelique dans l'autre. Vous jugez bien qu'elles ne manquèrent pas à fermer la porte, auffi bien que les deux receveurs, qui fe retirèrent auffi dans une autre chambre, où ils firent porter leurs valifes, qui etoient pleines d'argent, fur lequel la Rancune ne put pas mettre la main, car ils fe precautionnèrent bien ; mais les marchands payèrent pour eux. Ce mechant homme eut affez de prevoyance pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs balles. Il y avoit trois lits, dont les marchands en occupoient deux, & l'Olive & la Rancune l'autre, lequel ne dormit point ; mais quand il connut que les autres dormoient ou devoient dormir, il fe leva doucement pour faire fon coup, qui fut interrompu par un des marchands auquel il étoit furvenu un mal de ventre avec une envie de le decharger, ce qui l'obligea à fe lever & la Rancune à regagner le lit. Cependant le marchand, qui logeoit ordinairement dans ce logis & qui en fçavoit toutes les iffues, alla par la porte qui conduifoit à une petite galerie au bout de laquelle etoient les lieux communs (ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaife odeur aux venerables comediens). Quand il fe fut vidé, il retourna au bout de la galerie ; mais, au lieu de prendre le chemin qui conduifoit à la chambre d'où il etoit parti,

il prit de l'autre côté & defcendit dans la chambre où les receveurs etoient couchés (car les deux chambres & les montées etoient difpofées de la forte). Il s'approcha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le fien, & une voix à lui inconnue lui demanda : « Qui eft là ? » Il paffa fans rien dire à l'autre lit, où on lui dit de meme, mais d'un ton plus elevé & en criant : « L'hôte, de la chandelle ! il y a quelqu'un dans notre chambre. » L'hôte fit lever une fervante ; mais devant qu'elle fût en etat de comprendre qu'il falloit de la lumière, le marchand eut loifir de remonter & de defcendre par où il etoit allé. La Rancune, qui entendoit tout ce debat (car il n'y avoit qu'une fimple cloifon d'ais entre les deux chambres) ne perdit pas de temps, mais denoua habilement les cordes de deux balles, dans chacune desquelles il prit deux pièces de toile, & renoua les cordes, comme fi perfonne n'y eût touché, car il fçavoit le fecret, qui n'eft connu que de ceux du métier, non plus que leur numero & leurs chiffres. Il en vouloit attaquer un autre, quand le marchand entra dedans la chambre, &, y ayant ouï marcher, dit : « Qui eft là ? » La Rancune, qui ne manquoit point de repartie (après avoir fourré les quatre pièces de toile dans le lit), dit que l'on avoit oublié à mettre un pot de chambre, & qu'il cherchoit la fenêtre pour piffer. Le marchand, qui n'etoit pas encore recouché, lui dit : « Attendez, Monfieur, je la vais ouvrir,

car je fçais mieux où elle eft que vous. » Il l'ouvrit & fe remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre, par laquelle il piffa auffi copieufement que quand il arrofa un marchand du bas Maine avec lequel il etoit couché dans un cabaret de la ville du Mans, comme vous avez vu dans le fixième chapitre de la première partie de ce roman ; après quoi il fe retourna coucher fans fermer la fenêtre. Le marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laiffée ouverte, & l'autre lui cria encore plus haut qu'il la fermât s'il vouloit ; que pour lui, il n'eût pas pu retrouver fon lit dans l'obfcurité, ce qui n'etoit pas quand elle etoit ouverte, parce que la lune luifoit bien fort dans la chambre. Le marchand, apprehendant qu'il ne lui voulût faire une querelle d'Allemand, fe leva fans lui repartir, ferma la fenêtre & fe remit au lit, où il ne dormoit pas, dont bien lui prit, car fa balle n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres.

Cependant l'hôte & l'hôteffe crioient à la chambrière d'allumer vite de la chandelle. Elle s'en mettoit en devoir ; mais comme il arrive ordinairement que plus l'on s'empreffe moins l'on avance, auffi cette miférable fervante fouffla les charbons plus d'une heure fans la pouvoir allumer. L'hôte & l'hôteffe lui difoient mille maledictions, & les receveurs crioient toujours plus fort : « De la chandelle ! » Enfin, quand elle fut allumée, l'hôte & l'hôteffe & la

ſervante montèrent à leur chambre, où n'ayant trouvé perſonne, ils leur dirent qu'ils avoient grand tort de mettre ainſi tous ceux du logis en alarme. Eux ſoutenoient toujours d'avoir vu & ouï un homme & de lui avoir parlé. L'hôte paſſa de l'autre côté & demanda aux comediens & aux marchands ſi quelqu'un d'eux etoit ſorti. Ils dirent tous que non, « à la réſerve de monſieur, dit un des marchands, parlant de la Rancune, qui s'eſt levé pour piſſer par la fenêtre, car l'on n'a point donné de pot de chambre. » L'hôte cria fort la ſervante de ce manquement, & alla retrouver les receveurs, auxquels il dit qu'il falloit qu'ils euſſent fait quelque mauvais ſonge, car perſonne n'avoit bougé; & après leur avoir dit qu'ils dormiſſent bien, & qu'il n'etoit pas encore jour, ils ſe retirèrent. Sitôt qu'il fut venu, je veux dire le jour, la Rancune ſe leva & demanda la clef de la remiſe, où il entra pour cacher les quatre pièces de toile qu'il avoit derobées, & qu'il mit dans une des balles de la charrette.





CHAPITRE V.

Ce qui arriva aux comediens entre Vivain & Alençon. Autre difgrâce de Ragotin.

OUS les heros & heroïnes de la troupe comique partirent de bon matin & prirent le grand chemin d'Alençon & arrivèrent heureufement au Bourg-le-Roi[21], que le vulgaire appelle le Boulerey, où ils dînèrent & fe repofèrent quelque temps, pendant lequel on miten avant fi l'on pafferoit par Arfonnay, qui eft un village à une lieue d'Alençon, ou fi l'on prendroit de l'autre côté pour éviter Barrée, qui eft un chemin où pendant les plus grandes chaleurs de l'été il y a de la boue où les chevaux enfoncent jufqu'aux fangles. L'on confulta là-deffus le charretier, lequel affura qu'il pafferoit partout, fes quatre chevaux etant les meilleurs de tous les attelages du Mans; d'ailleurs, qu'il n'y avoit qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin & que celui des communes

de Saint-Pater, où il faudroit paſſer, n'étoit guère plus beau & beaucoup plus long ; qu'il n'y auroit que les chevaux & la charrette qui entreroient dans la boue, parce que les gens de pied paſſeroient dans les champs, quittes pour ajamber certaines faſcines qui ferment les terres afin que les chevaux n'y puiſſent pas entrer : on les appelle en ce pays-là des éthaliers. Ils enfilèrent donc ce chemin-là. Mademoiſelle de l'Etoile dit qu'on l'avertit quand l'on en feroit près, parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue. Angelique en dit autant, & ſemblablement la Caverne, qui apprehenda que la charrette ne verſât. Quand ils furent ſur le point d'entrer dans ce mauvais chemin, Angelique deſcendit de la croupe du cheval de Ragotin. Le Deſtin fit mettre pied à terre à l'Etoile, & l'on aida à la Caverne à deſcendre de la charrette. Roquebrune monta ſur le cheval de l'Etoile & ſuivit Ragotin, qui alloit près de la charrette. Quand ils furent au plus boueux du chemin & à un lieu où il n'y avoit d'eſpace que pour la charrette, quoique le chemin fût fort large, ils firent rencontre d'une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou ſix payſans conduiſoient, qui ſe mirent à crier au charretier de reculer. Le charretier leur crioit encore plus fort : « Reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aiſement que moi. » De détourner ni à droite ni à gauche, cela ne ſe pouvoit nulle-

ment, car de chaque côté il n'y avoit que des fondrières infondables. Les voituriers, voulant faire les mauvais, s'avancèrent fi brufquement contre la charrette, en criant fi fort, que les chevaux en prirent tant de peur qu'ils en rompirent leurs traits & fe jetèrent dans les fondrières ; le timonier fe detourna tant foit peu fur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui, pour ne trouver point de ferme, fit verfer la charrette. Ragotin, tout bouffi d'orgueil & de colère, crioit comme un demoniaque contre les voituriers, croyant pouvoir paffer au côté droit, où il fembloit y avoir du vide : car il vouloit joindre les voituriers, qu'il menaçoit de fa carabine pour les faire reculer. Il s'avança donc ; mais fon cheval s'embourba fi fort, que tout ce qu'il put faire, ce fut de defetriver promptement & defarçonner à même temps & de mettre pied à terre ; mais il enfonça jufqu'aux aiffelles, & s'il n'eût pas étendu les bras il eût enfoncé jufqu'au menton. Cet accident fi imprevu fit arrêter tous ceux qui paffoient dans les champs, pour penfer à y remedier. Le poète, qui avoit toujours bravé la fortune, s'arrêta doucement & fit reculer fon cheval jufqu'à ce qu'il eût trouvé le fec. Les voituriers, voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fufil fur l'épaule & une epée au côté, reculèrent fans bruit, de peur d'être battus, & prirent un autre chemin.

Cependant il fallut fonger à remedier à tout

ce defordre, & l'on dit qu'il falloit commencer par M. Ragotin & par fon cheval, car ils etoient tous deux en grand peril. L'Olive & la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir; mais quand il s'en voulurent approcher, ils enfoncèrent, jufqu'aux cuiffes, & ils auroient encore enfoncé s'ils euffent avancé davantage, tellement qu'après avoir fondé en plufieurs endroits fans y trouver du ferme, la Rancune avoit toujours des expediens d'un homme de fon naturel, dit fans rire qu'il n'y avoit point d'autre remède pour fortir M. Ragotin du danger où il etoit, que de prendre la corde de la charrette (qu'auffi bien il la falloit decharger) & la lui attacher au cou & le faire tirer par les chevaux, qui s'etoient remis dans le grand chemin. Cette propofition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin, qui en eut autant de peur comme quand la Rancune lui vouloit couper fon chapeau fur le vifage, quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le charretier, qui s'etoit hafardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin : il s'approcha de lui, & à diverfes reprifes le fortit & le conduifit dans le champ où étoient les comediennes, qui ne purent s'empêcher de rire, le voyant en fi bel equipage; elles s'en contraignirent pourtant tant qu'elles purent. Cependant le charretier retourna à fon cheval, qui, etant affez vigoureux, fortit avec un peu d'aide & alla trouver les autres; en fuite de quoi

l'Olive & la Rancune, & le même charretier, qui etoient déjà tous gâtés de la boue, dechargèrent la charrette, la remuèrent & la rechargèrent. Elle fut auſſitôt reattelée, & les chevaux la ſortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta ſur ſon cheval avec peine, car le harnois etoit tout rompu; mais Angelique ne voulut pas ſe remettre derrière lui, pour ne gâter ſes habits. La Caverne dit qu'elle iroit bien à pied, ce que fit auſſi l'Etoile, que le Deſtin continua de conduire juſqu'aux Chênes-Verts, qui eſt le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au faubourg de Mont-Fort, où ils s'arrêtèrent, n'oſant pas entrer dans la ville dans un ſi etrange deſordre.

Après que ceux qui avoient travaillé eurent bu, ils employèrent le reſte du jour à faire ſecher leurs habits, après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit dechargés : car ils en avoient eu chacun en preſent de la nobleſſe mancelle. Les comediennes ſoupèrent legèrement, à cauſe de la laſſitude du chemin qu'elles avoient eté contraintes de faire à pied, ce qui les obligea à ſe coucher de bonne heure. Les comediens ne ſe couchèrent qu'après avoir bien ſoupé. Les uns & les autres étoient à leur premier ſommeil, environ les onze heures, quand une troupe de cavaliers frappèrent à la porte de l'hôtellerie. L'hôte repondit que ſon logis etoit plein, & d'ailleurs qu'il etoit heure indue. Ils recommencèrent à

frapper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Le Deſtin, qui avoit toujours Saldagne en tête, crut que c'etoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever l'Etoile ; mais, ayant regardé par la fenêtre, il aperçut, à la faveur de la clarté de la lune, un homme qui avoit les mains liées par derrière ; ce qu'ayant dit fort bas à ſes compagnons, qui etoient tous auſſi bien que lui en etat de le bien recevoir, Ragotin dit que c'étoit M. de la Rappinière qui avoit pris quelque voleur, car il en etoit à la quête. Ils furent confirmés en cette opinion quand ils ouïrent faire commandement à l'hôte d'ouvrir de par le Roi. « Mais pourquoi diable (dit la Rancune) ne l'a-t-il mené au Mans, ou à Beaumont-le-Vicomte, ou au pis aller, à Freſnay[22] ? car, encore que ce faubourg ſoit du Maine, il n'y a point de priſons ; il faut qu'il y ait là du myſtère ! » L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappinière, qui entra avec dix archers, leſquels menoient un homme attaché, comme je viens de dire, & qui ne faiſoit que rire, furtout quand il regardoit la Rappinière, qu'il faiſoit fixement, contre l'ordinaire des criminels ; & c'eſt la première raiſon pourquoi il ne le mena pas au Mans.

Or vous ſçaurez que, la Rappinière ayant appris que l'on avoit fait pluſieurs voleries & pillé quelques maiſons champêtres, il ſe mit en devoir de chercher les malfaiteurs. Comme lui & ſes archers approchoient de la forêt de Per-

faire, ils virent un homme qui en fortoit ; mais quand il aperçut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du bois, ce qui fit juger à la Rappinière que ce pouvoit en être un. Il piqua fi fort & fes gens auffi, qu'ils attrapèrent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rappinière lui fit, mais qui ne parut point de l'être ; au contraire, il fe mit à rire & à regarder fixement la Rappinière, lequel tant plus il le confideroit, tant plus il s'imaginoit de l'avoir vu autrefois, & il ne fe trompoit pas ; mais du temps qu'ils s'etoient vus, l'on portoit les cheveux courts & de grandes barbes, & cet homme-là avoit la chevelure fort longue & point de barbe, & d'ailleurs les habits différents ; tout cela lui en ôtoit la connoiffance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuifine qui etoit à doffier à l'antique, & le laiffa en la garde de deux archers, & s'en alla coucher après avoir fait un peu de collation.

Le lendemain, le Deftin fe leva le premier, &, en paffant par la cuifine, il vit les archers endormis fur une mechante paillaffe, & un homme attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit figne de s'approcher, ce qu'il fit ; mais il fut fort etonné quand le prifonnier lui dit : « Vous fouvient-il quand vous fûtes attaqué fur le Pont-Neuf, où vous fûtes volé, & principalement d'une boîte de portrait ? J'etois alors avec le fieur de la Rappinière, qui

etoit notre capitaine. Ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer; vous ſçavez tout ce qui paſſa. J'ai appris que vous avez tout ſçu de Doguin à l'heure de ſa mort, & que la Rappinière vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occaſion de vous venger de lui, car, s'il me mène au Mans, comme il fera peut-être, j'y ſerai pendu ſans doute; mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne ſoit de la danſe : il ne faudra que joindre votre depoſition à la mienne, & puis vous ſçavez comme va la juſtice du Mans. » Le Deſtin le quitta, & attendit que la Rappinière fût levé. Ce fut pour lors qu'il temoigna bien qu'il n'etoit pas vindicatif, car il l'avertit du deſſein du criminel, en lui diſant tout ce qu'il avoit dit de lui, & enſuite lui conſeilla de s'en retourner & de laiſſer ce miſerable. Il vouloit attendre que les comediennes fuſſent levées pour leur donner le bon jour; mais le Deſtin lui dit franchement que l'Etoile ne le pourroit pas voir ſans s'emporter furieuſement contre lui avec juſtice; il lui dit de plus que, ſi le vice-bailli d'Alençon (qui eſt le prevôt de ce bailliage-là) ſçavoit tout ce manège, il le viendroit prendre. Il le crut, fit detacher le priſonnier, qu'il laiſſa en liberté, monta à cheval avec ſes archers, & s'en alla ſans payer l'hôteſſe (ce qui lui etoit aſſez ordinaire) & ſans remercier le Deſtin, tant il etoit troublé.

Après ſon depart, le Deſtin appela Roque-

brune, l'Olive & le Decorateur, qu'il mena dans la ville, & allèrent directement au grand jeu de paume, où ils trouvèrent ſix gentilshommes qui jouoient partie. Il demanda le maître du tripot, & ceux qui etoient dans la galerie, ayant connu que c'etoient des comediens, & qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les joueurs achevèrent leur partie & montèrent dans une chambre pour ſe faire frotter, tandis que le Deſtin traitoit avec le maître du jeu de paume. Ces gentilshommes, etant deſcendus à demi vêtus, ſaluèrent le Deſtin & lui demandèrent toutes les particularités de la troupe, de quel nombre de perſonnes elle etoit compoſée, s'il y avoit de bons acteurs, s'ils avoient de beaux habits, & ſi les femmes etoient belles. Le Deſtin repondit ſur tous ces chefs; en ſuite de quoi ces gentilshommes lui offrirent ſervice, ajoutant que, s'ils avoient patience qu'ils fuſſent tout à fait habillés, qu'ils boiroient enſemble; ce que le Deſtin accepta pour faire des amis en cas que Saldagne le cherchât encore, car il en avoit toujours de l'apprehenſion.

Cependant il convint du prix pour le louage du tripot, & enſuite le Decorateur alla chercher un menuiſier pour bâtir le theâtre ſuivant le modèle qu'il lui bailla; & les joueurs etant habillés, le Deſtin s'approcha d'eux de ſi bonne grâce, & avec ſa grande mine leur fit paroître tant d'eſprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour

lui. Ils lui demandèrent où la troupe etoit logée, & lui leur ayant repondu qu'elle etoit aux Chênes-Verts en Mont-Fort, ils lui dirent : « Allons boire dans un logis qui ſera votre fait; nous voulons vous aider à faire le marché. » Ils y allèrent, furent d'accord du prix pour trois chambres, & y dejeunèrent très bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de vers & de pièces de théâtre, en ſuite de quoi ils firent grande amitié, & allèrent avec lui voir les comediennes, qui etoient ſur le point de dîner, ce qui fût cauſe que ces gentilshommes ne demeurèrent pas longtemps avec elles. Ils les entretinrent pourtant agréablement pendant le peu de temps qu'ils y furent; ils leur offrirent ſervice & protection, car c'etoïent des principaux de la ville. Après le dîner l'on fit porter le bagage comique à la Coupe-d'Or, qui etoit le logis que le Deſtin avoit retenu, & quand le theâtre fut en état, ils commencèrent à repreſenter.

Nous les laiſſerons dans cet exercice, dans lequel ils firent tous voir qu'ils n'etoient pas apprentis, & retournerons voir ce que fait Saldagne depuis ſa chute.





CHAPITRE VI.

Mort de Saldagne.



OUS avez vu dans le douzième chapitre de la feconde partie de ce Roman comme Saldagne etoit demeuré dans un lit, malade de fa chute, dans la maifon du baron d'Arques, à l'appartement de Verville, & fes valets fi ivres dans une hôtellerie d'un bourg diftant de deux lieues de ladite maifon, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la demoifelle s'etoit fauvée, & que l'autre homme que fon maître leur avoit donné la fuivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils fe furent bien frotté les yeux, & bâillé chacun trois ou quatre fois, & allongé les bras en s'etirant, ils fe mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin par lequel il fçavoit bien qu'ils ne la trou-

veroient pas, fuivant l'ordre que fon maître lui en avoit donné ; auffi ils roulèrent trois jours, au bout defquels ils s'en retournèrent trouver Saldagne, qui n'etoit pas encore gueri de fa chute, ni même en etat de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'etoit fauvée, mais que l'homme que M. de Verville leur avoit baillé la fuivoit à cheval. Saldagne penfa enrager à la reception de cette nouvelle, & bien prit à fes valets qu'il etoit au lit & attaché par une jambe, car s'il eût eté debout, ou s'il eût pu fe lever, ils n'euffent pas feulement effuyé des paroles, comme ils firent, mais il les auroit roués de coups de bâton, car il pefta fi furieufement contre eux, leur difant toutes les injures imaginables, & fe mit fi fort en colère, que fon mal augmenta & la fièvre le reprit, en forte que, quand le chirurgien vint pour le panfer, il apprehenda que la gangrène ne fe mit à fa jambe, tant elle etoit enflammée, & même il y avoit quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Verville, auquel il conta cet accident, lequel fe douta bien de ce qui l'avoit caufé, & qui alla auffitôt voir Saldagne, pour lui demander la caufe de fon alteration, ce qu'il favoit affez, car il avoit eté averti par fon valet de tout le fuccès de l'affaire ; &, l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla fa douleur en lui difant que c'etoit lui qui avoit tramé cette pièce pour lui eviter la plus mâuvaife affaire qui lui pût jamais arriver : « Car, lui dit-il, vous voyez bien

que perfonne n'a voulu retirer cette fille, & je vous déclare que, fi j'ai fouffert que ma femme, votre fœur, l'ait logée ceans, ce n'a eté qu'à deffein de la remettre entre les mains de fon frère & de fes amis. Dites-moi un peu, que feriez-vous devenu fi l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt, qui eft un crime capital & que l'on ne pardonne point ? Vous croyez peut-être que la baffeffe de fa naiffance & la profeffion qu'elle fait vous auroient excufé de cette licence, & en cela vous vous flattez, car apprenez qu'elle eft fille de gentilhomme & de demoifelle, & qu'au bout vous n'y auriez pas trouvé votre compte. Et après tout, quand les moyens de la juftice auroient manqué, fçachez qu'elle a un frère qui s'en feroit vengé ; car c'eft un homme qui a du cœur, & vous l'avez eprouvé en plufieurs rencontres, ce qui vous devroit obliger à avoir de l'eftime pour lui, plutôt que de le perfecuter comme vous faites. Il eft temps de ceffer ces vaines pourfuites, où vous pourriez à la fin fuccomber, car vous fçavez bien que le defefpoir fait tout hafarder ; il vaut donc mieux pour vous le laiffer en paix. »

Ce difcours, qui devoit obliger Saldagne à rentrer en lui-même, ne fervit qu'à lui redoubler fa rage & à lui faire prendre d'etranges refolutions, qu'il diffimula en prefence de Verville, & qu'il tâcha depuis à exécuter. Il fe depêcha de guerir, & fitôt qu'il fut en etat de

pouvoir monter à cheval il prit le chemin du Mans, où il croyoit trouver la troupe; mais ayant appris qu'elle en etoit partie pour aller à Alençon, il fe refolut d'y aller. Il paffa par Vivain, où il fit repaître fes gens & trois coupe-jarrets qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq-Hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur : c'etoient les marchands de toile, qui, etant allés au marché à Beaumont, s'etoient aperçus du larcin que leur avoit fait la Rancune, & etoient revenus s'en plaindre à l'hôteffe, qui, en criant bien fort, leur foutenoit qu'elle n'etoit pas refponfable, puifqu'ils ne lui avoient pas baillé leurs balles à garder, mais les avoient fait porter dans leurs chambres; & les marchands repliquoient : « Cela eft vrai; mais que diable aviez-vous affaire d'y mettre coucher ces bateleurs? car, fans doute, c'eft eux qui nous ont volés. — Mais, repartit l'hôteffe, trouvâtes-vous vos balles crevées, ou les cordes defaites? — Non, difoient les marchands; & c'eft ce qui nous etonne, car elles etoient nouées comme fi nous-mêmes l'euffions fait! — Or, allez vous promener! » dit l'hôteffe. Les marchands vouloient repliquer, quand Saldagne jura qu'il les battroit s'ils menoient plus de bruit. Ces pauvres marchands, voyant tant de gens, & de fi mauvaife mine, furent contraints de faire filence, & attendirent leur depart pour recommencer leur difpute avec l'hôteffe.

Après que Saldagne & ses gens & ses chevaux eurent repu, il prit la route d'Alençon, où il arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit, qu'il employa à penser aux moyens de venger sur le Destin de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi sa proie; & comme il etoit fort brutal, il ne prit que des resolutions brutales. Le lendemain il alla à la comedie avec ses compagnons, qu'il fit passer devant, & paya pour quatre. Ils n'etoient connus de personne : ainsi il leur fut facile de passer pour etrangers. Pour lui, il entra le visage couvert de son manteau & la tête enfoncée dans son chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'assit & assista à la comedie, où il s'ennuya autant que les autres y eurent de satisfaction, car tous admirèrent l'Etoile, qui representa ce jour-là Cleopâtre de la pompeuse tragedie du grand *Pompée*, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldagne & ses gens demeurèrent dans le jeu de paume, resolus d'y attaquer le Destin. Mais cette troupe avoit si fort gagné bonnes grâces de toute la noblesse & de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon, que ceux & celles qui la composoient n'alloient point au théâtre ni ne s'en retournoient point à leur logis qu'avec grand cortége.

Ce jour-là une jeune dame veuve fort galante, qu'on appeloit madame de Villefleur, convia les comediennes à souper (ce que Sal-

dagne put facilement entendre). Elles s'en excufèrent civilement, mais, voyant qu'elle perfiftoit de fi bonne grâce à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Enfuite elles fe retirèrent, mais très bien accompagnées, & notamment de ces gentilshommes qui jouoient à la paume quand le Deftin vint pour louer le tripot, & d'un grand nombre d'autres ; ce qui rompit le mauvais deffein de Saldagne, qui n'ofa eclater devant tant d'honnêtes gens, avec lefquels il n'eut pas trouvé fon compte. Mais il s'avifa de la plus infigne méchanceté que l'on puiffe imaginer, qui fut d'enlever l'Etoile quand elle fortiroit de chez madame de Villefleur, & de tuer tous ceux qui voudroient s'y oppofer, à la faveur de la nuit. Les trois comediennes y y allèrent fouper & paffer la veillée. Or, comme je vous ai dejà dit, cette dame etoit fort jeune & fort galante, ce qui attiroit à fa maifon toute la belle compagnie, qui augmenta ce foir-là à caufe des comediennes. Or Saldagne s'etoit imaginé d'enlever l'Etoile avec autant de facilité que quand il l'avoit ravie lorfque le valet du Deftin la conduifoit, fuivant la maudite invention de la Rappinière. Il prit donc un fort cheval qu'il fit tenir par un de fes laquais, lequel il pofta à la porte de la maifon de ladite dame de Villefleur, qui etoit fituée dans une petite rue proche du Palais, croyant qu'il lui feroit facile de faire fortir l'Etoile fous quelque prétexte, & la monter promptement

ſur le cheval, avec l'aide de ſes trois hommes, qui battoient l'eſtrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plairoit. Enfin il ſe repaiſſoit de ſes vaines chimères & tenoit dejà la proie en imagination; mais il arriva qu'un homme d'égliſe (qui n'etoit pas de ceux qui font ſcrupule de tout & bien ſouvent de rien, car il frequentoit les honorables compagnies & aimoit ſi fort la comedie qu'il faiſoit connoiſſance avec tous les comediens qui venoient à Alençon, & l'avoit fait fort etroitement avec ceux de cette illuſtre troupe) alloit veiller ce ſoir-là chez madame de Villefleur, & ayant aperçu un laquais (qu'il ne connoiſſoit point, non plus que la livrée qu'il portoit) tenant un cheval par la bride, & l'ayant enquis à qui il etoit & ce qu'il faiſoit là, & ſi ſon maître etoit dans la maiſon, & ayant trouvé beaucoup d'obſcurité en ſes reponſes, il monta à la ſalle où etoit la compagnie, à laquelle il raconta ce qu'il avoit vu, & qu'il avoit ouï marcher des perſonnes à l'entrée de la petite rue. Le Deſtin, qui avoit obſervé cet homme qui ſe cachoit le viſage de ſon manteau, & qui avoit toujours l'imagination frappée de Saldagne, ne douta point que ce ne fût lui; pourtant il n'en avoit rien dit à perſonne, mais il avoit mené tous ſes compagnons chez madame de Villefleur, pour faire eſcorte aux demoiſelles qui y veilloient. Mais ayant appris de la bouche de l'eccleſiaſtique ce que vous venez

d'ouïr, il fut confirmé dans la croyance que c'etoit Saldagne qui vouloit hafarder un fecond enlèvement de fa chère l'Etoile. L'on confulta ce que l'on devoit faire, & l'on conclut que l'on attendroit l'evenement, & que, fi perfonne ne paroiffoit devant l'heure de la retraite l'on fortiroit avec toute la precaution que l'on peut prendre en pareilles occafions. Mais l'on ne demeura pas longtemps qu'un homme inconnu entra & demanda mademoifelle de l'Etoile, à laquelle il dit qu'une demoifelle de fes amies lui vouloit dire un mot à la rue, & qu'elle la pria de defcendre pour un moment. L'on jugea alors que c'etoit par ce moyen que Saldagne vouloit reuffir à fon deffein, ce qui obligea tous ceux de la compagnie de fe mettre en état de le bien recevoir. L'on ne trouva pas bon qu'aucune des comediennes defcendit, mais l'on fit avancer une des femmes de chambre de madame de Villefleur, que Saldagne faifit auffitôt, croyant que ce fût l'Etoile. Mais il fut bien etonné quand il fe trouva invefti d'un grand nombre d'hommes armés, car il en etoit paffé une partie par une porte qui eft fur la grand place, & les autres par la porte ordinaire. Mais comme il n'avoit du jugement qu'autant qu'un brutal peut en avoir, & fans confiderer fi fes gens etoient joints à lui, il tira un coup de piftolet dont un des comediens fut bleffé legèrement, mais qui fut fuivi d'une demi-douzaine qu'on dechargea fur

lui. Ses gens, qui ouïrent le bruit, au lieu de s'approcher pour le fecourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on emploie pour affaffiner quelqu'un, qui s'enfuient quand ils trouvent de la refiftance ; autant en firent les compagnons de Saldagne, qui etoit tombé, car il avoit un coup de piftolet à la tête & deux dans le corps. L'on apporta de la lumière pour le regarder, mais perfonne ne le connu que les comediens & comediennes, qui affurèrent que c'etoit Saldagne. On le crut mort, quoiqu'il ne le fut pas, ce qui fut caufe que l'on aida à fon laquais à le mettre de travers fur fon cheval ; il le mena à fon logis, où on lui reconnut encore quelque figne de vie, ce qui obligea l'hôte à le faire panfer ; mais ce fut inutilement, car il mourut le lendemain.

Son corps fut porté en fon pays, où il fut reçu par fes fœurs & leurs maris. Elles le pleurèrent par contenance, mais dans leur cœur elles furent très aifes de fa mort ; & j'oferois croire que madame de Saint-Far eût bien voulu que fon brutal de mari eût un pareil fort, & il le devoit avoir à caufe de la fympathie ; pourtant je ne voudrois pas faire de jugement temeraire. La juftice fe mit en devoir de faire quelques formalités ; mais n'ayant trouvé perfonne & perfonne ne fe plaignant, d'ailleurs que ceux qui pouvoient être foupçonnés etoient des principaux gentilshommes de la ville, cela demeura dans le filence. Les comediennes furent con-

duites à leur logis, où elles apprirent le lendemain la mort de Saldagne, dont elles ſe rejouirent fort, etant alors en aſſurance ; car partout elles n'avoient que des amis, & partout ce ſeul ennemi, car il les ſuivoit partout.





CHAPITRE VII.

Suite de l'hiſtoire de la Caverne.



E Deſtin avec l'Olive allèrent le lendemain chez le prêtre, que l'on appeloit M. le prieur de Saint-Louis (qui eſt un titre, plutôt honorable que lucratif, d'une petite eglife qui eſt ſituée dans une île que fait la rivière de Sarthe entre les ponts d'Alençon), pour le remercier de ce que par fon moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, & qui enfuite les avoit mis dans un parfait repos puifqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeſte du miſerable Saldagne, qui continuoit toujours à les troubler. Vous ne devez pas vous étonner ſi les comediens & comediennes de cette troupe avoient reçu le bienfait d'un prêtre, puifque vous avez pu voir dans les aventures comiques de cette illuſtre hiſtoire les bons offices que trois ou quatre curés leur avoient rendus dans

le logis où l'on fe battoit la nuit, & le foin qu'ils avoient eu de loger & garder Angelique après qu'elle fut retrouvée, & autres que vous avez pu remarquer & que vous verrez encore à la fuite. Ce prieur, qui n'avoit fait que fimplement connoiffance avec eux, fit alors une fort etroite amitié, en forte qu'ils fe vifitèrent depuis & mangèrent fouvent enfemble. Or, un jour que M. de Saint-Louis etoit dans la chambre des comediennes (c'etoit un vendredi, que l'on ne reprefentoit pas) le Deftin & l'Eftoile prièrent la Caverne d'achever fon hiftoire. Elle eut un peu de peine à s'y refoudre, mais enfin elle touffa trois ou quatre fois & cracha bien autant; l'on dit qu'elle fe moucha auffi & fe mit en etat de parler, quand M. de Saint-Louis voulut fortir, croyant qu'il y eût quelque fecret myftère qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu; mais il fut arrêté par tous ceux de la troupe, qui l'affurèrent qu'ils feroient très aifes qu'il apprît leurs aventures. « Et j'ofe croire, dit l'Etoile (qui avoit l'efprit fort eclairé), que vous n'êtes pas venu jufqu'à l'âge où vous êtes fans en avoir eprouvé quelques-unes; car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la foutane. » Ces paroles demontèrent un peu le prieur, qui leur avoua franchement que fes aventures ne rempliroient pas mal une partie de roman, au lieu des hiftoires fabuleufes que l'on y met le plus fouvent. L'Etoile lui repartit qu'elle jugeoit bien

qu'elles etoient dignes d'être ouïes, & l'engagea à les raconter à la première requisition qui lui en feroit faite ; ce qu'il promit fort agreablement. Alors la Caverne reprit fon histoire en cette forte :

« Le levrier qui nous fit peur interrompit ce que vous allez apprendre. La propofition que le baron de Sigognac fit faire à ma mère (par le bon curé) de l'époufer la rendit auffi affligée que j'en etois joyeufe, comme je vous ai dejà dit ; & ce qui augmentoit fon affliction, c'etoit de ne fçavoir par quel moyen fortir de fon château : de le faire feules, nous n'euffions pu aller guère loin qu'il ne nous eût fait fuivre & reprendre, & enfuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'etoit hafarder à perdre nos nippes, qui etoient le feul moyen qui nous reftoit pour fubfifter; mais le bonheur nous en fournit un tout à fait plaufible. Ce baron, qui avoit toujours eté un homme farouche & fans humanité, ayant paffé de l'excès de l'infenfibilité brutale à la plus belle de toutes les paffions, qui eft l'amour, qu'il n'avoit jamais reffentie, ce fut avec tant de violence, qu'il en fut malade, & malade à la mort. Au commencement de fa maladie, ma mère s'entremit de le fervir ; mais fon mal augmentoit toutes les fois qu'elle approchoit de fon lit, ce qu'elle ayant aperçu, comme elle etoit femme d'efprit, elle dit à fes domeftiques qu'elle & fa fille leur etoient plutôt des fujets d'empêchemens que

neceſſaires, & partant qu'elle les prioit de leur procurer des montures pour nous porter & une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y reſoudre ; mais le curé ſurvenant & ayant reconnu que monſieur le baron etoit en rêverie, ſe mit en devoir d'en chercher. Enfin il trouva ce qui nous etoit neceſſaire.

« Le lendemain nous fîmes charger notre equipage, & après avoir pris congé des domeſtiques, & principalement de cet obligeant curé, nous allâmes coucher à une petite ville de Perigord dont je n'ai pas retenu le nom ; mais je ſçais bien que c'etoit celle où l'on alla querir un chirurgien pour panſer ma mère, qui avoient eté bleſſée quand les gens du baron de Sigognac nous prirent pour les bohemiens. Nous deſcendîmes dans un logis où l'on nous prit auſſitôt pour ce que nous etions, car une chambrière dit aſſez haut : « Courage ! l'on ſera la comedie, puiſque voici l'autre partie de la troupe arrivée. » Ce qui nous fit connoître qu'il y avoit là dejà quelque débris de caravane comique, dont nous fûmes très aiſes, parce que nous pourrions faire troupe & ainſi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point, car le lendemain (après que nous eûmes congédié la charrette & les chevaux) deux comediens, qui avoient appris notre arrivée, nous vinrent voir, & nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec ſa femme les avoit quittés, & que, ſi nous voulions nous joindre à eux,

nous pourrions faire affaires. Ma mère, qui etoit encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, & l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles, & l'autre femme qui etoit reſtée les ſeconds, & moi je ferois ce que l'on voudroit, car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous repreſentâmes environ quinze jours, cette ville-là n'etant pas capable de nous entretenir davantage de temps. D'ailleurs, ma mère preſſa d'en ſortir & de nous eloigner de ce pays-là, de crainte que ce baron, etant gueri, ne nous cherchât & ne nous fît quelque inſulte. Nous fîmes environ quarante lieues ſans nous arrêter, &, à la première ville où nous repreſentâmes, le maître de la troupe, que l'on appeloit Bellefleur, parla de mariage à ma mère ; mais elle le remercia & le conjura à même temps de ne prendre pas la peine d'être ſon galant, parce qu'elle etoit déjà avancée en âge & qu'elle avoit reſolu de ne ſe remarier jamais. Bellefleur, ayant appris une ſi ferme reſolution, ne lui en parla plus depuis.

« Nous roulâmes trois ou quatre années avec ſuccès. Je devins grande, & ma mère ſi valétudinaire qu'elle ne pouvoit plus repreſenter. Comme j'avois exercé avec la ſatiſfaction des auditeurs & l'approbation de la troupe, je fus ſubrogée en ſa place. Bellefleur, qui ne l'avoit pu avoir en mariage, me demanda à elle pour être ſa femme ; mais elle ne lui repondit pas ſelon ſon deſir, car elle eût bien voulu

trouver quelque occafion pour fe retirer à Marfeille. Mais etant tombée malade à Troyes en Champagne, & appréhendant de me laiffer feule, elle me communiqua le deffein de Bellefleur. La neceffité prefente m'obligea de l'accepter. D'ailleurs c'etoit un fort honnête homme ; il eft vrai qu'il eût pu être mon père. Ma mère eut donc la fatisfaction de me voir mariée & de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille le peut être ; mais comme le temps guerit tout, nous reprîmes notre exercice, & quelque temps après je devins groffe. Celui de mon accouchement etant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angelique, qui m'a tant coûté de larmes, & qui m'en fera bien verfer, fi je demeure encore quelque temps en ce monde. »

Comme elle alloit pourfuivre, le Deftin l'interrompit, lui difant qu'elle ne pouvoit efperer à l'avenir que toute forte de fatisfaction, puifqu'un feigneur tel qu'etoit Leandre la vouloit pour femme. L'on dit en commun proverbe que *lupus in fabula* (excufez ces trois mots de latin, affez faciles à entendre) ; auffi, comme la Caverne alloit achever fon hiftoire, Leandre entra, et falua tous ceux de la compagnie. Il etoit vêtu de noir & fuivi de trois laquais auffi vêtus de noir, ce qui donna affez à connoître que fon père etoit mort. Le prieur de Saint-Louis fortit & s'en alla, & je finis ici ce chapitre.



CHAPITRE VIII.

Fin de l'hiftoire de la Caverne.



PRÈS que Leandre eut fait toutes les ceremonies de fon arrivée, le Deftin lui dit qu'il fe falloit confoler de la mort de fon père, & fe féliciter des grands biens qu'il lui avoit laiffés. Leandre le remercia du premier, avouant que pour la mort de fon père, il y avoit longtemps qu'il l'attendoit avec impatience. « Toutefois, leur dit-il, il ne feroit pas feant que je paruffe fur le theâtre fi tôt & fi près de mon pays natal ; il faut donc, s'il vous plaît, que je demeure dans la troupe fans reprefenter jufqu'à ce que nous foyons eloignés d'ici. » Cette propofition fut approuvée de tous ; en fuite de quoi l'Etoile luy dit : « Monfieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, & comme il vous plaît que nous vous appelions à prefent. » Sur quoi

Leandre lui repondit : « Le titre de mon père etoit baron de Rochepierre, lequel je pourrois porter ; mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Leandre, nom ſous lequel j'ai eté ſi heureux que d'agreer à ma chère Angelique. C'eſt donc ce nom-là que je veux porter juſques à la mort, tant pour cette raiſon que pour vous faire voir que je veux executer ponctuellement la reſolution que je pris à mon départ & que je communiquai à tous ceux de la troupe. » En ſuite de cette declaration, les embraſſades redoublèrent, beaucoup de ſoupirs furent pouſſés, quelques larmes coulèrent des plus beaux yeux, & tous approuvèrent la reſolution de Leandre, lequel, s'etant approché d'Angelique, lui conta mille douceurs, auxquelles elle repondit avec tant d'eſprit que Leandre en ſut d'autant plus confirmé en ſa reſolution. Je vous aurois volontiers fait le recit de leur entretien & de la manière qu'il ſe paſſa, mais je ne ſuis pas amoureux comme ils etoient.

Leandre leur dit de plus qu'il avoit donné ordre à toutes ſes affaires, qu'il avoit mis des fermiers dans toutes ſes terres, & qu'il leur leur avoit fait avancer chacun ſix mois, ce qui pouvoit monter à ſix mille livres, qu'il avoit apportées afin que la troupe ne manquât de rien. A ce diſcours, grands remerciemens. Alors Ragotin (qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit en ces deux derniers

chapitres) s'avança pour dire que puiſque M. Leandre ne vouloit pas repreſenter en ce pays qu'on pouvoit lui bailler ſes rôles & qu'il s'en acquitteroit comme il ſaut. Mais Roquebrune (qui etoit ſon antipode) dit que cela lui appartenoit bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette epithète fit rire toute la compagnie; en ſuite de quoi le Deſtin dit que l'on y aviſeroit, & qu'en attendant la Caverne pourroit achever ſon hiſtoire, & qu'il feroit bon d'envoyer querir le prieur de Saint-Louis, afin qu'il en ouït la fin comme il avoit fait la ſuite, & afin que plus facilement il nous debitât la ſienne. Mais la Caverne repondit qu'il n'etoit pas neceſſaire, parce qu'en deux mots elle auroit achevé. On lui donna audience, & elle continua ainſi :

« Je ſuis demeurée au temps de mon accouchement d'Angelique ; je vous ai dit auſſi que deux comediens nous vinrent trouver pour nous perſuader de faire troupe avec eux; mais je ne vous ai pas dit que c'etoient l'Olive & un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel nous reçumes notre poète. Mais me voici au lieu de mes plus ſenſibles malheurs. Un jour que nous allions repreſenter la comedie du *Menteur*, de l'incomparable M. Corneille, dans une ville de Flandre où nous etions alors, un laquais d'une dame, qui avoit charge de garder ſa chaiſe, la quitta pour aller ivrogner, & auſſitôt une autre dame prit la place. Quand celle

à qui elle appartenoit vint pour s'y aſſeoir & la trouvant priſe, elle dit civilement à celle qui l'occupoit que c'etoit là ſa chaiſe & qu'elle la prioit de la lui laiſſer; l'autre repondit que ſi cette chaiſe etoit ſienne qu'elle la pourroit prendre, mais qu'elle ne bougeroit pas de cette place-là. Les paroles augmentèrent, & des paroles l'on en vint aux mains. Les dames ſe tiroient les unes les autres, ce qui auroient été peu, mais les hommes s'en mêlèrent; les parens de chaque parti en formèrent un chacun; l'on crioit, l'on ſe pouſſoit, & nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du theâtre. Mon mari, qui devoit faire le perſonnage de Dorante, avoit ſon epée au côté; quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau, il ne marchanda point, il ſauta du theâtre en bas & ſe jeta dans la mêlée, ayant auſſi l'epée à la main, tâchant d'apaiſer le tumulte, quand quelqu'un de l'un des partis (le prenant ſans doute pour être du contraire au ſien) lui porta un grand coup d'epée que mon mari ne put parer; car s'il s'en fût aperçu, il lui eût bien baillé le change, car il etoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur; il tomba, & tout le monde s'enfuit. Je me jetai en bas du theâtre & m'approchai de mon mari, que je trouvai ſans vie. Angelique (qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans) ſe joignit à moi avec tous ceux de la troupe. Notre recours fut à verſer des larmes, mais inutilement. Je fis

enterrer le corps de mon mari après qu'il eut été vifité par la juftice, qui me demanda fi je me voulois faire partie, à quoi je repondis que je n'en avois pas le moyen. Nous fortîmes de la ville, & la neceffité nous contraignit de reprefenter pour gagner notre vie, bien que notre troupe ne fût guère bonne, le principal acteur nous manquant. D'ailleurs j'etois fi affligée que je n'avois pas le courage d'etudier mes rôles; mais Angelique, qui fe faifoit grande, fuppléa à mon defaut. Enfin nous etions dans une ville de Hollande où vous nous vîntes trouver, vous, monfieur le Deftin, mademoifelle votre fœur & la Rancune; vous vous offrîtes de reprefenter avec nous, & nous fûmes ravis de vous recevoir & d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le refte de mes aventures a eté commun entre nous, comme vous ne fçavez que trop, au moins depuis Tours, où notre portier tua un des fufiliers de l'intendant, jufques en cette ville d'Alençon. »

La Caverne finit ainfi fon hiftoire, en verfant beaucoup de larmes, ce que fit l'Etoile en l'embraffant & la confolant du mieux qu'elle put de fes malheurs, qui veritablement n'etoient pas mediocres; mais elle lui dit qu'elle avoit fujet de fe confoler, attendu l'alliance de Léandre. La Caverne fanglotoit fi fort qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi continuer ce chapitre.



CHAPITRE IX.

La Rancune defabufe Ragotin fur le fujet de l'Etoile, & l'arrivée d'un carroffe plein de nobleffe, & autres aventures de Ragotin.



A comedie alloit toujours avant, & l'on reprefentoit tous les jours avec grande fatisfaction de l'auditoire, qui etoit toujours beau & fort nombreux; il n'y arrivoit aucun defordre, parce que Ragotin tenoit fon rang derrière la fcène, lequel n'etoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit point de rôle, & dont il grondoit fouvent; mais on lui donnoit efperance que, quand il feroit temps, on le feroit reprefenter. Il s'en plaignoit prefque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit grande confiance, quoique ce fût le plus mefiable de tous les hommes. Mais comme il l'en preffoit une fois extraordinairement, la Rancune lui dit : « Monfieur Rago-

tin, ne vous ennuyez pas encore, car apprenez qu'il y a grande différence du barreau au theâtre : ſi l'on n'y eſt bien hardi, l'on s'interrompt facilement ; & puis la declamation des vers eſt plus difficile que vous ne penſez. Il faut obſerver la ponctuation des periodes & ne pas faire paroître que ce ſoit de la poéſie, mais les prononcer comme ſi c'etoit de la proſe ; & il ne faut pas les chanter ni s'arrêter à la moitié ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a très mauvaiſe grâce ; & il y faut être bien aſſuré ; en un mot, il les faut animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque temps, & pour vous accoutumer au theâtre, repreſentez ſous le maſque à la farce : vous y pourrez faire le ſecond zani [23]. Nous avons un habit qui vous ſera propre (c'etoit celui d'un petit garçon qui faiſoit quelquefois ce perſonnage-là, & que l'on appeloit Godenot) ; il en faut parler à M. le Deſtin & à mademoiſelle de l'Eſtoile » ; ce qu'ils firent le jour même, & fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce perſonnage-là. Il fut inſtruit par la Rancune (qui, comme vous avez vu au premier tome de ce roman, s'enfarinoit à la farce) de ce qu'il devoit dire.

Le ſujet de celle qu'ils jouèrent fut une intrigue amoureuſe que la Rancune demêloit en faveur du Deſtin. Comme il ſe preparoit à exécuter ce négoce, Ragotin parut ſur la ſcène, auquel la Rancune demanda en ces

termes : « Petit garçon, mon petit Godenot, où vas-tu ſi empreſſé ? » Puis s'adreſſant à la compagnie (après lui avoir paſſé la main ſous le menton & trouvé ſa barbe) : « Meſſieurs, j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la metamorphoſe des fourmis en pygmées[24] (auxquels les grues font la guerre) etoit une fable; mais à preſent je change de ſentiment, car ſans doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme, reſſuſcité, pour lequel l'on a fait (il y a environ ſept ou huit cents ans) une chanſon que je ſuis reſolu de vous dire ; ecoutez bien :

CHANSON.

Mon pere m'a donné mari.
Qu'eſt-ce que d'un homme ſi petit ?
Il n'eſt pas plus grand qu'une fourmi.
Hé ! qu'eſt-ce ? qu'eſt-ce ? qu'eſt-ce ? qu'eſt-ce ?
Qu'eſt-ce que d'un homme,
S'il n'eſt, s'il n'eſt homme ?
Qu'eſt-ce que d'un homme ſi petit ?

A chaque vers la Rancune tournoit & retournoit le pauvre Ragotin & faiſoit des poſtures qui faiſoient bien rire la compagnie. L'on n'a pas mis le reſte de la chanſon, comme choſe ſuperflue à notre roman[25].

Après que la Rancune eut achevé ſa chanſon, il montra Ragotin & dit : « Le voici reſ-

ſuſcité », & en diſant cela il denoua le cordon avec lequel ſon maſque etoit attaché, de ſorte qu'il parut à viſage decouvert, non pas ſans rougir de honte & de colère tout enſemble. Il fit pourtant de neceſſité vertu, & pour ſe venger il dit à la Rancune qu'il etoit un franc ignorant d'avoir terminé tous les vers de ſa chanſon en *i*, comme *cribli*, *trouvi*, etc., & que c'etoit très mal parlé, qu'il falloit dire *trouva* ou *trouvai*. Mais la Rancune lui repartit : « C'eſt vous, Monſieur, qui êtes un grand ignorant, pour un petit homme, car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit, que c'etoit une chanſon ſi vieille que, ſi l'on faiſoit un rôle de toutes les chanſons que l'on a faites en France depuis que l'on y fait des chanſons, ma chanſon feroit en chef. D'ailleurs ne voyez-vous pas que c'eſt l'idiome de cette province de Normandie où cette chanſon a eté faite, & qui n'eſt pas ſi mal à propos comme vous vous imaginez? Car, puiſque, ſelon ce fameux Savoyard M. de Vaugelas, qui a reformé la langue françaiſe, l'on ne ſauroit donner de raiſon pourquoi l'on prononce certains termes, & qu'il n'y a que l'uſage qui les fait approuver, ceux du temps que l'on fit cette chanſon doit paſſer, puiſqu'elle eſt la plus ancienne. Je vous demande, Monſieur Ragotin, pourquoi eſt-ce que, puiſque l'on dit de quelqu'un « il monta à cheval & il entra en ſa maiſon », que l'on ne dit pas *il deſcenda* & *il ſorta*, mais il deſcendit

& il fortit? Il s'enfuit donc que l'on peut dire *il entrit* & *il montit*, & ainfi de tous les termes femblables. Or, puifqu'il n'y a que l'ufage qui leur donne le cours, c'eft auffi l'ufage qui fait paffer ma chanfon. »

Comme Ragotin vouloit repartir, le Deftin entra fur la fcène, fe plaignant de la longueur de fon valet la Rancune, & l'ayant trouvé en différent avec Ragotin, il leur demanda le fujet de leur difpute, qu'il ne pût jamais apprendre : car ils fe mirent à parler tous à la fois, & fi haut qu'il s'impatienta & pouffa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de même, en telle forte qu'ils le ballotèrent longtemps d'un bout du theâtre à l'autre, jufqu'à ce que Ragotin tomba fur les mains & marcha jufques aux tentes du theâtre, fous lefquelles il paffa. Tous les auditeurs fe levèrent pour voir cette badinerie, & fortirent de leur places, proteftant aux comediens que cette faillie valoit mieux que leur farce, qu'auffi bien ils n'auroient pu achever, car les demoifelles & les autres acteurs, qui regardoient par les ouvertures des tentes du theâtre, rioient fi fort qu'il leur eût eté impoffible.

Nonobftant cette boutade, Ragotin perfecutoit fans ceffe la Rancune de le mettre aux bonnes grâces de l'Etoile, & pour ce fujet il lui donnoit fouvent des repas, ce qui ne deplaifoit pas à la Rancune, qui tenoit toujours le bec en l'eau au petit homme; mais, comme il etoit frappé

d'un même trait, il n'ofoit parler à cette belle ni pour lui ni pour Ragotin, lequel le preffa une fois fi fort qu'il fut obligé de lui dire : « Monfieur Ragotin, cette Etoile eft fans doute de la nature de celles du ciel que les aftrologues appellent errantes : car, auffitôt que je lui ouvre le difcours de votre paffion, elle me laiffe fans me repondre ; mais comment me repondroit-elle, puifqu'elle ne m'ecoute pas ? Mais je crois avoir decouvert le fujet qui la rend de fi difficile abord ; ceci vous furprendra fans doute, mais il faut être préparé à tout evenement. Ce monfieur le Deftin, qu'elle appelle fon frère, ne lui eft rien moins que cela ; je les furpris il y a quelques jours fe faifant des careffes fort éloignées d'un frère & d'une fœur, ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'etoit plutoft fon galant ; & je fuis le plus trompé du monde fi, quand Leandre & Angelique fe marieront, ils n'en font de même. Sans cela, elle feroit bien degoûtée de méprifer votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité & de mérite, fans compter la bonne mine. Je vous dis ceci afin que vous tâchiez à chaffer de votre cœur cette paffion, puifqu'elle ne peut fervir qu'à vous tourmenter comme un damné. » Le petit poète & avocat fut fi affommé de ce difcours qu'il quitta la Rancune en branlant la tête & en difant fept ou huit fois, à fon ordinaire : « Serviteur, ferviteur, etc. »

Enfuite Ragotin s'avifa d'aller faire un voyage

à Beaumont-le-Vicomte, petite ville diſtante d'environ cinq lieues d'Alençon, & où l'on tient un beau marché tous les lundis de chaque ſemaine ; il voulut choiſir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit ſçavoir à tous ceux de la troupe, leur diſant que c'etoit pour retirer quelque ſomme d'argent qu'un des marchands de cette ville-là lui devoit, ce que tous trouvèrent bon. « Mais, lui dit la Rancune, comment penſez-vous faire ? car votre cheval eſt encloué, il ne pourra pas vous porter. — Il n'importe (dit Ragotin) ; j'en prendrai un de louage, & ſi je n'en puis trouver j'irai bien à pied, il n'y a pas ſi loin ; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des marchands de cette ville, qui y vont preſque tous de la ſorte. » Il en chercha un partout ſans en pouvoir trouver ; ce qui l'obligea à demander à un marchand de toiles, voiſin de leur logis, s'il iroit lundi prochain au marché de Beaumont ; &, ayant appris que c'étoit ſa réſolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le marchand accepta, à condition qu'ils partiroient auſſitôt que la lune ſeroit levée, qui etoit environ une heure après minuit, ce qui fut executé.

Or, un peu devant qu'ils ſe miſſent en chemin, il etoit parti un pauvre cloutier, lequel avoit accoutumé de ſuivre les marchés pour debiter ſes clous & des fers de cheval, quand il les avoit faits, & qu'il portoit ſur ſon dos dans une beſace. Ce cloutier etant en chemin,

et n'entendant ni ne voyant perſonne devant ni derrière lui, jugea qu'il etoit encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le ſaiſit quand il penſa qu'il lui falloit paſſer tout proche des fourches patibulaires, où il y avoit alors un grand nombre de pendus; ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin & ſe coucher ſur une petite motte de terre, où etoit une haie, en attendant que quelqu'un paſſât, & où il s'endormit. Quelque peu de temps après, le marchand & Ragotin paſſèrent; ils alloient au petit pas & ne diſoient mot, car Ragotin rêvoit au diſcours que lui avoit fait la Rancune. Comme ils furent proche du gibet, Ragotin dit qu'il falloit compter les pendus; à quoi le marchand s'accorda par complaiſance. Ils avancèrent juſqu'au milieu des piliers pour compter, & auſſitôt ils aperçurent qu'il en etoit tombé un qui etoit fort ſec. Ragotin, qui avoit toujours des penſées dignes de ſon bel eſprit, dit au marchand qu'il lui aidât à le relever, & qu'il le vouloit appuyer tout droit contre un des piliers, ce qu'ils firent facilement avec un bâton : car, comme je l'ai dit, il etoit roide & fort ſec; &, après avoir vu qu'il y en avoit quatorze de pendus, ſans celui qu'ils avoient relevé, ils continuèrent leur chemin. Ils n'avoient pas fait vingt pas quand Ragotin arrêta le marchand pour lui dire qu'il falloit appeler ce mort, pour voir s'il voudroit venir avec eux, & ſe mit à crier bien fort :

« Holà ho! veux-tu venir avec nous? » Le cloutier, qui ne dormoit pas ferme, fe leva auffitôt de fon pofte, &, en fe levant, cria auffi bien fort : « J'y vais, j'y vais, attendez-moi », & fe mit à les fuivre. Alors le marchand & Ragotin, croyant que ce fût effectivement le pendu, fe mirent à courir bien fort; & le cloutier fe mit auffi à courir, en criant toujours plus fort : « Attendez-moi! » Et, comme il couroit, les fers & les clous qu'il portoit faifoient grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin & du marchand : car ils crurent pour lors que c'etoit veritablement le mort qu'ils avoient relevé, ou l'ombre de quelque autre, qui traînoit des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparoît jamais de fpectre qui n'en traîne après foi); ce qui les mit en etat de ne plus fuir, un tremblement les ayant faifis, en telle forte que, leurs jambes ne les pouvant plus foutenir, il furent contraints de fe coucher par terre, où le cloutier les trouva, & qui fit deloger la peur de leur cœur par un bonjour qu'il leur donna, ajoutant qu'ils l'avoient bien fait courir. Ils eurent de la peine à fe raffurer; mais, après avoir reconnu le cloutier, ils fe levèrent & continuèrent heureufement leur chemin jufqu'à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il y avoit à faire, & le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la troupe qui fortoient de table, auxquels il raconta fon aventure, qui les penfa faire mourir de rire. Les

demoiſelles en faiſoient de ſi grands eclats qu'on les entendoit de l'autre bout de la rue, & qui ſurent interrompus par l'arrivée d'un carroſſe rempli de nobleſſe campagnarde. C'etoit un gentilhomme qu'on appeloit M. de la Freſnaye. Il marioit ſa fille unique, & il venoit prier les comediens de repreſenter chez lui le jour de ſes noces. Cette fille, qui n'etoit pas des plus ſpirituelles du monde, leur dit qu'elle deſiroit que l'on jouât la Silvie de Mairet. Les comediennes ſe contraignirent beaucoup pour ne rire pas, & lui dirent qu'il falloit donc leur en procurer une, car ils ne l'avoient plus. La demoiſelle repondit qu'elle leur en bailleroit une, ajoutant qu'elle avoit toutes les Paſtorales : celles de Racan, la Belle Pêcheuſe, le Contraire en Amour, Ploncidon, le Mercier, & un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. « Car, diſoit-elle, cela eſt propre à ceux qui, comme nous, demeurent dans des maiſons aux champs ; & d'ailleurs les habits ne coûtent guère : il ne ſe faut point mettre en peine d'en avoir de ſomptueux, comme quand il faut repreſenter la mort de Pompée, le Cinna, Heraclius ou la Rodogune. Et puis les vers des Paſtorales ne ſont pas ſi ampoulés comme ceux des poèmes graves ; & ce genre paſtoral eſt plus conforme à la ſimplicité de nos premiers parens, qui n'etoient habillés que de feuilles de figuier, même après leur péché. » Son père & ſa mère ecoutoient ce diſcours avec

admiration, s'imaginant que les plus excellens orateurs du royaume n'auroient ſçu debiter de ſi riches penſées, ni en termes ſi relevés.

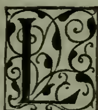
Les comediens demandèrent du temps pour ſe preparer, & on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir dîné, quand le prieur de Saint-Louis entra. L'Etoile lui dit qu'il avoit bien fait de venir, car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir, pour s'acquitter de ſa promeſſe, à quoi il ne lui falloit guère de perſuaſion, puiſqu'il venoit pour ce ſujet. Les comediennes s'aſſirent ſur un lit & les comediens dans des chaiſes. L'on ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'il n'y avoit perſonne, s'il fût ſurvenu quelqu'un. L'on fit ſilence, & le prieur debuta comme vous allez voir au ſuivant chapitre, ſi vous prenez la peine de le lire.





CHAPITRE X.

Hiſtoire du prieur de Saint-Louis & l'arrivée de M. de Verville.



E commencement de cette hiſtoire ne peut vous être qu'ennuyeux, puiſqu'il eſt genealogique ; mais cet exorde eſt, ce me ſemble, néceſſaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point deguiſer ma condition, puiſque je ſuis dans ma patrie ; peut-être qu'ailleurs j'aurois pu paſſer pour autre que je ne ſuis, bien que je ne l'aie jamais fait. J'ai toujours été fort ſincère en ce point-là. Je ſuis donc natif de cette ville : les femmes de mes deux grands-pères etoient demoiſelles, & il y avoit du *de* à leur ſurnom. Mais, comme vous ſçavez que les fils aînés emportent preſque tout le bien & qu'il en reſte fort peu pour les autres garçons & pour les filles (ſuivant l'ordre du Coutumier[26]

de cette province), on les loge comme l'on peut, ou en les mettant en l'ordre ecclésiastique ou religieux, ou en les mariant à des personnes de moindre condition, pourvu qu'ils soient honnêtes gens & qu'ils aient du bien, suivant le proverbe qui court en ce pays : « Plus de profit & moins d'honneur », proverbe qui depuis longtemps a passé les limites de cette province & s'est repandu par tout le royaume. Aussi mes grand'mères furent mariées à de riches marchands, l'un de draps de laine & l'autre de toiles. Le père de mon père avoit quatre fils, dont mon père n'etoit pas l'aîné. Celui de ma mère avoit deux fils & deux filles, dont elle en étoit une. Elle fut mariée au second fils de ce marchand drapier, lequel avoit quitté le commerce pour s'adonner à la chicane : ce qui est cause que je n'ai pas eu tant de bien que j'eusse pu avoir. Mon père, qui avoit beaucoup gagné au commerce & qui avoit epousé en premières noces une femme fort riche qui mourut sans enfans, etoit dejà fort avancé en âge quand il epousa ma mère qui consentit à ce mariage plutôt par obéissance que par inclination : aussi il y avoit plutôt de l'aversion de son côté que de l'amour; ce qui fut sans doute la cause qu'ils demeurèrent treize ans mariés & quasi hors d'esperance d'avoir des enfans; mais enfin ma mère devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire son fruit, ce fut avec une peine extrême, car elle de-

meura quatre jours au mal de l'enfantement; à la fin elle accoucha de moi ſur le ſoir du quatrième jour. Mon père, qui avoit été occupé pendant ce temps-là à faire condamner un homme à être pendu (parce qu'il avait tué un ſien frère) & quatorze faux témoins au fouet, fut ravi de joie quand les femmes qu'il avoit laiſſées dans ſa maiſon pour ſecourir ma mère le félicitèrent de la naiſſance de ſon fils. Il les régala du mieux qu'il put, & en enivra quelques-unes, auxquelles il fit boire du vin blanc en guiſe de cidre poiré : lui-même me l'a raconté pluſieurs fois.

Je fus baptiſé deux jours après ma naiſſance; le nom que l'on m'impoſa ne fait rien à mon hiſtoire. J'eus pour parrain un ſeigneur de place fort riche, dont mon père etoit voiſin, lequel ayant appris de madame ſa femme la groſſeſſe de ma mère, après un ſi long temps de mariage, comme j'ai dit, il lui demanda ſon fruit pour le preſenter au baptême : ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mère n'avoit que moi, elle m'eleva avec grand ſoin, & un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition. Quand je fus un peu grand, je fis paroître que je ne ſerois pas ſot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'etois connu, & principalement de mon parrain, lequel n'avoit qu'une fille unique mariée à un gentilhomme parent de ma mère. Elle avoit deux fils, un plus âgé d'un an que moi, & l'autre

moins âgé d'un an, mais qui etoient auffi brutaux que je faifois paroître d'efprit ; ce qui obligeoit mon parrain à m'envoyer querir quand il avoit quelque illuftre compagnie, car c'etoit un homme fplendide & qui traitoit tous les princes & grands feigneurs qui paffoient par cette ville. Il me faifoit chanter, danfer & caqueter pour les divertir, & j'étois toujours affez bien vêtu pour avoir entrée partout. J'aurois fait fortune avec lui, fi la mort ne me l'eût ravi trop tôt, à un voyage qu'il fit à Paris. Je ne reffentis point alors cette mort comme j'ai fait depuis. Ma mère me fit etudier & je profitois beaucoup ; mais, quand elle aperçut que j'avois de l'inclination à être d'églife, elle me retira du collège & me jeta dans le monde où je penfai me perdre, nonobftant le vœu qu'elle avoit fait à Dieu de lui confacrer le fruit qu'elle produiroit s'il lui accordoit la prière qu'elle lui faifoit de lui en donner. Elle etoit tout au contraire des autres mères, qui ôtent à leurs enfans les moyens de fe debaucher : car elle me bailloit (tous les dimanches & fêtes) de l'argent pour jouer & aller au cabaret. Neanmoins, comme j'avois le naturel bon, je ne faifois point d'excès, & tout fe terminoit à me rejouir avec mes voifins. J'avois fait grande amitié avec un jeune garçon âgé de quelques années plus que moi, fils d'un officier de la reine mère du roi Louis treizième, de glorieufe memoire, lequel avoit

auffi deux filles. Il faifoit fa refidence dans une maifon fituée dans ce beau parc, lequel (comme vous pouvez fçavoir) a été autrefois le lieu de delices des anciens ducs d'Alençon. Cette maifon lui avoit eté donnée, avec un grand enclos, par la reine fa maîtreffe, qui jouiffoit alors en apanage de ce duché. Nous paffions agreablement le temps dans ce parc, mais comme des enfans, fans penfer à ce qui arriva depuis. Cet officier de la reine, que l'on appeloit M. du Frefne, avoit un frère auffi officier dans la maifon du roi, lequel lui demanda fon fils, ce que du Frefne n'ofa refufer. Devant que de partir pour la cour il me vint dire adieu, & j'avoue que ce fut la première douleur que je reffentis en ma vie. Nous pleurâmes bien fort en nous feparant; mais je pleurai bien davantage quand, trois mois après fon depart, fa mère m'apprit la nouvelle de fa mort. Je reffentis cette affliction autant que j'en etois capable, & je m'en allai le pleurer avec fes fœurs, qui en etoient fenfiblement touchées. Mais, comme le temps modère tout, quand ce trifte fouvenir fut un peu paffé, mademoifelle du Frefne vint un jour prier ma mère d'agréer que j'allaffe donner quelques exemples d'ecriture à fa jeune fille, que l'on appeloit mademoifelle du Lys, pour la difcerner de fon aînée, qui portoit le nom de la maifon. « D'autant, lui dit-elle, que l'ecrivain qui l'enfeignoit s'en eft allé »; ajoutant qu'il y en avoit beaucoup

d'autres, mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville, & que ſa fille n'etoit pas de condition à rouler les ecoles. Elle s'excuſa fort de cette liberté; mais elle dit qu'avec les amis l'on en uſe facilement. Elle ajouta que cela pourroit ſe terminer à quelque choſe de plus important, ſous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis ſecretement entre elles. Ma mère ne m'eût pas plutôt propoſé cet emploi que l'après-dînée j'y allai, reſſentant dejà quelque ſecrète cauſe qui me faiſoit agir, ſans y faire pourtant guère de réflexion. Mais je n'eus pas demeuré huit jours en la pratique de cet exercice que la du Lys, qui etoit la plus jolie des deux filles, ſe rendit fort familière avec moi, & ſouvent par raillerie m'appeloit mon petit maître. Ce fut pour lors que je commençai à reſſentir quelque choſe dans mon cœur, qu'il avoit ignoré juſques alors, & il en fut de même de la du Lys. Nous etions inſeparables, & nous n'avions point de plus grande ſatisfaction que quand on nous laiſſoit ſeuls, ce qui arrivoit aſſez ſouvent. Ce commerce dura environ ſix mois, ſans que nous nous parlaſſions de ce qui nous poſſédoit; mais nos yeux en diſoient aſſez. Je voulus eſſayer un jour de faire des vers à ſa louange, pour voir ſi elle les recevroit agreablement; mais, comme je n'en avois point encore compoſé, je ne pus pas y reuſſir. Je commençois à lire les bons romans & les bons poètes, ayant laiſſé les Muleſines, Robert-

le-Diable, les Quatre fils Aymon, la Belle Maguelonne, Jean de Paris[27], etc., qui ſont les romans des enfans. Or, en liſant les œuvres de Marot, j'y trouvai le triolet qui convenoit merveilleuſement bien à mon deſſein. Je le transcrivis mot à mot. Voici comme il y avoit[28] :

Votre bouche petite & belle,
Eſt ſi agreable entretien,
Qui parfois ſon maître m'appelle,
Et l'alliance j'en retiens :
Car ce m'eſt honneur & grand bien;
Mais, quand vous me prîtes pour maître,
Que ne diſiez-vous auſſi bien :
Votre maîtreſſe je veux être.

Je lui donnai ces vers, qu'elle lut avec joie, comme je connus ſur ſon viſage; après quoi elle les mit dans ſon ſein, d'où elle les laiſſa tomber un moment après, & qui furent relevés par ſa fœur aînée ſans qu'elle s'aperçut, & dont elle fut avertie par un petit laquais. Elle les lui demanda, &, voyant qu'elle faiſoit quelque difficulté de les lui rendre, elle ſe mit furieuſement en colère & s'en plaignit à ſa mère, qui commanda à ſa fille de les lui bailler, ce qu'elle fit. Ce procédé me donna de bonnes eſperances, quoique ma condition me rebutât.

Or, pendant que nous paſſions ainſi agreablement le temps, mon père & ma mère, qui etoient fort avancés en âge, deliberèrent de me

marier, & ils m'en firent un jour la propoſition. Ma mère decouvrit à mon père le projet qu'elle avoit fait avec mademoiſelle du Freſne, comme je vous l'ai dit ; mais, comme c'etoit un homme ſort intereſſé, il lui repondit que cette fille-là etoit d'une condition trop relevée pour moi, &, d'ailleurs, qu'elle avoit trop peu de bien, nonobſtant quoi elle voudroit trop trancher de la dame. Comme j'etois fils unique, & que mon père etoit fort riche ſelon ſa condition, & ſemblablement un mien oncle, qui n'avoit point d'enfans, & duquel il n'y avoit que moi qui en pût être heritier, ſelon la coutume de Normandie, pluſieurs ſamilles me regardoient comme un objet digne de leur alliance, & même l'on me fit porter trois ou quatre enfans au baptême avec des filles des meilleures maiſons de notre voiſinage (qui eſt ordinairement par où l'on commence pour reuſſir aux mariages) ; mais je n'avois dans la penſée que ma chère du Lys. J'en etois neanmoins ſi perſécuté de de tous mes parens que je pris reſolution de m'en aller à la guerre, quoique je n'euſſe que ſeize ou dix-ſept ans. L'on fit des levées en cette ville pour aller en Danemarck ſous la conduite de M. le comte de Montgommeri. Je me fis enroler ſecretement avec trois cadets, mes voiſins, & nous partîmes de même en fort bon équipage ; mon père & ma mère en furent ſort affligés, & ma mère en penſa mourir de douleur. Je ne pus ſçavoir alors quel effet ce depart

inopiné fit fur l'efprit de la du Lys, car je ne lui en dis rien du tout; mais je l'ai fçu depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Hâvre-de-Grâce & voguâmes affez heureufement jufqu'à ce que nous fuffions près du Sund; mais alors il fe leva la plus furieufe tempête que l'on ait jamais vue fur la mer océane; nos vaiffeaux furent jetés par la tourmente en divers endroits, & celui de M. de Montgommeri, dans lequel j'etois, vint aborder heureufement à l'embouchure de la Tamife, par laquelle nous montâmes, à l'aide du reflux, jufqu'à Londres, capitale d'Angleterre, où nous fejournâmes environ fix femaines, pendant lequel temps j'eus le loifir de voir une partie des raretés de cette fuperbe ville, & l'illuftre cour de fon roi, qui etoit alors Charles Stuart, premier du nom. M. de Montgommeri s'en retourna dans fa maifon de Pont-Orfon, en Baffe-Normandie, où je ne voulus pas le fuivre. Je le fuppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il fit. Je m'embarquai dans un vaiffeau qui alloit à Rouen, où j'arrivai heureufement, & de là je me mis fur un bateau qui me remonta jufqu'à Paris, où je trouvai un mien parent fort proche, qui etoit ciergier du Roi. Je le priai que par fon moyen je puffe entrer au régiment des gardes; il s'y employa & fut mon repondant, car en ce temps-là il en falloit avoir pour y être reçu, ce que je fus en la compagnie de M. de la Raüderie. Mon parent me

bailla de quoi me remettre en equipage (car en ce voyage de mer j'avois gâté mes habits) & de l'argent, ce qui me faifoit faire paroli[29] à une trentaine de cadets de grande maifon, qui portoient tous le moufquet auffi bien que moi.

En ce temps-là les princes & grands feigneurs de France fe foulevèrent contre le roi, & même Mgr le duc d'Orléans, fon frère; mais Sa Majefté, par l'adreffe ordinaire du grand cardinal de Richelieu, rompit leurs mauvais deffeins, ce qui obligea Sa Majefté de faire un voyage en Bretagne avec une puiffante armée. Nous arrivâmes à Nantes, où l'on fit la première execution des rebelles fur la perfonne du comte de Chalais, qui eut la tête tranchée; ce qui donna de la terreur à tous les autres, qui moyennèrent leurs paix avec le roi, lequel s'en retourna à Paris. Il paffa par la ville du Mans, où mon père me vint trouver, tout vieux qu'il etoit (car il avoit eté averti par mon coufin ce ciergier du Roi, que j'etois au régiment des gardes); il me demanda à mon capitaine, lequel lui accorda mon congé. Nous nous en revînmes en cette ville, où mes parens refolurent que, pour m'arrêter, il me falloit lier avec une femme; celle d'un chirurgien voifin d'une mienne coufine germaine fit venir pendant le carême (fous prétexte d'ouïr les prédications) la fille d'un lieutenant de bailli d'un bourg diftant de trois lieues d'ici. Ma coufine me vint querir à notre maifon pour me la faire voir;

mais après une heure de converſation que j'eus avec elle dans la maiſon de madite couſine, où elle etoit venue, elle ſe retira, & alors l'on me dit que c'etoit une maîtreſſe pour moi; à quoi je repondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût aſſez belle & riche, mais toutes les beautés me ſembloient laides en comparaiſon de ma chère du Lys, qui ſeule occupoit toutes mes penſées. J'avois un oncle, frère de ma mère, homme de juſtice, & que je craignois beaucoup, lequel s'en vint un ſoir à notre maiſon, &, après m'avoir fort bravé ſur le mepris que j'avois temoigné faire de cette fille, me dit qu'il falloit me reſoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines fêtes de Pâques, & qu'il y avoit des perſonnes qui valoient plus que moi qui ſe tiendroient bien honorées de cette alliance. Je ne repondis ni oui ni non; mais, les fêtes ſuivantes, il fallut y aller avec ma couſine, cette chirurgienne & un ſien fils. Nous fûmes agreablement reçus, & l'on nous regala trois jours durant. L'on nous mena auſſi à toutes les metairies de ce lieutenant, dans toutes leſquelles il y avoit feſtin. Nous fûmes auſſi à un gros bourg, diſtant d'une lieue de cette maiſon, voir le curé du lieu, qui etoit frère de de la mère de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous etions venus, c'eſt-à-dire, pour ce qui me regardoit, auſſi peu amoureux que devant. Il fut pourtant reſolu que dans

une quinzaine de jours on parleroit à fond de ce mariage. Le terme etant expiré, j'y retournai avec trois de mes coufins germains, deux avocats & un procureur en ce prefidial; mais, par bonheur, on ne conclut rien, & l'affaire fut remife aux fêtes de mai prochaines. Mais le proverbe eft bien veritable, que l'homme propofe & Dieu difpofe, car ma mère tomba malade quelques jours devant les fêtes & mon père quatre jours après; l'une & l'autre maladie fe terminèrent par la mort. Celle de ma mère arriva au mardi, & celle de mon père le jeudi de la même femaine, & je fus auffi fort malade; mais je me levai pour aller voir cet oncle fevère, qui etoit auffi fort malade, & qui mourut quinze jours après. A quelque temps de là, l'on me reparla de cette fille du lieutenant que j'etois allé voir; mais je n'y voulus pas entendre, car je n'avois plus de parens qui euffent droit de me commander: d'ailleurs que mon cœur etoit toujours dans ce parc, où je me promenois ordinairement, mais bien plus fouvent en imagination.

Un matin, que je croyois pas qu'il y eût encore perfonne de levé dans la maifon du fieur Dufrefne, je paffai devant, & je fus bien etonné quand j'ouïs la du Lys qui chantoit, fur fon balcon, cette vieille chanfon qui a pour reprife: « Que n'eft-il auprès de moi, celui que mon cœur aime! » Ce qui m'obligea à m'approcher d'elle & à lui faire une profonde révérence, que j'ac-

compagnai de telles ou femblables paroles : « Je fouhaiterois de tout mon cœur, mademoifelle, que vous euffiez la fatisfaction que vous defirez, & je voudrois y pouvoir contribuer : ce feroit avec la même paffion que j'ai toujours été votre très humble ferviteur. » Elle me rendit bien mon falut, mais elle ne me repondit pas, &, continuant à chanter, elle changea la reprife de la chanfon en ces paroles : « Le voici auprès de moi celui que mon cœur aime. » Je ne demeurai pas court, car je m'etois un peu ouvert à la guerre & à la cour, &, quoique le procédé fût capable de me demonter, je lui dis : « J'aurai fujet de le croire fi vous me faites ouvrir la porte. » A même temps elle appela le petit laquais dont j'ai dejà parlé, auquel elle commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai, & je fus reçu avec tous les temoignages de bienveillance du père, de la mère & de la fœur aînée, mais encore plus de la du Lys. La mère me demanda pourquoi j'etois fi fauvage & que je ne les vifitois pas fi fouvent que j'avois accoutumé, qu'il ne falloit pas que le deuil de mes parens m'en empêchât, & qu'il falloit fe divertir comme auparavant ; en un mot, que je ferois toujours le bienvenu dans leur maifon. Ma reponfe ne fut que pour faire paroître mon peu de mérite, en difant quelque peu de paroles auffi mal rangées que celles que je vous débite. Mais enfin tout fe termina à un dejeuner de laitage, qui eft en ce pays grand

regal, comme vous ſavez. — « Et qui n'eſt pas deſagreable, repondit l'Etoile ; mais pourſuivez. » — Quand je pris congé pour ſortir, la mère me demanda ſi je ne m'incommoderois point d'accompagner elle & ſes filles chez un vieux gentilhomme, leur parent, qui demeuroit à deux lieues d'ici. Je lui repondis qu'elle me faiſoit tort de me le demander, & qu'un commandement abſolu m'eût eté plus agreable. Le voyage fut conclu au lendemain. La mère monta un petit mulet, qui etoit dans la maiſon ; la fille aînée monta le cheval de ſon père, & je portois en croupe ſur le mien, qui etoit fort, ma chère du Lys ; je vous laiſſe à penſer quel fut notre entretien le long du chemin, car, pour moi, je ne m'en ſouviens plus. Tout ce que je puis dire, c'eſt que nous nous ſeparâmes, la du Lys & moi, fort amoureux ; depuis ce temps-là mes viſites furent fort fréquentes, ce qui dura tout le temps de l'eté & de l'automne. De vous dire tout ce qui ſe paſſa, je vous ferois trop ennuyeux ; ſeulement vous dirai-je que nous nous derobions ſouvent de la compagnie & nous allions demeurer ſeuls à l'ombrage de ce bois de haute futaie, & toujours ſur le bord de la belle petite rivière qui paſſe au milieu, où nous avions la ſatiſfaction d'ouïr le ramage des oiſeaux, qu'ils accordaient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous diſions, & nous nous faiſions enſuite autant d'innocentes careſſes. Ce fut là

où nous prîmes refolution de nous bien divertir le carnaval prochain.

Un jour que j'etois occupé à faire faire du cidre à un preffoir du faubourg de la Barre, qui eft tout joignant le parc, la du Lys m'y vint trouver; à fon abord je connus qu'elle avoit quelque chofe fur le cœur, en quoi je ne me trompais pas : car, après qu'elle m'eut un peu raillé fur l'équipage où j'etois, elle me tira à part & me dit que le gentilhomme dont la fille etoit chez M. de Planche-Panète, fon beau-frère, en avoit amené un autre, qu'il pretendoit lui faire donner pour mari, & qu'ils etoient à la maifon, dont elle s'etoit derobée pour m'en avertir. « Ce n'eft pas, ajouta-t-elle, que je favorife jamais fa recherche & que je confente à quoi que ce foit, mais j'aimerois mieux que tu trouvaffes quelque moyen de le renvoyer que s'il venoit de moi. » Je lui dis alors : « Va-t-en, & lui fais bonne mine, pour ne rien alterer ; mais fçache qu'il ne fera pas ici demain à midi. » Elle s'en alla plus joyeufe, attendant l'evenement. Cepedant je quittai tout & abandonnai mon cidre à la difcretion des valets, & m'en allai à ma maifon, où je pris du linge & un autre habit, & m'en allai chercher mes camarades : car vous devez fçavoir que nous etions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun une maîtreffe, & tellement unis, que qui en offenfoit un avoit offenfé tous les autres ; & nous etions tous refolus

que, ſi quelque etranger venoit pour nous les ravir, de le mettre en etat de n'y reuſſir jamais. Je leur propoſai ce que vous venez d'ouïr, & auſſitôt tous conclurent qu'il falloit aller trouver ce galant (qui etoit un gentilhomme de la plus petite nobleſſe du bas Maine) & l'obliger à s'en retourner comme il etoit venu. Nous allâmes donc à ſon logis, où il ſoupoit avec l'autre gentilhomme ſon conducteur. Nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il ſe pouvoit bien retirer, & qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui en ce pays. Alors le conducteur repartit que nous ne ſçavions pas leur deſſein, & que, quand nous le ſçaurions, nous n'y avions aucun interêt. Alors je m'avançai, &, mettant la main ſur la garde de mon epée, je lui dis : « Si ai bien moi, j'y en ai, &, ſi vous ne le quittez, je vous mettrai en etat de n'en faire plus. « L'un d'eux repartit que la partie n'etoit pas egale, & que, ſi j'etois ſeul, je ne parlerois pas ainſi. Alors je lui dis : « Vous êtes deux, & je ſors avec celui-ci », en prenant un de mes camarades, « ſuivez-nous ». Ils s'en mirent en devoir ; mais l'hôte & un ſien fils les en empêchèrent, & leur firent connoître que le meilleur pour eux etoit de ſe retirer, & qu'il ne faiſoit pas bon de ſe frotter avec nous. Ils profitèrent de l'avis, & l'on n'en ouït plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lys, à laquelle je racontai l'action que j'avois faite, dont elle fut très contente & m'en remercia en des termes fort obligeans.

L'hiver approchoit, les veillées etoient fort longues, & nous les paffions à jouer à des petits jeux d'efprit; ce qui etant fouvent reiteré ennuya; ce qui me fit refoudre à lui donner le bal. J'en conferai avec elle, & elle s'y accorda. J'en demandai la permiffion à M. du Frefne, fon père, & il me la donna. Le dimanche fuivant nous danfâmes, & continuâmes plufieurs fois; mais il y avoit toujours une fi grande foule de monde, que la du Lys me confeilla de ne faire plus danfer, mais de penfer à quelque autre divertiffement. Il fut donc refolu d'etudier une comedie, ce qui fut executé. »

L'Etoile l'interrompit en lui difant : « Puifque vous en êtes à la comedie, dites-moi fi cette hiftoire eft encore guère longue, car il fe fait tard, & l'heure du fouper approche. — Ha! dit le prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. » L'on jugea donc qu'il la falloit remettre à une autre fois, pour donner le temps aux acteurs d'etudier leurs rôles; &, quand ce n'eut pas eté pour ces raifons, il eût fallu ceffer à caufe de l'arrivée de M. de Verville, qui entra dans la chambre facilement, car le portier s'étoit endormi. Sa venue furprit bien fort toute la compagnie. Il fit de grandes careffes à tous les comediens & comediennes, & principalement au Deftin, qu'il embraffa à diverfes reprifes, & leur dit le fujet de fon voyage, comme vous verrez au chapître fuivant qui eft fort court.



CHAPITRE XI.

Refolution des mariages du Deftin avec l'Etoile, & de Leandre avec Angelique.



E prieur de Saint-Louis voulut prendre congé, mais le Deftin l'arrêta, lui difant que dans peu de temps il faudroit fouper, & qu'il tiendroit compagnie à monfieur de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de fouper avec eux. L'on demanda à l'hôteffe fi elle avoit quelque chofe d'extraordinaire; elle dit que oui. L'on mit du linge blanc, & l'on fervit quelque temps après. L'on fit bonne chère, l'on but à la fanté de plufieurs perfonnes & l'on parla beaucoup. Après le deffert, le Deftin demanda à Verville le fujet de fon voyage en ces quartiers, & il lui repondit que ce n'etoit pas la mort de fon beau-frère Saldagne, que fes fœurs ne plaignoient guère non plus que lui; mais qu'ayant une affaire d'im-

portance à Rennes, en Bretagne, il s'etoit detourné exprès pour avoir le bien de les voir, dont il fut grandement remercié; enſuite il ſut informé de mauvais deſſein de Saldagne & du ſuccès, & enfin de tout ce que vous avez vu au ſixième chapitre. Verville plia les epaules en diſant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de ſoin. Après ſouper, Verville fit connoiſſance avec le prieur, duquel tous ceux de la troupe dirent beaucoup de bien, &, après avoir un peu veillé, il ſe retira. Alors Verville tira le Deſtin à part & lui demanda pourquoi Leandre etoit vêtu de noir & pourquoi tant de laquais vêtus de même. Il lui en apprit le ſujet & le deſſein qu'il avoit d'epouſer Angelique. « Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous? Il eſt, ce me ſemble, temps de faire connoître au monde qui vous êtes, ce qui ne ſe peut que par un mariage »; ajoutant que s'il n'etoit preſſé, qu'il demeureroit pour aſſiſter à l'un & à l'autre. Le Deſtin dit qu'il falloit ſçavoir le ſentiment de l'Etoile; ils l'appelèrent & lui propoſèrent le mariage, à quoi elle repondit qu'elle ſuivroit toujours le ſentiment de ſes amis. Enfin il fut conclu que, quand Verville auroit mis fin aux affaires qu'il avoit à Rennes, qui feroit dans une quinzaine de jours au plus tard, qu'il repaſſeroit par Alençon, & que l'on executeroit la propoſition. Il en fut autant conclu entre eux & la Caverne, pour Leandre & Angelique.

Verville donna le bonſoir à la compagnie & ſe retira à ſon logis. Le lendemain il partit pour la Bretagne, & il arriva à Rennes, où il alla voir monſieur de la Garouffière, lequel, après les complimens accoutumés, lui dit qu'il y avoit dans la ville une troupe de comediens, l'un deſquels avoit beaucoup de traits du viſage de la Caverne : ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la comedie, où ayant vu le perſonnage, il fut tout perſuadé que c'etoit ſon parent (je dis de la Caverne). Après la comedie il l'aborda, & s'enquit de lui d'où il etoit, s'il y avoit longtemps qu'il etoit dans la troupe & par quels moyens il y etoit venu ; il repondit ſur tous les chefs en ſorte qu'il fut facile à Verville de connoître qu'il etoit le frère de la Caverne, qui s'etoit perdu quand ſon père fut tué en Perigord par le page du baron de Sigognac, ce qu'il avoua franchement, en ajoutant qu'il n'avoit jamais pu ſçavoir ce que ſa ſœur etoit devenue. Lors Verville lui apprit qu'elle etoit dans une troupe de comediens qui etoit à Alençon ; qu'elle avoit eu beaucoup de diſgrâces, mais qu'elle avoit ſujet d'en être conſolée, parce qu'elle avoit une très belle fille qu'un ſeigneur de douze mille livres de rentes etoit ſur le point d'epouſer, & qu'il faiſoit la comedie avec eux & qu'à ſon retour il aſſiſteroit au mariage, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'y trouver, pour rejouir ſa ſœur, qui etoit fort en peine de lui, n'en ayant eu aucunes nouvelles

depuis ſa ſuite. Non ſeulement le comedien accepta cette offre, mais il ſupplia inſtamment monſieur de Verville de ſouffrir qu'il l'accomgnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ſes affaires, que nous lui laiſſerons negocier, & retournerons à Alençon.

Le prieur de Saint-Louis alla, le même jour que partit Verville, trouver les comediens & comediennes, pour leur dire que monſeigneur l'évêque de Sées l'avoit envoyé querir pour lui communiquer quelque affaire d'importance, & qu'il etoit bien marri de ne ſe pouvoir acquitter de ſa promeſſe ; mais qu'il n'y avoit rien de perdu ; que cependant qu'il ſeroit à Sées, ils iroient à la Freſnaye, repreſenter *Silvie* aux noces de la fille du ſeigneur du lieu, & qu'à leur retour & au ſien, il achèveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla, & les comediens ſe diſpoſèrent à partir.





CHAPITRE XII.

Ce qui arriva au voyage de la Freſnaye; autre diſgrâce de Ragotin.

A veille de la noce l'on envoya un carroſſe & des chevaux de ſelle aux comediens. Les comediennes s'y placèrent dedans avec le Deſtin, Leandre & l'Olive; les autres montèrent les chevaux, & Ragotin le ſien, qu'il avoit encore, pour n'avoir pu le vendre, & qui etoit gueri de ſon enclouure. Il voulut perſuader à l'Etoile ou à Angelique de ſe mettre en croupe derrière lui, diſant qu'elles ſeroient plus à leur aiſe que dans le carroſſe, qui ébranle beaucoup les perſonnes; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire. Pour aller d'Alençon à la Freſnaye il faut paſſer une partie de la forêt de Perſaine, qui eſt au pays du Maine. Ils n'eurent pas ſait mille pas dans cette forêt que Ragotin, qui alloit devant, cria au cocher

d'arrêter, « parce, dit-il, qu'il voyait une troupe d'hommes à cheval ». L'on ne trouva pas bon d'arrêter, mais de fe tenir chacun fur fes gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers, Ragotin dit que c'etoit la Rappinière avec fes archers. L'Etoile pâlit ; mais le Deftin, qui s'en aperçut, l'affura en lui difant qu'il n'oferoit leur faire infulte en la prefence de fes archers & des domeftiques de monfieur de la Frefnaye, & fi près de fa maifon. La Rappinière connut bien que c'etoit la troupe comique ; auffi il s'approcha du carroffe avec fon effronterie ordinaire & falua les comediennes, auxquelles il fit d'affez mauvais complimens, à quoi elles repondirent avec une froideur capable de demonter un moins effronté que ce levrier de bourreau ; lequel leur dit qu'il cherchoit des brigands qui avoient volé des marchands du côté de Balon[30], & qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie, le cheval d'un de fes archers, qui étoit fougueux, fauta fur le col du cheval de Ragotin, auquel il fit fi grand' peur qu'il recula & enfonça dans une touffe d'arbres, dont il y en avoit quelques-uns dont les branches etoient fèches, l'une defquelles fe trouva fous le pourpoint de Ragotin & qui lui piqua le dos, en forte qu'il y demeura pendu : car, voulant fe degager de parmi ces arbres, il avoit donné des deux talons à fon cheval, qui avoit paffé & l'avoit laiffé ainfi en l'air, criant comme un petit fou qu'il étoit : « Je fuis mort,

l'on m'a donné un coup d'epée dans les reins[31]. » L'on rioit ſi fort de le voir en cette poſture que l'on ne ſongeoit à rien moins qu'à le ſecourir. L'on crioit bien aux laquais de le dependre ; mais ils s'enfuyoient d'un autre côté en riant. Cependant ſon cheval gagnoit toujours pays, ſans ſe laiſſer prendre. Enfin, après avoir bien ri, le cocher, qui etoit un grand & un fort garçon, deſcendit de deſſus ſon ſiège & s'approcha de Ragotin, le ſouleva & le dependit. On le viſita & on lui fit accroire qu'il étoit fort bleſſé, mais qu'on ne pouvoit le panſer que l'on ne fût au village, où il y avoit un fort bon chirurgien ; en attendant, on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le ſoulager. On le plaça dans le carroſſe, dont l'Olive ſortit, tandis que les laquais paſſèrent au travers du bois pour gagner le devant du cheval, qui ne vouloit pas ſe laiſſer prendre, & qui fut pourtant pris, & l'Olive monta deſſus. La Rappinière continua ſon chemin, & la troupe arriva au château, d'où l'on envoya querir le chirurgien, auquel l'on donna le mot. Il fit ſemblant de ſonder la plaie imaginaire de Ragotin, que l'on avoit fait mettre dans le lit. Il le panſa de même qu'il l'avoit ſondé, après lui avoir dit que ſon coup etoit favorable, & que deux doigts plus à côté il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le regime ordinaire & le laiſſa repoſer. Ce petit bout d'homme avoit l'imagination ſi frappée de tout ce qu'on lui avoit dit qu'il crut

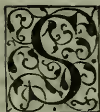
toujours d'être fort bleſſé. Il ne ſe leva point pour voir le bal qui fut tenu le ſoir après ſouper : car l'on avoit fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alençon étant à une autre noce, à Argentan. L'on danſa à la mode du pays, & les comediens & comediennes danſèrent à la mode de la cour. Le Deſtin & l'Etoile danſèrent la ſarabande, avec l'admiration de toute la compagnie, qui etoit compoſée de la nobleſſe campagnarde & des plus gros manans du village.

Le lendemain l'on joua la paſtorale que l'épouſée avoit demandée ; Ragotin s'y fit porter en chaiſe avec ſon bonnet de nuit. Enſuite l'on fit bonne chère, & le lendemain, après avoir bien déjeûné, l'on paya & remercia la troupe. Le carroſſe & les chevaux furent prêts, & l'on tâcha à déſabuſer Ragotin de ſa pretendue bleſſure : mais on ne lui put jamais perſuader le contraire, car il diſoit toujours qu'il ſentoit bien ſon mal. On le mit dans le carroſſe, & toute la troupe arriva heureuſement à Alençon. Le lendemain on ne repréſenta point, car les comediennes ſe voulurent repoſer. Cependant le prieur de Saint-Louis etoit de retour de ſon voyage de Sées. Il alla voir la troupe, & l'Etoile lui dit qu'il ne trouveroit point d'occaſion plus favorable pour achever ſon hiſtoire ; il ne s'en fit point prier, & il pourſuivit comme vous allez voir au ſuivant chapitre.



CHAPITRE XIII.

Suite & fin de l'hiſtoire du prieur de Saint-Louis.



I le commencement de cette hiſtoire (où vous n'avez vu que de la joie & des contentemens) vous a été ennuyeux, ce que vous allez ouïr le fera bien davantage, puiſque vous n'y verrez que des revers de la fortune, des douleurs & des deſeſpoirs qui ſuivront les plaiſirs & les ſatisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de temps. Pour donc reprendre au même lieu où je finis le recit, après que mes camarades & moi eûmes appris nos rôles & exercé pluſieurs fois, un jour de dimanche au ſoir nous repreſentâmes notre pièce dans la maiſon du ſieur du Freſne, ce qui fit un grand bruit dans le voiſinage ; quoique nous euſſions pris tous les ſoins de faire tenir les portes du parc bien fermées, nous

fûmes accablés de tant de monde, qui avoit paſſé le château ou eſcaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre, que nous avions fait dreſſer dans une ſalle de médiocre grandeur; auſſi il reſta les deux tiers du monde dehors. Pour obliger ces gens-là à ſe retirer, nous leur fîmes promeſſe que le dimanche ſuivant nous la repreſenterions dans la ville & dans une plus grande ſalle. Nous fîmes paſſablement bien pour des apprentis, excepté un de nos acteurs qui faiſoit le perſonnage du ſecrétaire du roi Darius (la mort de ce monarque etoit le ſujet de notre pièce) : car il n'avoit que huit vers à dire, ce qu'il faiſoit aſſez bien entre nous; mais, quand il fallut repreſenter tout à bon, il le fallut pousser ſur la ſcène par force, & ainſi il fut obligé de parler, mais ſi mal que nous eûmes beaucoup de peine à faire ceſſer les éclats de rire.

La tragedie etant finie, je commençai le bal avec la du Lys, & qui dura juſqu'à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice, & ſans en rien dire à perſonne nous etudiâmes une autre pièce. Cependant je ne deſiſtois point de mes viſites ordinaires. Or, un jour que nous etions aſſis auprès du feu, il arriva un jeune homme auquel l'on y fit prendre place; après un quart d'heure d'entretien, il ſortit de ſa poche une boîte dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief, très bien fait, qu'il dit être celui

de ſa maîtreſſe. Après que toutes les demoiſelles l'eurent vu & dit qu'elle etoit fort belle, je le pris à mon tour, &, le conſiderant avec attention, je m'imaginai qu'il reſſembloit à la du Lys, & que ce galant-là avoit quelque penſée pour elle. Je ne marchandai point à jeter cette boîte dans le feu, où la petite ſtatue ſe fondit bientôt : car, quand il ſe mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai & le menaçai de la fenêtre. M. du Freſne (qui m'aimoit autant alors comme il m'a haï depuis) jura qu'il lui feroit ſauter l'eſcalier, ce qui obligea ce malheureux à ſortir confuſement. Je le ſuivis ſans que perſonne de la compagnie m'en pût empêcher, & je lui dis que, s'il avoit quelque choſe ſur le cœur, que nous avions chacun une epée & que nous etions en bon lieu pour ſe ſatisfaire ; mais il n'en eut pas le courage. Or le dimanche ſuivant nous jouâmes la même tragedie que nous avions dejà repreſentée, mais dans la ſalle d'un de nos voiſins qui etoit aſſez grande, & par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre pièce. Je m'aviſai de l'accompagner de quelques entrées de ballet, & je fis choix de ſix de mes camarades qui danſoient le mieux, & je fis le ſeptième. Le ſujet du ballet etoit les bergers & les bergères ſoumis à l'Amour : car à la première entrée paroiſſoit un Cupidon, & aux autres des bergers & des bergères, tous vêtus de blanc, & leurs habits tout parſemés de nœuds de

petit ruban bleu, qui etoit la couleur de la du Lys, & que j'ai auſſi toujours portée depuis; il eſt vrai que j'y ai ajouté la feuille morte[32], pour les raiſons que je vous dirai à la fin de cette hiſtoire. Ces bergers & ces bergères faiſoient deux à deux chacun une entrée, &, quand ils paroiſſent tous enſemble, ils formoient les lettres du nom de la du Lys, & l'amour decochoit une flèche à chaque berger & jetoit des flammes de feu aux bergères, & tous en ſigne de ſoumiſſion flechiſſoient le genou. J'avois compoſé quelques vers ſur le ſujet du ballet, que nous récitâmes; mais la longueur du temps me les a fait oublier, &, quand je m'en ſouviendrois encore, je n'aurois garde de vous les dire, car je ſuis aſſurée qu'ils ne vous agréeroient pas, à preſent que la poëſie françoiſe eſt au plus haut degré où elle puiſſe monter. Comme nous avions tenu la choſe ſecrète, il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers, qui inſenſiblement & ſans que l'on s'en aperçut entrèrent dans le parc, où nous repreſentâmes à notre aiſe les *Amours d'Angelique & de Sacripant, roi de Circaſſie*, ſujet tiré de l'Arioſte; enſuite nous danſâmes notre ballet.

Je voulus commencer le bal à l'ordinaire, mais M. du Freſne ne le voulut pas permettre, diſant que nous etions aſſez fatigués de la comedie & du ballet; il nous donna congé & nous nous retirâmes. Nous reſolûmes de rendre cette

comedie publique & de la reprefenter dans la ville, ce que nous fîmes le dimanche gras, dans la falle de mon parrain, & en plein jour. La du Lys me dit que, fi je commençois le bal, que ce fût avec une fille de notre voifinage qui etoit vêtue de taffetas bleu tout de même qu'elle, ce que je fis. Mais il s'eleva un murmure fourd dans la compagnie, & il y en eut qui dirent affez haut : « Il fe trompe, il fe manque », ce qui excita le rire à la du Lys & à moi ; de quoi la fille s'etant aperçue, me dit : « Ces gens ont raifon, car vous avez pris l'une pour l'autre. » Je lui repondis fuccinctement : « Pardonnez-moi, je fçais fort bien ce que je fais. » Le foir je me mafquai avec trois de mes camarades, & je portois le flambeau, croyant que par ce moyen je ne ferois pas connu, & nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maifon, la du Lys regarda attentivement les trois mafques, &, ayant reconnu que je n'y etois pas, elle s'approcha de moi à la porte où je m'etois arrêté avec le flambeau, &, me prenant par la main, me dit ces obligeantes paroles : « Deguife-toi de toutes les façons que tu pourras t'imaginer, je te connoîtrai toujours facilement. » Après avoir eteint le flambeau, je m'approchai de la table, fur laquelle nous pofâmes nos boîtes de dragées & jetâmes les dés. La du Lys me demanda à qui j'en voulois, & je lui fis figne que c'etoit à elle ; elle me repliqua qu'eft-ce que je voulois

qu'elle mît au jeu, & je lui montrai un nœud de ruban que l'on appelle à prefent *galant*, & un bracelet de corail qu'elle avoit au bras gauche. Sa mère ne vouloit pas qu'elle le hafardât ; mais elle eclata de rire, en difant qu'elle n'apprehendoit pas de me le laiffer. Nous jouâmes & je gagnai, & je lui fis un prefent de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée & d'autres demoifelles qui y etoient venues paffer la veillée. Après quoi nous prîmes congé. Mais, comme nous allions fortir, la du Lys s'approcha de moi, & mit la main aux cordons qui tenoient mon mafque attaché, qu'elle denoua promptement, en difant : « Eft-ce ainfi que l'on fait de s'en aller fi vite ? » Je fus un peu honteux, mais pourtant bien aife d'avoir un fi beau pretexte de l'entretenir. Les autres fe demafquèrent auffi, & nous paffâmes la veillée fort agreablement. Le dernier foir du carnaval je lui donnai le bal avec la petite bande de violons, la grande etant employée pour la nobleffe. Pendant le carême il fallut faire trève de divertiffemens pour vaquer à la piété, & je vous puis affurer que nous ne manquions pas un fermon, la du Lys & moi. Nous paffions les autres heures du jour en vifites continuelles & en promenades, ou à ouïr chanter les filles de la ville fur le derrière du chateau, où il y a un excellent echo, où elles provoquoient cette nymphe imaginaire à leur repondre.

Les fêtes de Pâques approchoient, quand un jour mademoifelle du Frefne, la fille, me dit en riant : « Me meneras-tu à Saint-Pater[33] ? » C'eft une petite paroiffe qui eft à un quart de lieue du faubourg de Montfort, où l'on va en devotion le lundi de Pâques, après dîner, & c'eft là auffi où l'on voit tous les galans & galantes. Je lui repondis qu'il ne tiendroit qu'à elle. Le jour venu, comme je me difpofois à les aller prendre, au fortir de ma maifon je rencontrai un mien voifin, jeune homme fort riche, lequel me demanda où j'allois fi empreffé. Je lui dit que j'allois au Parc querir les demoifelles du Frefne pour les accompagner à Saint-Pater. Alors il me repondit que je pouvois bien rentrer, car il fçavoit de bonne part que leur mère avoit dit qu'elle ne vouloit pas que fes filles y allaffent avec moi. Ce difcours m'affomma fi fort que je ne pus lui rien repliquer; mais je rentrai dans ma maifon, où etant, je me mis à penfer d'où pouvoit venir un fi prompt changement; après y avoir bien rêvé, je n'en trouvai autre fujet que mon peu de merite & ma condition. Pourtant je ne pus m'empêcher de declamer contre leur procédé, de m'avoir fouffert tandis que je les avois diverties par des bals, ballets, comedies & ferenades, car je leur en donnois fouvent, en toutes lefquelles chofes j'avois fait de grandes depenfes, & qu'à prefent l'on me rebutoit. La colère où j'etois me fis refoudre d'aller à l'affemblée avec quelques-uns

de mes voifins, ce que je fis. Cependant l'on m'attendoit au Parc, &, quand le temps fut paffé que je devois m'y rendre, la du Lys & fa fœur, avec quelques autres demoifelles du voifinage, y allèrent. Après avoir fait leur devotion dans l'églife, elles fe placèrent fur la muraille du cimetière, au devant d'un ormeau qui leur donnoit de l'ombrage. Je paffai devant elles, mais d'affez loin, & la du Frefne me fit figne d'approcher, & je fis femblant de ne les pas voir. Ceux qui etoient avec moi m'en avertirent & je feignis de ne l'entendre pas & paffai outre, leur difant : « Allons faire collation au logis des Quatre-Vents » ; ce que nous fîmes.

Je ne fus pas pluftôt retourné chez moi qu'une femme veuve (qui etoit notre confidente) me vint trouver & me demanda fort brufquement quel fujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les demoifelles du Frefne à Saint-Pater ; que la du Lys en etoit outrée de colère au dernier point, & ajouta que je penfaffe à reparer cette faute. Je fus fort furpris de ce difcours, &, après lui avoir fait le récit de ce que je vous viens de dire, je l'accompagnai à la porte da Parc, où elles etoient. Je la laiffai faire mes excufes, car j'etois fi troublé que je n'aurois pu leur dire que mauvaifes raifons. Alors la mère, s'adreffant à moi, me dit que je ne devais pas être fi credule ; que c'etoit quelqu'un qui vouloit troubler notre

contentement, & que je fuſſe aſſuré que je ſerois toujours le bienvenu dans leur maiſon, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lys, qui m'aſſura qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude, ſurtout quand j'avois feint de ne pas voir le ſigne que ſa ſœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon & lui fis de mauvaiſes excuſes, tant j'etois tranſporté d'amour & de colère. Je me voulois venger de ce jeune homme; mais elle me commanda de n'en pas parler ſeulement, ajoutant que je devois être content d'experimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis.

Nous paſſions le temps le plus doucement qu'on puiſſe imaginer, & nous eprouvions par de véritables effets ce que l'on dit que le mouvement des yeux eſt le langage des amans; car nous l'avions ſi familier, que nous nous faiſions entendre tout ce que nous voulions. Un dimanche au ſoir, au ſortir de Vêpres, nous nous dîmes, avec ce langage muet, qu'il falloit aller après ſouper nous promener ſur la rivière & n'avoir que telles perſonnes que nous deſignâmes. J'envoyai auſſitôt retenir un bateau. A l'heure dite, je me tranſportai, avec ceux qui devoient être de la promenade, à la porte du Parc, où les demoiſelles nous attendoient; mais trois jeunes hommes, qui n'etoient pas de notre cabale, s'arrêtèrent avec elles. Elles firent bien tout ce qu'elles purent pour s'en defaire; mais

eux s'en etant aperçus, ils s'opiniâtrèrent à demeurer, ce qui fut caufe que quand nous abordâmes la porte du Parc, nous paffâmes outre fans nous y arrêter, & nous nous contentâmes de leur faire figne de nous fuivre, & nous les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous aperçûmes ces fâcheux avec elles, nous avançâmes fur l'eau & allâmes aborder à un autre lieu, proche d'une des portes de la ville, où nous rencontrâmes le fieur du Frefne, lequel me demanda où j'avais laiffé fes filles. Je ne penfai pas bien à ce que je lui devois repondre, mais lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce foir-là. Après nous avoir donné le bon foir, il prit le chemin du Parc, à la porte duquel il trouva fes filles, auxquelles il demanda d'où elles venoient & avec qui. La du Lys lui repondit : « Nous venons de nous promener avec un tel », & me nomma. Alors fon père lui accompagna un : « Vous en avez menti », d'un foufflet, ajoutant que fi j'euffe eté avec elles (quand même il auroit eté plus tard) il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain, cette veuve dont je vous ai dejà parlé me vint trouver pour me dire ce qui s'etoit paffé le foir précédent, & que la du Lys en etoit fort en colère, non pas tant du foufflet comme de ce que je ne l'avois pas attendue, parce qu'au bateau fon intention etoit de fe defaire accortement de ces fâcheux. Je m'excufai du mieux que je pus, & je paffai quatre jours

ſans l'aller voir. Mais un jour qu'elle & ſa ſœur & quelques demoiſelles etoient aſſiſes ſur un banc de boutique, dans la rue la plus prochaine de la porte de la ville par laquelle j'allois ſortir pour aller au faubourg, je paſſai devant elles en levant un peu le chapeau, mais ſans les regarder ni leur rien dire. Les autres demoiſelles leur demandèrent ce que vouloit dire ce procédé, qui paroiſſoit incivil. La du Lys ne repondit rien ; mais ſa ſœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cauſe & qu'il la falloit ſçavoir de lui-même : « Et pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poſter un peu plus près de la porte, au-delà de cette petite rue par où il nous pourroit éviter » ; ce qu'elles firent. Comme je repaſſois devant elles, cette bonne ſœur ſe leva de ſa place & me prit par mon manteau, en me diſant : « Depuis quand, monſieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre maîtreſſe ? » et à même temps me fit aſſeoir auprès d'elle. Mais quand je la voulus careſſer & lui dire quelques douceurs, elle fut toujours muette & me rebuta furieuſement. Je demeurai là quelque peu de temps bien entrepris, après quoi je les accompagnai juſqu'à la porte du Parc, d'où je me retirai, reſolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours ſans y aller, & qui me furent autant de ſiècles ; mais un matin j'eus une rencontre de mademoiſelle du Freſne la mère, laquelle m'arrêta & me demanda pourquoi l'on ne me voyoit

plus. Je lui repondis que c'etoit la mauvaife humeur de fa cadette. Elle me repliqua qu'elle vouloit faire notre accord, & que je l'allaffe attendre à la maifon. J'en mourois d'impatience & je fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc, & comme je montois à la chambre, la du Lys, qui m'avoit aperçu, en defcendit fi brufquement que je ne la pus jamais arrêter. J'y entrai & je trouvai fa fœur, qui fe mit à fourire, à laquelle je dis le procedé de fa cadette, & elle m'affura que tout cela n'etoit que feinte & qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir fi je paroîtrois, & qu'elle en temoignoit une grande inquietude; qu'elle etoit fans doute dans le jardin, où je pouvois aller. Je defcendis l'efcalier & m'approchai de la porte du jardin, que je trouvai fermée par dedans. Je la priai plufieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa fœur, qui l'entendoit du haut de l'efcalier, defcendit & me la vint ouvrir, car elle en fçavoit le fecret. J'entrai, & la du Lys fe mit à fuir; mais je la pourfuivis fi bien, que je la pris par une des manches de fon corps de jupe, & je l'affis fur un fiege de gazon où je me mis auffi. Je lui fis mes excufes du mieux qu'il me fut poffible; mais elle me parut toujours plus fevère. Enfin, après plufieurs conteftations, je lui dis que ma paffion ne fouffroit point de mediocrité & qu'elle me porteroit à quelque defefpoir, de quoi elle fe repentiroit après, ce qui ne la rendit pas plus exorable,

Alors je tirai mon epée du fourreau & la lui presentai, la ſuppliant de me la plonger dans le corps, lui diſant qu'il m'etoit impoſſible de vivre privé de l'honneur de ſes bonnes grâces ; elle ſe leva pour s'enfuir, en me repondant qu'elle n'avoit jamais tué perſonne, & que, quand elle en auroit quelque penſée, elle ne commenceroit pas par moi. Je l'arrêtai en la ſuppliant de me permettre de l'executer moi-même, & elle me repondit froidement qu'elle ne m'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la pointe de mon epée contre ma poitrine, & me mis en poſture pour me jeter deſſus, ce qui la fit pâlir, & à même temps elle donna un coup de pied contre la garde de l'epée, qu'elle fit tomber à terre, m'aſſurant que cette action l'avoit beaucoup troublée, & me diſant que je ne lui fiſſe plus voir de tels ſpectacles. Je lui repliquai : « Je vous obeirai, pourvu que vous ne me ſoyez plus ſi cruelle » ; ce qu'elle me promit. Enſuite nous nous careſſâmes ſi amoureuſement, que j'euſſe bien ſouhaité d'avoir tous les jours une querelle avec elle pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous etions dans ces tranſports, ſa mère entra dans le jardin, & nous dit qu'elle ſeroit bien venue plus tôt, mais qu'elle avoit bien jugé que nous n'avions pas beſoin de ſon entremiſe pour nous accorder.

Or, un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc, le ſieur du Freſne, ſa

femme, la du Lys & moi, qui allions après eux & qui ne penfions qu'à nous entretenir, cette bonne mère fe tourna vers nous & nous dit qu'elle plaidoit bien notre caufe. Elle le put dire fans que fon mari l'entendît, car il etoit fort fourd ; nous la remerciâmes plutôt d'action que de parole. Un peu de temps après, M. du Frefne me tira à part & me decouvrit le deffein que lui & fa femme avoient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage, devant qu'il partît pour aller en cour fervir fon quartier[34], & qu'il ne falloit plus faire de depenfes en ferenades ni autrement pour ce fujet. Je ne lui fis que des remerciemens confus : car j'etois fi tranfporté de joie d'un bonheur fi inopiné & qui faifoit le comble de ma felicité, que je ne favois ce que je difois. Il me fouvient bien que je lui dis que je n'euffe pas eté fi temeraire que de la lui demander, attendu mon peu de merite & l'inegalité des conditions ; à quoi il me repondit que pour du merite, il en avoit affez reconnu en moi, & que pour la condition j'avois de quoi fuppléer à ce defaut, fous-entendant du bien. Je ne fçais ce que je lui repliquai, mais je fçais bien qu'il me convia à fouper, après quoi il fut conclu que le dimanche fuivant nous affemblerions nos parens pour faire les fiançailles. Il me dit auffi quel dot il pouvoit donner à fa fille ; mais à cela je repondis que je ne lui demandois que la perfonne & que j'avois affez de bien pour elle & pour moi. J'etois le plus

content homme du monde, & la du Lys auffi contente, ce que nous connûmes dans la converfation que nous eûmes ce foir-là, & qui fut la plus agreable que l'on puiffe imaginer. Mais ce plaifir ne dura guères ; car l'avant-veille du jour que nous devions nous fiancer, nous etions, la du Lys & moi, affis fur l'herbe, quand nous aperçûmes de loin un confeiller du prefidial, proche parent du fieur du Frefne, lequel lui venoit rendre vifite. Nous en conçûmes une même penfée, elle & moi, & nous nous en affligeâmes fans favoir au vrai ce que nous apprehendions ; ce que l'evènement ne nous fit que trop connoître : car le lendemain, comme j'allois prendre l'heure de l'affemblée, je fus furieufement furpris quand je trouvai, à la porte de la baffe-cour, la du Lys qui pleuroit. Je lui dis quelque chofe & elle ne me repondit rien. J'entrai plus avant, & je trouvai fa fœur au même etat. Je lui demandai que vouloient dire tant de pleurs, & elle me repondit, en redoublant fes fanglots, que je ne le fçaurois que trop. Je montois à la chambre quand la mère en fortoit, laquelle paffa fans me rien dire, car les larmes, les fanglots & les foupirs la fuffoquaient fi fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement & dire : « Ha ! pauvre garçon ! » Je ne comprenois rien en un fi prompt changement ; mais mon cœur me prefageoit tous les malheurs que j'ai reffentis depuis. Je me refolus d'en apprendre le fujet,

& je montai à la chambre, où je trouvai M. du Frefne affis dans une chaife, lequel me dit fort brufquement qu'il avoit changé d'avis & qu'il ne vouloit pas marier fa cadette devant fon aînée; que quand il la marieroit, ce ne feroit qu'après le retour de fon voyage de la cour. Je lui repondis fur ces deux chefs : au premier, que fa fille aînée n'avoit aucune repugnance que fa fœur fût mariée la première, pourvu que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avoit toujours aimée comme un frère; que pour un autre elle s'y feroit oppofée (je vous puis affurer qu'elle m'en avoit fait la proteftation plufieurs fois); & fur le fecond, que j'attendrois auffi bien dix ans que les trois mois qu'il feroit à la cour. Mais il me dit tout net que je ne penfaffe plus au mariage de fa fille. Ce difcours fi furprenant & prononcé du ton que je vous viens de dire me jeta dans un fi horrible defefpoir que je fortis fans lui repliquer & fans rien dire aux demoifelles, qui ne me purent rien dire auffi.

Je m'en allai à ma maifon, refolu de me donner la mort; mais comme je tirois mon epée à deffein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi & empêcha l'execution de ce mortel deffein, en me difant de la part de la du Lys que je ne m'affligeaffe point, qu'il falloit avoir patience, & qu'en pareilles affaires il arrivoit toujours du trouble; mais que j'avois un grand avantage d'avoir fa mère & fa fœur aînée pour moi, & elle plus

que tous, qui etoit la principale partie ; qu'elles avoient refolu que quand fon père feroit parti, qui feroit dans huit ou dix jours, que je pourrois continuer mes vifites, & que le temps etoit un grand operateur. Ce difcours etoit fort obligeant, mais je n'en pus point être confolé ; auffi je m'abandonnai à la plus noire melancolie que l'on puiffe imaginer, & qui me jeta enfin dans un fi furieux defefpoir que je me refolus de confulter les demons. Quelques jours devant le depart de M. du Frefne, je m'en allai à demi-lieue de cette ville, dans un lieu où il y a un bois taillis de fort grande etendue, dans lequel la croyance du vulgaire eft qu'il y habite de mauvais efprits, d'autant que ç'a eté autrefois la demeure de certaines fées (qui etoient fans doute de fameufes magiciennes). Je m'enfonce dans le bois, appelant & invoquant ces efprits, & les fuppliant de me fecourir en l'extrême affliction où j'etois ; mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouïs que des oifeaux qui par leur ramage fembloient me temoigner qu'ils etoient touchés de mes malheurs. Je retournai à ma maifon, où je me mis au lit, atteint d'une fi etrange frenefie, que l'on ne croyoit pas que j'en puffe rechapper, car j'en fus jufques à perdre la parole. La du Lys fut malade à même temps & de la même manière que moi ; ce qui m'a obligé depuis de croire à la fympathie : car comme nos maladies procedoient d'une même caufe, elles produifoient

auſſi en nous de ſemblables effets ; ce que nous apprenions par le medecin & l'apothicaire, qui etoient les mêmes qui nous ſervoient ; pour les chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je gueris un peu plus tôt qu'elle, & je m'en allai, ou, pour mieux dire, je me traînai à ſa maiſon, où je la trouvai dans le lit (ſon père etoit parti pour la cour). Sa joie ne fut pas mediocre, comme la ſuite me le fit connoître : car, après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me ſembla qu'elle n'avoit plus de mal ; ce qui m'obligea à la preſſer de ſe lever, ce qu'elle fit pour me ſatisfaire. Mais ſi tôt qu'elle fut hors du lit elle evanouit entre mes bras. Je fus bien marri de l'en avoir preſſée, car nous eûmes beaucoup de peine à la remettre. Quand elle fut revenue de ſon evanouiſſement, nous la remîmes dans le lit, où je la laiſſai pour lui donner moyen de repoſer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma preſence.

Nous guerîmes entièrement, & nous paſſâmes agréablement le temps, tout celui que ſon père demeura à la cour. Mais quand il fut revenu, il fut averti par quelques ennemis ſecrets que j'avois toujours frequenté dans ſa maiſon & pratiqué familièrement ſa fille à laquelle il fit de rigoureuſes défenſes de me voir, & ſe fâcha fort contre ſa femme & ſa fille aînée de ce qu'elles avoient favoriſé nos entrevues ; ce que j'appris par notre confidente, enſemble la reſolution qu'elles avoient priſe de me voir

toujours, & par quels moyens. Le premier fut que je prenois garde quand cet injuſte père venoit à la ville, car auſſitôt j'allois dans ſa maiſon, où je demeurois juſqu'à ſon retour, que nous connoiſſions facilement à ſa manière de frapper à la porte, & auſſitôt je me cachois derrière une pièce de tapiſſerie, &, quand il entroit, un valet ou une ſervante, ou quelquefois une de ſes filles lui ôtoit ſon manteau, & je ſortois facilement ſans qu'il le pût ouïr, car, comme je vous ai déjà dit, il etoit fort ſourd, & en ſortant la du Lys m'accompagnoit toujours juſqu'à la porte de la baſſe-cour. Ce moyen fut découvert, & nous eûmes recours au jardin de notre confidente, dans lequel je me rendois par un autre de nos voiſins, ce qui dura aſſez, mais à la fin il fut encore decouvert. Nous nous ſervîmes enſuite des égliſes, tantôt l'une, tantôt l'autre; ce qui fut encore connu, tellement que nous n'avions plus que le haſard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc ; mais il falloit uſer de grande precaution. Un jour que j'y avois demeuré aſſez longtemps avec la du Lys (car nous nous etions entretenus à fond de nos communs malheurs & avions pris de fortes reſolutions de les ſurmonter), je la voulus accompagner juſqu'à la porte de la baſſecour, où etant, nous aperçûmes de loin ſon père qui venoit de la ville & tout droit à nous. De fuir, il n'y avoit lieu, car il nous avoit vus.

Elle me dit alors de faire quelque invention pour nous excuſer ; mais je lui repondis qu'elle avoit l'eſprit plus preſent & plus ſubtil que moi, & qu'elle y penſât. Cependant il arriva, & comme il commençoit à ſe ſâcher, elle lui dit que j'avois appris qu'il avoit apporté des bagues & autres joailleries (car il employoit ſes gages en orfèvrerie pour y faire quelque profit, etant auſſi avare qu'il etoit ſourd), & que je venois pour voir s'il voudroit m'accommoder de quelques-unes pour donner à une fille du Mans à laquelle je me mariois. Il le crut facilement : nous montâmes, & il me montra ſes bagues. J'en choiſis deux, un petit diamant & une roſe d'opale. Nous fûmes d'accord du prix, que je lui payai à l'heure même. Cet expedient me facilita la continuation de mes viſites ; mais quand il vit que je ne me hâtois point d'aller au Mans, il en parla à ſa jeune fille, comme ſe doutant de quelque fourbe, & elle me conſeilla d'y faire un voyage, ce que je fis. Cette ville-là eſt une des plus agreables du royaume, & où il y a du plus beau monde & du mieux civiliſé, & où les filles y ſont les plus ſpirituelles, comme vous ſçavez fort bien ; auſſi j'y fis en peu de temps de grandes connoiſſances. J'etois logé au logis des Chênes-Verts, où etoit auſſi logé un operateur qui debitoit ſes drogues en public ſur le theâtre, en attendant l'iſſue d'un projet qu'il avoit fait de dreſſer une troupe de comediens. Il avoit

déjà avec lui des perſonnes de qualité, entre autres le fils d'un comte que je ne nomme pas par diſcretion, un jeune avocat du Mans qui avoit déjà eté en troupe, ſans compter un ſien frère & un autre vieux comedien qui s'enfarinoit à la farce, & il attendoit une jeune fille de la ville de Laval qui lui avoit promis de ſe derober de la maiſon de ſon père & de le venir trouver. Je fis connoiſſance avec lui, & un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis ſuccinctement le recit de mes malheurs; en ſuite de quoi il me perſuada de prendre parti dans ſa troupe, & que ce ſeroit le moyen de me faire oublier mes diſgrâces. J'y conſentis volontiers, & ſi la fille fût venue, j'aurois certainement ſuivi; mais les parens en furent avertis, ils prirent garde à elle, ce qui fut la cauſe que le deſſein ne reuſſit pas, ce qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lys ſans ſoupçon, qui fut de mener avec moi cet avocat dont je vous viens de parler, & un autre jeune homme de ma connoiſſance, auxquels je decouvris mon deſſein, & qui furent ravis de me ſervir en cette occaſion. Ils parurent en cette ville ſous le titre l'un de frère & l'autre de couſin germain d'une maîtreſſe imaginaire. Je les menai chez le ſieur du Freſne, que j'avois prié de me traiter de parent, ce qu'il fit. Il ne manqua pas auſſi à leur dire mille biens de moi, les aſſurant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger leur parente,

& enfuite nous donna à fouper. L'on but à la fanté de ma maîtreffe & la du Lys en fit raifon. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou fix jours en cette ville, ils s'en retournèrent au Mans. J'avois toujours libre accès chez le fieur du Frefne, lequel me difoit fans ceffe que je tardois trop à aller au Mans achever mon mariage, ce qui me fit apprehender que la feinte ne fût à la fin decouverte & qu'il ne me chaffât encore une fois honteufement de fa maifon ; ce qui me fit prendre la plus cruelle refolution qu'un homme defefperé puiffe jamais avoir, qui fut de tuer la du Lys, de peur qu'un autre n'en fût poffeffeur. Je m'armai d'un poignard & l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai infenfiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc, où il y avoit des brouffailles ; ce fut là où je lui découvris le cruel deffein que le defefpoir de la poffeder m'avoit fait concevoir, tirant à même temps le poignard de ma poche. Elle me regarda fi tendrement & me dit tant de douceurs, qu'elle accompagna de proteftations de conftance & de belles promeffes, qu'il lui fut facile de me defarmer. Elle faifit mon poignard, que je ne pus retenir, & le jeta au travers des brouffailles, & me dit qu'elle s'en vouloit aller & qu'elle ne fe trouveroit plus feule avec moi. Elle me vouloit dire que je n'avois pas fujet d'en ufer ainfi, quand je l'interrompis pour la prier de fe trouver le lende-

main chez notre confidente, où je me rendrois, & que là nous prendrions les dernières refolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure dite. Je la faluai & nous pleurâmes nos communes mifères, &, après de longs difcours, elle me confeilla d'aller à Paris, me proteftant qu'elle ne confentiroit jamais à aucun mariage, & quand je demeurerois dix ans qu'elle m'attendroit. Je lui fis des promeffes reciproques, que j'ai mieux tenues qu'elle n'a fait. Comme je voulois prendre congé d'elle (ce qui ne fut pas fans verfer beaucoup de larmes), elle fut d'avis que fa mère & fa fœur fuffent de la confidence. Cette veuve les alla querir, & je demeurai feul avec la du Lys. Ce fut alors que nous ouvrîmes nos cœurs mieux que nous n'avions jamais fait; & elle en vint jufques à me dire que fi je la voulois enlever elle y confentiroit volontiers & me fuivroit partout, & que, fi l'on venoit après nous & que l'on nous attrapât, elle feindroit d'être enceinte. Mais mon amour étoit fi pur que je ne voulus jamais mettre fon honneur en compromis, laiffant l'evenement à la conduite du fort. Sa mère & fa fœur arrivèrent & nous leur déclarâmes nos refolutions, ce qui fit redoubler les pleurs & les embraffemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Devant que de partir j'écrivis une lettre à la du Lys, des termes de laquelle je ne me fçaurois fouvenir; mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'etois figuré de tendre pour

leur donner de la compaſſion. Auſſi notre confidente, qui porta la lettre, m'aſſura qu'après la lecture de cette lettre la mère & les deux filles avoient été ſi affligées de douleur que la du Lys n'avoit pas eu le courage de me ſaire reponſe.

J'ai ſupprimé beaucoup d'aventures qui nous arrivèrent pendant le cours de nos amours (pour n'abuſer pas de votre patience), comme les jalouſies que la du Lys conçut contre moi pour une demoiſelle ſa couſine germaine qui l'etoit venue voir, & qui demeura trois mois dans la maiſon; la même choſe pour la fille de ce gentilhomme qui avoit amené ce galant que je fis en aller, non plus que pluſieurs querelles que j'eus à déjouer, & des combats en des rencontres de nuit, où je fus bleſſé par deux fois au bras & à la cuiſſe. Je finis donc ici la digreſſion, pour vous dire que je partis pour Paris, où j'arrivai heureuſement & où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant pas y ſubſiſter comme je faiſois en cette ville, tant à cauſe de la cherté des vivres que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lys, pour laquelle j'avois fait de grandes dépenſes, comme vous avez pu apprendre de ce que je vous ai dit, je me mis en condition en qualité de ſecretaire d'un ſecretaire de la chambre du roi, lequel avoit epouſé la veuve d'un autre ſecretaire auſſi du roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours que cette dame uſa avec moi d'une familiarité extraordinaire, à laquelle je ne fis point

pour lors de reflexion ; mais elle continua ſi ouvertement que quelques-uns des domeſtiques s'en aperçurent, comme vous allez voir.

Un jour qu'elle m'avoit donné une commiſſion pour faire dans la ville, elle me dit de prendre le carroſſe, dans lequel je montai ſeul, & je dis au cocher de me conduire par le Marais du Triangle, tandis que ſon mari alloit par la ville à cheval, ſuivi d'un ſeul laquais : car elle lui avoit perſuadé qu'il feroit mieux ſes affaires de la ſorte que de traîner un carroſſe, qui eſt toujours embarraſſant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avoit que des portes cochères, & par conſéquent l'on n'y voyoit guère de monde, le cocher arrêta le carroſſe & en deſcendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit. Il s'approcha de la portière & me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda ſi je n'avois point pris garde au procédé de madame ſur mon ſujet ; à quoi je lui répondis que non, & qu'eſt-ce qu'il vouloit dire. Il me répondit alors que je ne connoiſſois pas ma fortune, & qu'il y avoit beaucoup de perſonnes à Paris qui euſſent bien voulu en avoir une ſemblable. Je ne raiſonnai guère avec lui ; mais je lui commandai de remonter ſur ſon ſiége & me conduire à la rue Saint-Honoré. Je ne laiſſai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit, & quand je fus de retour à la maiſon j'obſervai plus exactement les actions de cette dame, dont quelques-unes me confir-

mèrent en la croyance de ce que m'avoit dit le cocher.

Un jour que j'avois acheté de la toile & de la dentelle pour des collets que j'avois baillés à faire à ſes filles de ſervice, comme elles y travailloient, elle leur demanda pour qui etoient ces collets. Elles repondirent que c'etoit pour moi, & alors elle leur dit qu'elles les achevaſſent, mais que pour la dentelle, elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit, j'entrai dans ſa chambre, & elle me dit qu'elle travailloit pour moi, dont je fus ſi confus que je ne fis que des remerciemens de même. Mais un matin que j'ecrivois dans ma chambre, qui n'etoit pas eloignée de la ſienne, elle me fit appeler par un laquais, & quand j'en approchai j'entendis qu'elle crioit furieuſement contre ſa demoiſelle ſuivante & contre ſa femme de chambre ; elle diſoit : « Ces chiennes, ces vilaines, ne ſçauroient rien ſaire adroit ! Sortez de ma chambre. » Comme elles en ſortoient, j'y entrai, & elle continua à déclamer contre elles, & me dit de fermer la porte & de lui aider à s'habiller ; & auſſitôt elle me dit de prendre ſa chemiſe qui étoit ſur la toilette & de la lui donner, & à même temps elle depouilla celle qu'elle avoit & s'expoſa à ma vue toute nue, dont j'eus une ſi grande honte que je lui dis que je ferois encore plus mal que ces filles, qu'elle devoit faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de ſon mari. Je ne doutai

donc plus de ſon intention ; mais comme j'etois jeune & timide, j'apprehendai quelque ſiniſtre accident : car, quoiqu'elle fût dejà avancée en âge, elle avoit pourtant encore des beaux reſtes ; ce qui me fit reſoudre à demander mon congé, ce que je fis un ſoir après que l'on eut ſervi le ſouper. Alors, ſans me rien repondre, ſon mari ſe retira à ſa chambre, & elle tourna ſa chaiſe du côté du ſeu, diſant au maître d'hôtel de remporter la viande. Je deſcendis pour ſouper avec lui. Comme nous etions à table, [une ſienne nièce, âgée d'environ douze ans, deſcendit, &, s'adreſſant à moi, me dit que madame ſa tante l'envoyoit pour ſçavoir ſi j'avois bien le courage de ſouper, elle ne ſoupant pas. Je ne me ſouviens pas bien de ce que je lui repondis ; mais je ſçais bien que la dame ſe mit au lit & ſut extremement malade. Le lendemain, de grand matin, elle me fit appeler pour donner ordre d'avoir des medecins ; comme j'approchai de ſon lit, elle me donna la main & me dit ouvertement que j'etois la cauſe de ſon mal, ce qui fit redoubler mon apprehenſion, en ſorte que le même jour je me mis dans des troupes qu'on faiſoit à Paris pour le duc de Mantoue, & je partis ſans en rien dire à perſonne. Notre capitaine ne vint pas avec nous, laiſſant la conduite de ſa compagnie à ſon lieutenant, qui etoit un franc voleur, auſſi bien que les deux ſergens : car ils brûloient preſque tous les logemens & nous faiſoient

fouffrir; auffi ils furent pris par le prevôt de Troye en Champagne, lequel les y fit pendre, excepté l'un des fergens, qui fe trouva frère d'un des valets de chambre de monfeigneur le duc d'Orleans, lequel le fauva. Nous demeurâmes fans chef, & les foldats, d'un commun accord, firent election de ma perfonne pour commander la compagnie, qui etoit compofée de quatre-vingts foldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité que fi j'en euffe eté le capitaine en chef. Je paffai en revue & tirai la montre[35], que je diftribuai, auffi bien que les armes, que je pris à Sainte-Reine en Bourgogne[36]. Enfin nous filâmes jufqu'à Embrun en Dauphiné, où notre capitaine nous vint trouver, dans l'apprehenfion qu'il n'y avoit pas un foldat à fa compagnie. Mais quand il apprit ce qui s'etoit paffé, & que je lui en fis paroître foixante-huit (car j'en avois perdu douze dans la marche) il me careffa fort & me donna fon drapeau & fa table.

L'armée, qui etoit la plus belle qui fût jamais fortie de France, eut le mauvais fuccès que vous avez pu fçavoir; ce qui arriva par la mauvaife intelligence des generaux. Après fon debris je m'arrêtai à Grenoble, pour laiffer paffer la fureur des payfans de Bourgogne & de Champagne, qui tuoient tous les fugitifs, & le maffacre en fut fi grand que la pefte fe mit fi furieufement dans ces deux provinces, qu'elle s'epandit par tout le royaume. Après que j'eus

demeuré quelque temps à Grenoble, où je fis de grandes connoiſſances, je reſolus de me retirer dans cette ville, ma patrie. Mais en paſſant par des lieux ecartés du grand chemin, pour la raiſon que j'ai dite, j'arrivai à un petit bourg appelé Saint-Patrice, où le fils puîné de la dame du lieu, qui etoit veuve, faiſoit une compagnie de fantaſſins pour le ſiége de Montauban. Je me mis avec lui, & il reconnut quelque choſe ſur mon viſage qui n'etoit pas rebutant. Après m'avoir demandé d'où j'etois, & que je lui eus dit franchement la verité, il me pria de prendre le ſoin de conduire un ſien frère, jeune garçon, chevalier de Malte, auquel il avoit donné ſon enſeigne, ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves, en Provence, qui etoit le lieu d'aſſemblée du regiment, mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours que le maître d'hôtel de ce capitaine le vola & s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût ſuivi, mais en vain ; ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ſes coffres, que je ne gardai guères, car il fut deputé du corps du regiment pour aller trouver le grand cardinal de Richelieu, lequel conduiſoit l'armée pour le ſiége de Montauban & autres villes rebelles de Guyenne & Languedoc. Il me mena avec lui, & nous trouvâmes Son Eminence dans la ville d'Albi ; nous la ſuivîmes juſqu'à cette ville rebelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme, car elle ſe rendit, comme vous

avez pu fçavoir. Nous eûmes pendant ce voyage un grand nombre d'aventures que je ne vous dis point, pour ne vous être pas ennuyeux, ce que j'ai peut-être dejà trop eté. »

Alors l'Etoile lui dit que ce feroit les priver d'un agreable divertiffement s'il ne continuoit jufqu'à la fin. Il pourfuivit donc ainfi :

« Je fis des grandes connoiffances dans la maifon de cet illuftre cardinal, & principalement avec les pages, dont il y en avoit dix-huit de Normandie, & qui me faifoient de grandes careffes, auffi bien que que les autres domeftiques de fa maifon. Quand la ville fut rendue, notre regiment fut licencié, & nous nous en revînmes à Saint-Patrice. La dame du lieu avoit un procès contre fon fils aîné, & fe preparoit pour aller le pourfuivre à Grenoble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner ; à quoi j'eus un peu de repugnance, car je voulois me retirer, comme je vous ai dit ; mais je me laiffai gagner, dont je ne me repentis pas, car, quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je follicitai fortement le procès, le roi Louis treizième, de glorieufe memoire, y paffa pour aller en Italie, & j'eus l'honneur de voir à fa fuite les plus grands feigneurs de ce pays, & entre autres le gouverneur de cette ville, lequel connoiffoit fort M. de Saint-Patrice, auquel il me recommanda, &, après m'avoir offert de l'argent, lui dit qui j'etois, ce qui l'obligea à faire plus d'eftime de moi qu'il n'avoit pas fait, bien que

je n'euffe pas fujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette ville qui etoit au regiment des gardes, trois defquels etoient gentilshommes, & auxquels j'avois l'honneur d'appartenir; je les traitai du mieux qu'il me fut poffible, & à la maifon & au cabaret. Un jour que nous venions de déjeuner d'un logis du faubourg de Saint-Laurent, qui eft au delà du pont, nous nous arrêtâmes deffus pour voir paffer des bateaux, & alors un d'eux me dit qu'il s'etonnoit fort que je ne leur demandaffe point des nouvelles de la du Lys. Je leur dis que je n'avois ofé de peur de trop apprendre. Ils me repartirent que j'avois bien fait, & que je devois l'oublier, puifqu'elle ne m'avoit pas tenu parole. Je penfai mourir à cette nouvelle, mais enfin il fallut tout fçavoir. Ils m'apprirent donc qu'auffitôt que l'on eut appris mon depart pour l'Italie, qu'on l'avoit mariée à un jeune homme qu'ils me nommèrent, & qui etoit celui de tous ceux qui y pouvoient pretendre pour qui j'avois le plus d'averfion. Alors j'eclatai, & dis contre elle tout ce que la colère me fuggera. Je l'appelai tigreffe, felonne, perfide, traîtreffe; qu'elle n'eût pas ofé fe marier me fçachant fi près, etant bien affurée que je la ferois allé poignarder avec fon mari, jufques dedans fon lit. Après, je fortis de ma poche une bourfe d'argent & de foie bleue, à petit point, qu'elle m'avoit donnée, dans laquelle je confervois le bracelet & le ruban que je lui

avois gagné. Je mis une pierre dedans & la jetai avec violence dans la rivière, en difant : « Ainfi fe puiffe effacer de ma memoire celle à qui ont appartenu ces chofes, de même qu'elles s'enfuiront au gré des ondes ! » Ces meffieurs furent etonnés de mon procedé, & me proteftèrent qu'ils etoient bien marris de me l'avoir dit, mais qu'ils croyoient que je l'euffe fçu d'ailleurs. Ils ajoutèrent, pour me confoler, qu'elle avoit eté forcée à fe marier, & qu'elle avoit bien fait paroître l'averfion qu'elle avoit pour fon mari : car elle n'avoit fait que languir depuis fon mariage, & etoit morte quelque temps après. Ce difcours redoubla mon deplaifir & me donna à même temps quelque efpèce de confolation. Je pris congé de ces meffieurs & me retirai à la maifon, mais fi changé que mademoifelle de Saint-Patrice, fille de cette bonne dame, s'en aperçut. Elle me demanda ce que j'avois, à quoi je ne repondis rien ; mais elle me preffa fi fort que je lui dis fuccinctement mes aventures & la nouvelle que je venois d'apprendre. Elle fut touchée de ma douleur, comme je le connus par les larmes qu'elle verfa. Elle le fit fçavoir à fa mère & à fes frères, qui me temoignèrent de participer à mes deplaifirs, mais qu'il falloit fe confoler & prendre patience.

Le procès de la mère & du fils termina par un accord, & nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commençai à penfer à une retraite.

La maiſon où j'etois etoit aſſez puiſſante pour me ſaire trouver de bons partis, & l'on m'en propoſa pluſieurs ; mais je ne pus jamais me reſoudre au mariage. Je repris le premier deſſein que j'avois eu autrefois, de me rendre capucin, & j'en demandai l'habit ; mais il ſurvint tant d'obſtacles, dont la deduction ne vous ſeroit qu'ennuyeuſe, que je ceſſai cette pourſuite.

En ce temps-là, le roi commanda l'arrière-ban de la nobleſſe du Dauphiné pour aller à Caſal[37]. M. de Saint-Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui, ce que je ne pus honorablement refuſer. Nous partîmes, & nous y arrivâmes. Vous ſçavez ce qu'il en réuſſit. Le ſiége fut levé, la ville rendue & la paix faite par l'entremiſe de Mazarin. Ce fut le premier degré par où il monta au cardinalat, & à cette prodigieuſe fortune qu'il a eue enſuite du gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint-Patrice, où je perſiſtai toujours à me rendre religieux. Mais la divine Providence en diſpoſoit autrement. Un jour M. de Saint-Patrice me dit, voyant ma reſolution, qu'il me conſeilloit de me faire prêtre ſeculier ; mais j'apprehendai de n'avoir pas aſſez de capacité, & il me repartit qu'il y en avoit de moindres. Je m'y reſolus, & je pris les ordres ſur un patrimoine, que madame ſa mère me donna, de cent livres de rente, qu'elle m'aſſigna ſur le plus liquide de ſon revenu. Je dis ma première meſſe dans l'egliſe de la paroiſſe,

& ladite dame en ufa comme fi j'euffe été fon propre enfant; car elle traita fplendidement une trentaine de prêtres qui s'y trouvèrent & plufieurs gentilshommes du voifinage. J'etois dans une maifon trop puiffante pour manquer de benefices; auffi fix mois après j'eus un prieuré affez confiderable, avec deux autres petits benefices. Quelques années après j'eus un gros prieuré & une fort bonne cure : car j'avois pris grande peine à etudier, & je m'etois rendu jufqu'au point de monter en chaire avec fuccès, devant les beaux auditoires & en prefence même de prelats. Je menageai mes revenus & amaffai une notable fomme d'argent, avec laquelle je me retirai dans cette ville, où vous me voyez maintenant ravi du bonheur de la connoiffance d'une fi charmante compagnie & d'avoir eté affez heureux de lui rendre quelque petit fervice. »

L'Etoile prit la parole, difant : « Mais le plus grand que vous fçauriez nous avoir jamais rendu... » Elle vouloit continuer, quand Ragotin fe leva pour dire qu'il vouloit faire une comedie de cette hiftoire, & qu'il n'y auroit rien de plus beau que la decoration du theâtre : un beau parc avec fon grand bois & une rivière; pour le fujet, des amans, des combats, & une première meffe. Tout le monde fe mit à rire, & Roquebrune, qui le contrarioit toujours, lui dit : « Vous n'y entendez rien ; vous ne fçauriez mettre cette pièce dans les règles, d'autant qu'il

faudroit changer la fcène & demeurer trois ou quatre ans deffus. » Alors le prieur leur dit : « Meffieurs, ne difputez point pour ce fujet, j'y ay donné ordre il y a longtemps. Vous favez que M. du Hardi n'a jamais obfervé cette rigide règle des vingt-quatre heures, non plus que quelques-uns de nos poètes modernes, comme l'auteur de *Saint-Euftache*, etc. ; & M. Corneille ne s'y feroit pas attaché, fans la cenfure que M. Scudery voulut faire du *Cid :* auffi tous les honnêtes gens appellent ces manquemens de belles fautes. J'en ai donc compofé une comedie que j'ai intitulée : *La Fidélité confervée après l'efperance perdue ;* & depuis j'ai pris pour devife un arbre depouillé de fa parure verte[38], & où il ne refte que quelques feuilles mortes (qui eft la raifon pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue), avec un petit chien barbet au pied & ces paroles pour âme de la devife : « Privé d'efpoir, je fuis fidèle. » Cette pièce roule les theâtres il y a fort longtemps. — Le titre en eft auffi à propos que vos couleurs & votre devife, dit l'Etoile, car votre maîtreffe vous a trompé, & vous lui avez toujours gardé la fidelité, n'en ayant point voulu epoufer d'autre. »

La converfation finit par l'arrivée de M. de Verville & de M. la Garouffière. Et je finis auffi ce chapitre, qui, fans doute, a eté bien ennuyeux, tant pour fa longueur que pour fon fujet.



CHAPITRE XIV.

Retour de Verville, accompagné de M. de la Garouffière; mariage des comediens & comediennes, & autres aventures de Ragotin.



OUS ceux de la troupe furent etonnés de voir M. de la Garouffière; pour Verville, il etoit attendu avec impatience, principalement de ceux & celles qui ſe devoient marier. Ils lui demandèrent quels bons affaires il avoit en cette ville, & il leur repondit qu'il n'en avoit aucuns, mais que, M. de Verville lui ayant communiqué quelque choſe d'importance, il avoit eté ravi de trouver une occaſion ſi favorable pour les revoir encore une fois, & leur offrit la continuation de ſes ſervices Verville lui fit ſigne qu'il n'en falloit parler qu'en ſecret, &, pour lui en rompre les diſ-

cours, il lui prefenta le prieur de Saint-Louis, avec lequel il avoit fait grande amitié, lui difant que c'etoit un fort galant homme. Alors l'Etoile leur dit qu'il venoit d'achever une hiftoire auffi agreable que l'on en pût ouïr. Ces deux meffieurs témoignèrent avoir du regret de n'être venus plus tôt pour avoir la fatisfaction de l'entendre. Alors Verville paffa dans une autre chambre, où le Deftin le fuivit, &, après y avoir demeuré quelques momens, ils appelèrent l'Etoile & Angelique, & enfuite Leandre & la Caverne, que M. de la Garouffière fuivit. Quand ils furent affemblés, Verville leur dit qu'etant à Rennes il avoit communiqué au fieur de la Garouffière le deffein qu'ils avoient fait de fe marier, & qu'il devoit repaffer par Alençon pour être de la noce, & qu'il avoit temoigné vouloir être de la partie. Il en fut très humblement remercié, & on lui temoigna de même l'obligation qu'on lui avoit d'avoir voulu prendre cette peine. « Mais à propos, dit M. de Verville, il faudroit faire monter cet honnête homme qui eft en bas » ; ce que l'on fit. Quand il fut entré, la Caverne le regarda fixement, & la force du fang fit un fi merveilleux effet en elle qu'elle s'attendrit & pleura fans en fçavoir la caufe. On lui demanda fi elle connoiffoit cet homme-là, & elle repondit qu'elle ne croyoit pas de l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention, ce qu'elle fit, & pour lors elle trouva fur fon

vifage tant de trait du fien qu'elle s'écria : « Seroit-ce point mon frère ? Alors il s'approcha d'elle & l'embraffa, l'affurant que c'etoit lui-même, que le malheur avoit eloigné fi longtemps de fa prefence. Il falua fa nièce & tous ceux de la compagnie, & affifta à la conference fecrète, où il fut conclu que l'on celebreroit les les deux mariages, fçavoir : du Deftin avec l'Etoile & de Leandre avec Angelique. Toute la difficulté confiftoit à fçavoir quel prêtre les epouferoit ; alors le prieur de Saint-Louis (que l'on avoit auffi appelé à la conférence) leur dit qu'il fe chargeoit de cela & qu'il en parleroit aux curés des deux paroiffes de la ville & à celui du faubourg de Montfort ; que, s'ils en faifoient quelque difficulté, il retourneroit à Sées & qu'il en obtiendroit la permiffion du feigneur evêque ; que, s'il ne vouloit pas la lui accorder, il iroit trouver monfeigneur l'evêque du Mans, de qui il avoit l'honneur d'être connu, d'autant que fa petite eglife etoit de fa juridiction, & qu'il ne croyoit pas d'en être refufé. Il fut donc prié de prendre ce foin-là. Cependant l'on fit fecretement venir un notaire & l'on paffa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les claufes (car cette particularité n'eft pas venue à ma connoiffance), oui bien qu'ils fe marièrent. MM. de Verville, de la Garouffière & de Saint-Louis furent les temoins. Ce dernier alla parler aux curés, mais aucun d'eux ne voulut les epoufer, alleguant beau-

coup de raiſons que le prieur ne put ſurmonter, parce qu'il n'en etoit peut-être pas capable, ce qui le fit reſoudre d'aller à Sées. Il prit le cheval de Leandre & un de ſes laquais, & alla trouver le ſeigneur evêque, lequel repugna un peu lui accorder ſa requête; mais le prieur lui remontra que ces gens-là n'etoient veritablement de nulle paroiſſe, car ils etoient aujourd'hui dans un lieu & demain dans un autre; que pourtant l'on ne pouvoit pas les mettre au rang des vagabonds & gens ſans aveu (qui etoit la plus forte raiſon ſur laquelle les curés avoient fondé leur refus), car ils avoient bonne permiſſion du roi & avoient leur menage, & par conſequent etoient cenſés ſujets des evêques dans le diocèſe deſquels ils ſe trouvoient lors de leur reſidence en quelque ville; que ceux pour qui il demandoit la diſpenſe etoient dans celle d'Alençon, où il avoit juridiction, tant ſur eux que ſur les autres habitants, & il avoit juridiction, tant ſur les autres habitans, & que partant il les pouvoit diſpenſer, comme il l'en ſupplioit très humblement, parce que d'ailleurs ils etoient fort honnêtes. L'evêque donna les mains & pouvoir au prieur de les epouſer en quelle egliſe qu'il voudroit; il vouloit appeler ſon ſecretaire pour faire la diſpenſe en forme, mais le prieur lui dit qu'un mot de ſa main ſuffiſoit, ce que le bon ſeigneur fit auſſi agreablement qu'il lui donna à ſouper.

Le lendemain il s'en retourna à Alençon, où

il trouva les fiancés qui preparoient tout ce qui etoit neceſſaire pour les noces. Les autres comediens (qui n'avoient point eté du ſecret) ne ſçavoient que penſer de tant d'appareil, & Ragotin en etoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit à tenir la choſe ainſi ſecrète n'etoit que ce que vous avez appris du Deſtin : car, pour Leandre & Angelique, cela etoit connu de tous, & auſſi la crainte de ne reuſſir pas à la diſpenſe. Mais, quand ils en furent aſſurés, l'on rendit la choſe publique, & l'on récita les contrats de mariage devant tous, & l'on prit jour pour epouſer. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, auquel la Rancune dit tout bas : « Ne vous l'avois-je pas bien dit ? Je m'en etois toujours defié. » Le pauvre petit homme entra en la plus profonde melancolie que l'on puiſſe imaginer, laquelle le precipita dans un furieux deſeſpoir, comme vous apprendrez au dernier chapitre de ce roman. Il devint ſi troublé que, paſſant devant la grande egliſe de Notre-Dame un jour de fête que l'on carillonnoit, il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire, qui croient que les cloches diſent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les ecouter, & il ſe perſuada facilement qu'elles diſoient :

Ragotin, ce matin,
A bu tant de pots de vin,
Qu'il branle, qu'il branle.

Il entra en une ſi ſurieuſe colère contre le campanier qu'il cria tout haut : « Tu as menti ! je n'ai pas bu aujourd'hui ordinairement ! Je ne me ſerois pas fâché ſi tu leur faiſois dire :

Le mutin de Deſtin
A ravi a Ragotin
L'Etoile, l'Etoile,

car j'aurois eu la conſolation de voir les choſes inanimées temoigner avoir du reſſentiment de ma douleur ; mais de m'appeler ivrogne ! ha ! tu la payeras ! » Et auſſitôt il enfonça ſon chapeau, & entra dans l'egliſe par une des portes où il y a un degré en vis par lequel il monta à l'orgue. Quand il vit que cette montée n'alloit pas au clocher, il la ſuivit juſqu'au plus haut, où il trouva une porte ſort baſſe, par laquelle il entra, & ſuivit ſous le toit des chapelles, ſous lequel il faut que ceux qui y paſſent ſe baiſſent ; mais lui y trouva un plancher fort élevé. Il chemina juſqu'au bout, où il trouva une porte qui va au clocher, où il monta. Quant il fut au lieu où les cloches ſont pendues, il trouva le campanier qui carillonnoit toujours, & qui ne regardoit point derrière lui. Alors il ſe mit à lui crier des injures, l'appelant inſolent, impertinent, ſot, brutal, maroufle, etc. ; mais le bruit des cloches l'empê-

choit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le meprifoit, ce qui le fit impatienter & s'approcher de lui, & à même temps lui baillier un grand coup de poing fur le dos. Le campanier, fe fentant frappé, fe tourna, &, voyant Ragotin, lui dit : « Hé! petit efcargot! qui diable t'a mené ici pour me frapper? » Ragotin fe mit en devoir de lui en dire le fujet & de lui faire fes plaintes ; mais le campanier, qui n'entendoit point de raillerie, fans le vouloir ecouter, le prit par un bras, & à même temps lui bailla un coup de pied au cul, qui le fit culbuter le long d'un petit degré de bois jufques fur le plancher d'où l'on fonne les cloches à branle. Il tomba fi rudement, la tête la première, qu'il donna du vifage contre une des boîtes par où l'on paffe les cordes, & fe mit tout en fang. Il pefta comme un petit demon, & defcendit promptement; il paffa ou travers de l'eglife, d'où il alla trouver le lieutenant criminel pour fe plaindre à lui de l'excès que le campanier avoit commis en fa perfonne. Ce magiftrat, le voyant ainfi fanglant, crut facilement ce qu'il difoit ; mais après en avoir appris le fujet, il ne put s'empêcher de rire, & connut bien que le petit homme avoit le cerveau mal timbré. Pourtant, pour le contenter, il lui dit qu'il feroit juftice & envoya un laquais dire au campanier qu'il le vînt trouver. Quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faifoit injurier cet honnête homme par fes cloches? A quoi il lui

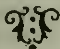
repondit qu'il ne le connoiſſoit point & qu'il carillonnoit à ſon ordinaire :

Orléans, Beaugenci,
Notre-Dame de Cleri,
Vendôme, Vendôme;

mais qu'ayant eté frappé de lui & injurié, il l'avoit pouſſé, & qu'ayant rencontré le haut de l'eſcalier, il en etoit tombé. Le lieutenant criminel lui dit : « Une autre fois ſoyez plus aviſé » & à Ragotin : « Soyez plus ſage & ne croyez pas votre imagination touchant le ſon des cloches. » Ragotin s'en retourna à la maiſon, où il ne ſe vanta pas de ſon accident. Mais les comediens, voyant ſon viſage ecorché en trois ou quatre endroits, lui en demandèrent la raiſon, ce qu'il ne voulut pas dire ; mais ils l'apprirent par la voix commune, car cette diſgrâce avoit eclaté, & dont ils rirent bien fort, auſſi bien que MM. de Verville & de La Garouffière.

Le jour des epouſailles des comediennes etant venu, le prieur de Saint-Louis leur dit qu'il avoit fait choix de ſon egliſe pour les epouſer. Ils y allèrent à petit bruit, & il benit les mariages après avoir fait une très belle exhortation aux mariés, leſquels ſe retirèrent à leur logis, où ils dînèrent. Après quoi l'on demanda à quoi l'on paſſeroit le temps juſqu'au ſouper. La comedie, les ballets & les bals leur

etoient ſi ordinaires, que l'on trouva bon de faire le recit de quelque hiſtoire. Verville dit qu'il n'en ſçavoit point. Si Ragotin n'eut pas eté dans ſa noire melancolie, il ſe fût ſans doute offert à en debiter quelqu'une; mais il etoit muet. L'on dit à la Rancune de raconter celle du poète Roquebrune, puiſqu'il l'avoit promis quand l'occaſion s'en preſenteroit, & qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle, la compagnie etant beaucoup plus illuſtre que quand il la vouloit commencer. Mais il repondit qu'il avoit quelque choſe dans l'eſprit qui le troubloit, & que, quand il l'auroit aſſez libre, qu'il ne vouloit pas rendre ce mauvais office au poète de faire ſon eloge, dans lequel il faudroit comprendre ſa maiſon, & qu'il etoit trop de ſes amis pour débiter une juſte ſatire. Roquebrune penſa troubler la fête, mais le reſpect qu'il eut pour les etrangers qui etoient dans la compagnie calma tout cet orage. En ſuite de quoi M. de la Garouffière dit qu'il ſçavoit beaucoup d'aventures dont il avoit eté temoin oculaire. On le pria d'en faire le recit; ce qu'il fit, comme vous verrez au chapitre ſuivant.





CHAPITRE XV.

Hiſtoire des deux jalouſes.



ES diviſions qui mirent la maîtreſſe ville du monde au rang des plus malheureuſes furent une ſemence qui s'epandit partout l'univers, & en un temps où les hommes ne doivent avoir qu'une âme, comme au berceau de l'egliſe, puiſqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce ſacré corps. Mais elles ne laiſſèrent pas d'eclore celles de Guelſes & des Gibelins, &, quelques années après, celle des Capelets & des Monteſches. Ces diviſions, qui ne devoient point ſortir de l'Italie, où elles avoient eu leur origine, ne laiſſèrent pas de ſe dilater par tout le monde, & notre France n'en a pas eté exempte; & il ſemble même que

c'eſt dans ſon ſein où la pomme de diſcorde a plus fait eclater ſes funeſtes effets; ce qu'elle fait encore à preſent, car il n'y a ville, bourgs ni village où il n'y ait divers partis, d'où il arrive tous les jours de ſiniſtres accidens. Mon père, qui etoit conſeiller au Parlement de Rennes, & qui m'avoit deſtiné pour être, comme je ſuis, ſon ſucceſſeur, me mit au collège pour m'en rendre capable ; mais, comme j'etois dans ma patrie, il s'aperçut que je ne profitois pas, ce qui le fit reſoudre à m'envoyer à la Flèche (où eſt, comme vous ſçavez, le plus fameux college que les Jeſuites aient dans ce royaume de France). Ce fut dans cette petite ville-là où arriva ce que je vous vais apprendre, & au même temps que j'y faiſois mes etudes.

Il y avoit deux gentilshommes, qui etoient les plus qualifiés de la ville, dejà avancés en âge, ſans être pourtant mariés, comme il arrive ſouvent aux perſonnes de condition, ce que l'on dit en proverbe : « Entre qui nous veut & que nous ne voulons pas, nous demeurons ſans nous marier. » A la fin tous deux ſe marièrent. L'un, qu'on appeloit M. de Fons-Blanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle etoit de fort petite nobleſſe, mais fort riche. L'autre, qu'on appeloit M. du Lac, epouſa une demoiſelle de la ville de Chartres, qui n'etoit pas riche, mais qui etoit très belle, & d'une ſi illuſtre maiſon qu'elle appartenoit à des ducs & pairs & à des marechaux de France. Ces

deux gentilshommes, qui pouvoient partager la ville, furent toujours de fort bonne intelligence; mais elle ne dura guère après leurs mariages : car les deux femmes commencèrent à ſe regarder d'un œil jaloux, l'une ſe tenant fière de ſon extraction & l'autre de ſes grands biens. Madame de Fons-Blanche n'etoit pas belle de viſage; mais elle avoit grand'mine, bonne grâce & etoit fort propre; elle avoit beaucoup d'eſprit & etoit fort obligeante. Madame du Lac etoit très belle, comme j'ai dit, mais ſans grâce; elle avoit de l'eſprit infiniment, mais ſi mal tourné que c'etoit une artificieuſe & dangereuſe perſonne. Ces deux dames etoient de l'humeur de la plupart des femmes de ce temps, qui ne croiroient pas être du grand monde ſi elles n'avoient chacune une douzaine de galans; auſſi elles faiſoient tous leurs efforts & employoient tous leurs ſoins pour faire des conquêtes, à qui la du Lac reuſſiſſoit beaucoup mieux que la Fons-Blanche : car elle tenoit ſous ſon empire toute la jeuneſſe de la ville & du voiſinage; s'entend des perſonnes très qualifiées, car elle n'en ſouffroit point d'autres. Mais cette affectation cauſa des murmures ſourds, qui eclatèrent enfin ouvertement en mediſance, ſans que pour cela elle diſcontinuât de ſa manière d'agir; au contraire, il ſemble que ce lui fût un ſujet pour prendre plus de ſoin à faire des nouveaux galans. La Fons-Blanche n'etoit pas du tout ſi ſoigneuſe d'en

avertir, & elle en avoit pourtant quelques-uns qu'elle retenoit avec adreffe, entre lefquels etoit un jeune gentilhomme très bien fait, dont l'efprit correfpondoit au fien, & qui etoit un des braves du temps. Celui-là en etoit le plus favori : auffi fon affiduité caufa des foupçons, & la medifance eclata hautement.

Ce fut là la fource de la rupture entre ces deux dames : car auparavant elles fe vifitoient civilement, mais, comme j'ai dit, toujours avec une jaloufe envie. La du Lac commença à medire de la Fons-Blanche, fit epier fes actions & fit mille pièces artificieufes pour la perdre de reputation, notamment fur le fujet de ce gentilhomme, que l'on appeloit M. du Val-Rocher; ce qui vint aux oreilles de la Fons-Blanche, qui ne demeura pas muette : car elle difoit par raillerie que, fi elle avoit des galans, ce n'etoit pas par douzaines comme la du Lac, qui faifoit toujours de nouvelles impoftures. L'autre, en fe defendant, lui bailloit le change, fi bien qu'elles vivoient comme deux démons. Quelques perfonnes charitables effayèrent à les mettre d'accord; mais ce fut inutilement, car elles ne les purent jamais obliger à fe voir. La du Lac, qui ne penfoit à autre chofe qu'à caufer du deplaifir à la Fons-Blanche, crut que le plus fenfible qu'elle pourroit lui faire reffentir, ce feroit de lui ôter le plus favori de fes galans, ce du Val-Rocher. Elle fit dire à M. de Fons-Blanche, par des gens qui lui etoient affidés,

que quand il etoit hors de sa maison (ce qui arrivoit souvent, car il etoit continuellement à la chasse ou en visite chez des gentilshommes voisins de la ville), que le du Val-Rocher couchoit avec sa femme, & que des gens dignes de foi l'avoient vu sortir de son lit, où elle etoit. M. de Fons-Blanche, qui n'en avoit jamais eu aucun soupçon, fit quelque réflexion à ce discours, & ensuite fit connoître à sa femme qu'elle l'obligeroit si elle faisoit cesser les visites du Val-Rocher. Elle repliqua tant de choses & le paya de si fortes raisons qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laissant dans la liberté d'agir comme auparavant. La du Lac, voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle desiroit, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle etoit belle & accorte, qui sont deux fortes machines pour gagner la forteresse d'un cœur le mieux muni ; aussi, encore qu'il eût de grands attachemens à la Fons-Blanche, la du Lac rompit tous ces liens & lui donna des chaînes bien plus fortes ; ce qui causa une sensible douleur à la Fons-Blanche (surtout quand elle apprit que du Val-Rocher parloit d'elle en des termes fort insolens), laquelle augmenta par la mort de son mari, qui arriva quelques mois après. Elle en porta le deuil fort austerement ; mais la jalousie la surmonta & fut la plus forte. Il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré son mari qu'elle pratiqua une entrevue secrète avec du Val-Rocher. Je n'ai pas sçu

quel fut leur entretien, mais l'evenement le fit affez connoître, car une douzaine de jours après leur mariage fut publié, quoi qu'ils l'euffent contracté fecretement, & ainfi dans moins d'un mois elle eut deux maris, l'un qui mourut en l'efpace de ce temps-là, & l'autre vivant. Voilà, ce me femble, le plus violent effet de jaloufie qu'on puiffe imaginer, car elle oublia la bienféance du veuvage & ne fe foucia pas de tous les infolens difcours que du Val-Rocher avoit faits d'elle à la perfuafion de la du Lac; ce qui juftifie affez ce que l'on dit, qu'une femme hafarde tout quand il s'agit de fe venger, mais vous le verrez encore mieux par ce que je vous vais dire. La du Lac penfa enrager quand elle apprit cette nouvelle, mais elle diffimula fon reffentiment tant qu'elle put, & qu'elle fut pourtant fur le point de faire eclater, ayant fait deffein de le faire affaffiner en un voyage qu'il devoit faire en Bretagne; dont il fut averti par des perfonnes à qui elle s'en etoit decouverte, ce qui l'obligea à fe bien precautionner. D'ailleurs elle confidera que ce feroit mettre fes plus chers amis en grand hafard, ce qui la fit penfer à un moyen le plus etrange que la jaloufie puiffe fufciter, qui fut de brouiller fon mari avec du Val-Rocher par fes pernicieux artifices. Auffi ils fe querellèrent furieufement plufieurs fois, & en furent jufqu'au point de fe battre en duel, à quoi la du Lac pouffa fon mari (qui n'etoit pas des plus adroits

du monde), jugeant bien qu'il ne dureroit guère à du Val-Rocher, lequel, comme j'ai dit, etoit un des braves du temps, fe figurant qu'après la mort de fon mari elle le pourroit encore ôter à la Fons-Blanche, de laquelle elle fe pourroit facilement defaire ou par poifon ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner. Mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projeté; car du Val-Rocher, fe fiant en fon adreffe, meprifa du Lac (qui au commencement fe tenoit fur la defenfive), ne croyant pas qu'il ofât lui porter; & ainfi il fe negligeoit, en forte que du Lac, le voyant un peu hors de garde, lui porta fi juftement qu'il lui mit fon epée au travers du corps & le laiffa fans vie, & s'en alla à fa maifon, où il trouva fa femme, à laquelle il raconta l'action, dont elle fut bien etonnée & marrie tout enfemble de cet evenement fi inopiné. Il s'enfuit fecretement & s'en alla dans la maifon d'un des parens de fa femme, lefquels, comme j'ai dit, etoient des grands & puiffans feigneurs, qui travaillèrent à obtenir fa grâce du roi. La Fons-Blanche fut fort etonnée quand on lui annonça la mort de fon mari, & qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amufer à verfer d'inutiles larmes, mais qu'il falloit le faire enterrer fecretement, pour eviter que la juftice n'y mît pas la main, ce qui fut fait; & ainfi elle fut veuve en moins de fix femaines.

Cependant du Lac eut fa grâce, qui fut ente-

rinée au Parlement de Paris, nonobſtant toutes les oppoſitions de la veuve du mort, qui vouloit faire paſſer l'action pour un aſſaſſinat; ce qui la fit reſoudre à la plus etrange reſolution qui puiſſe jamais entrer dans l'eſprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard, & paſſant une fois par devant du Lac, qui ſe promenoit à la place avec quelques uns de ſes amis, elle l'attaqua ſi furieuſement & ſi opinement qu'elle lui ôta le moyen de ſe mettre en defenſe, & lui donna à même temps deux coups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit pourſuivre & mettre en priſon. On lui fit ſon procès, & la plupart des juges opinèrent à la mort, a quoi elle fut condamnée. Mais l'execution en fut retardée, car elle declara qu'elle étoit groſſe, &, ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'elle ne ſçavoit duquel de ſes deux maris. Mais, comme c'etoit une perſonne fort delicate, l'air renfermé & puant de la Conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y ſouffre, lui cauſèrent une maladie & ſa délivrance avant le terme, & enſuite ſa mort; neanmoins le fruit eut baptême, & après avoir vécu quelques heures il mourut auſſi. La du Lac fut touchée de Dieu; elle rentra en ſoi-même, fit reflexion ſur tant de ſiniſtres accidens dont elle etoit cauſe, mit ordre aux affaires de ſa maiſon, & entra dans un monaſtère de religieuſes reformées de l'ordre de Saint-Benoît, au lieu d'Almeneſche[39], au diocèſe de

Sées. Elle voulut s'éloigner de fa patrie pour vivre avec plus de quietude & faire plus facilement penitence de tant de maux qu'elle avoit caufés. Elle eft encore dans ce monaftère, où elle vit dans une grande aufterité, fi elle n'eft morte depuis quelques mois.

Les comediens & comediennes ecoutoient encore, quoique M. de la Garouffière ne dît plus mot, quand Roquebrune s'avança pour dire à fon ordinaire que c'etoit là un beau fujet pour un poème grave, & qu'il en vouloit compofer une excellente tragedie, qu'il mettroit facilement dans les règles d'un poème dramatique. L'on ne repondit pas à fa propofition ; mais tous admirèrent le caprice des femmes quand elles font frappées de jaloufie, & comme elles fe portent aux dernières extrémités. Enfuite de quoi l'on difcuta fi c'etoit une paffion ; mais les fçavans conclurent que c'etoit la deftruction de la plus belle de toutes les paffions, qui eft l'amour. Il y avoit encore beaucoup de temps jufqu'au fouper, & tous trouvèrent bon d'aller faire une promenade dans le parc, où etant ils s'affirent fur l'herbe. Lors le Deftin dit qu'il n'y avoit rien de plus agreable que le recit des hiftoires. Leandre (qui n'avoit point entré dans la belle converfation depuis qu'il etoit dans la troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet) prit la parole, difant que, puifque l'on avoit fini par le caprice des femmes, fi la compagnie agréoit, qu'il feroit le

recit de ceux d'une fille qui ne demeuroit pas loin d'une de ſes maiſons. Il en fut prié de tous, &, après avoir touſſé cinq ou ſix fois, il debuta comme vous allez voir.





CHAPITRE XVI

Hiſtoire de la capricieuſe amante

Il y avoit dans une petite ville de Bretagne qu'on appelle Vitré un vieux gentilhomme, lequel avoit longtemps demeuré marié avec une très vertueuſe demoiſelle ſans avoir des enfans. Entre pluſieurs domeſtiques qui le ſervoient étoient un maître d'hôtel & une gouvernante, par les mains deſquels paſſoit tout le revenu de la maiſon. Ces deux perſonnages, qui faiſoient comme font la plupart des valets & ſervantes (c'eſt-à-dire l'amour), ſe promirent mariage & tirèrent ſi bien chacun de ſon côté que le bon vieux gentilhomme & ſa femme moururent fort incommodés, & les deux domeſtiques vecurent fort riches & mariés. Quelques années après il arriva une ſi mauvaiſe affaire

à ce maître d'hôtel qu'il fut obligé de s'enfuir, &. pour être en affurance, d'entrer dans une compagnie de cavalerie & de laiffer fa femme feule & fans enfans, laquelle ayant attendu environ deux ans fans avoir aucune de fes nouvelles, elle fit courir le bruit de fa mort & en porta le deuil. Quand il fut un peu paffé, elle fut recherchée en mariage de plufieurs perfonnes, entre lefquels fe prefenta un riche marchand, lequel l'epoufa, & au bout de l'année elle accoucha d'une fille, laquelle pouvoit avoir quatre ans quand le premier mari de fa mère arriva à la maifon. De vous dire quels furent les plus etonnés des deux maris ou de la femme, c'eft ce que l'on ne peut fçavoir; mais, comme la mauvaife affaire du premier fubfiftoit toujours, ce qui l'obligeoit à fe tenir caché, & d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari, il fe contenta de quelque fomme d'argent qu'on lui donna, & ceda librement fa femme au fecond mari, fans lui donner aucun trouble. Il eft vrai qu'il venoit de temps en temps & toujours fort fecretement querir de quoi fubfifter, ce qu'on ne lui refufoit point.

Cependant la fille (que l'on appeloit Marguerite) fe faifoit grande, & avoit plus de bonne grâce que de beauté, & de l'efprit affez pour une perfonne de fa condition. Mais, comme vous fçavez que le bien eft depuis longtemps ce que l'on confidere le plus en fait de mariage, elle ne manquoit pas de galans, entre lefquels

etoit le fils d'un riche marchand, qui ne vivoit pas comme tel, mais en demi-gentilhomme, car il frequentoit les plus honorables compagnies, où il ne manquoit pas de trouver ſa Marguerite, qui y etoit reçue à cauſe de ſa richeſſe. Ce jeune homme (que l'on appeloit le ſieur de Saint-Germain) avoit bonne mine, & tant de cœur qu'il etoit ſouvent employé en des duels, qui en ce temps-là etoient fort frequens. Il danſoit de bonne grâce, & jouoit dans les grandes compagnies, & etoit toujours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas à lui offrir ſes ſervices & à lui temoigner ſa paſſion & le deſir qu'il avoit de la rechercher en mariage; à quoi elle ne repugna point, & même lui permit de la voir chez elle; ce qu'il fit avec l'agrement de ſon père & de ſa mère, qui favoriſoient ſa recherche de tout leur pouvoir. Mais, au temps qu'il ſe diſpoſoit pour la leur demander en mariage, il ne le voulut pas faire ſans ſon conſentement, croyant qu'elle n'y apporteroit aucun obſtacle; mais il fut fort etonné quand elle le rebuta ſi furieuſement de parole & d'action qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laiſſa paſſer quelques jours ſans la voir, croyant de pouvoir etouffer cette paſſion; mais elle avoit pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plutôt entré dans la maiſon qu'elle en ſortit & alla ſe mettre en une compagnie de filles du

voiſinage, où il la ſuivit, après avoir fait des plaintes au père et à la mère du mauvais traitement que lui faiſoit leur fille, ſans lui en avoir donné aucun ſujet; de quoi ils temoignèrent être marris, & lui promirent de la rendre plus ſociable. Mais comme elle etoit fille unique, ils n'oſèrent lui contredire, ni la preſſer ſur cette matière-là, ſe contentant de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur, après avoir temoigné de l'aimer. A tout cela elle ne repondoit rien, & continuoit dans ſa mauvaiſe humeur : car, quand il vouloit approcher d'elle, elle changeoit de place ; & il la ſuivoit, mais elle le fuyoit toujours, en ſorte qu'un jour il fut obligé, pour l'arrêter, de la prendre par la manche de ſon corps de jupe, dont elle cria, lui diſant qu'il avoit froiſſé ſes bouts de manche, & que s'il y retournoit, qu'elle lui donneroit un ſoufflet, & qu'il feroit beaucoup mieux de la laiſſer. Enfin, tant plus il s'empreſſoit pour l'accoſter, plus elle faiſoit de diligence pour le fuir ; & quand on alloit à la promenade, elle aimoit mieux aller ſeule que de lui donner la main. Si elle etoit dans un bal & qu'il la voulût prendre pour la faire danſer, elle lui faiſoit affront, diſant qu'elle ſe trouvoit mal, & à même temps elle danſoit avec un autre. Elle en vint juſqu'à lui ſuſciter des querelles, & elle fut cauſe que par quatre fois il ſe porta ſur le pré, d'où il ſortit toujours

glorieufement, ce qui la faifoit enrager, au moins en apparence. Tous ces mauvais traitemens n'etoient que jeter de l'huile fur la braife, car il en etoit toujours plus tranfporté & ne relâchoit point du tout de fes vifites. Un jour il crut que fa perfeverance l'avoit un peu adoucie, car elle fe laiffa approcher de lui & ecouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de fon injufte procedé, en telles ou femblables paroles : « Pourquoi fuyez-vous celui qui ne fçauroit vivre fans vous ? Si je n'ai pas affez de merite pour être fouffert de vous, au moins confiderez l'excès de mon amour & la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous ufez envers moi, qui ne refpire qu'à vous faire paroître à quel point je fuis à vous. — Eh bien ! lui repondit-elle, vous ne me le fçauriez mieux perfuader qu'en vous eloignant de moi ; &, parceque vous ne le pourriez pas faire fi vous demeuriez en cette ville, s'il eft vrai, comme vous dites, que j'aie quelque pouvoir fur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on lève ; quand vous aurez fait quelques campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos defirs. Ce peu d'efperance que je vous donne vous y doit obliger ; finon, perdez-la tout à fait. » Alors elle tira une bague de fon doigt, la lui prefenta en lui difant : « Gardez cette bague, qui vous fera fouvenir de moi, & je vous defends de me venir dire adieu ; en un mot ne me voyez plus. »

Elle fouffrit qu'il la faluât d'un baifer, & le laiffa, paffant dans une autre chambre, dont elle ferma la porte.

Ce miferable amant prit congé du père & de la mère, qui ne purent contenir leurs larmes & qui l'affurèrent de lui être toujours favorables pour ce qu'il fouhaitoit. Le lendemain il fe mit dans une compagnie de cavalerie qu'on levoit pour le fiége de La Rochelle. Comme elle lui avoit defendu de la plus voir, il n'ofa pas l'entreprendre ; mais, la nuit devant le jour de fon depart, il lui donna des ferenades, à la fin defquelles il chanta cette complainte, qu'il accorda aux triftes & doux accens de fon luth, en cette forte :

Iris, maîtreffe inexorable,
Sans amour & fans amitié,
Helas ! n'auras-tu point pitié
D'un fi fidèle amant que tu rends miferable ?

Seras-tu toujours inflexible ?
Ton cœur fera-t-il de rocher ?
Ne le pourrai-je point toucher ?
Ne fera-t-il jamais à mon amour fenfible ?

Je t'obéis, fille cruelle ;
Je te dis le dernier adieu ;
Jamais, dedans ce trifte lieu,
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidèle.

Lorfque mon corps fera fans ame,
Quelque mien ami l'ouvrira,
Et mon cœur il en fortira
Pour t'en faire un prefent où tu verras ma flamme.

Cette capricieufe fille s'etoit levée & avoit ouvert le volet d'une fenêtre, n'ayant laiffé que la vitre, au travers de laquelle elle fe fit ouïr, faifant un fi grand eclat de rire que cela acheva de defefperer le pauvre Saint-Germain, lequel voulut dire quelque chofe; mais elle referma le volet en difant tout haut : « Tenez votre promeffe pour votre profit »; ce qui l'obligea à fe retirer. Il partit quelques jours après avec la compagnie, qui fe rendit au camp de La Rochelle, là où, comme vous avez pu fçavoir, le fiége fut fort opiniâtre, le roi à l'attaquer & les affiegés à fe defendre. Mais enfin il fallut fe rendre à la difcretion d'un monarque auquel les vents & les elemens rendoient obeiffance.

Après que la ville fut rendue, on licencia plufieurs troupes, du nombre defquelles fut la compagnie où etoit Saint-Germain, lequel s'en retourna à Vitré, où il ne fut pas plutôt qu'il alla voir fa rigoureufe Marguerite, laquelle fouffrit d'en être faluée; mais ce ne fut que pour lui dire que fon retour etoit bien prompt, & qu'elle n'etoit pas encore difpofée à le fouffrir, & qu'elle le prioit de ne la point voir. Il lui repondit ces triftes paroles : « Il faut avouer que vous êtes une dangereufe perfonne, & que

vous ne deſirez que la mort du plus fidèle amant qui ſoit au monde : car vous m'avez par quatre fois procuré des moyens d'eprouver ſa rigueur, quoique glorieuſement, mais qui eût pourtant eté pour moi très funeſte. Je la ſuis allé chercher là où des plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, ſans que je l'aie jamais pu rencontrer; mais, puiſque vous la deſirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux qu'à la fin elle ſera obligée de me ſatisfaire pour vous contenter ; mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir cauſée, car elle ſera d'un genre ſi etrange que vous en ſerez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui ſoit dans l'univers. » Il ſe leva & la vouloit laiſſer, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne ſouhaitoit du tout point ſa mort, & que, ſi elle lui avoit procuré des combats, ce n'avoit eté que pour avoir des preuves certaines de ſa valeur, & afin qu'il fût plus digne de la poſſeder ; mais qu'elle n'etoit pas encore en etat de ſouffrir ſa recherche ; que peut-être le temps la pourroit adoucir. Et elle le laiſſa ſans lui en dire davantage. Ce peu d'eſperance l'obligea à uſer d'un moyen qui penſa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalouſie. Il raiſonnoit en lui-même que, puiſqu'elle avoit encore quelque bonne volonté pour lui, elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit le ſujet. Il avoit un camarade qui avoit une maîtreſſe dont il etoit autant cheri

que lui etoit maltraité de la ſienne. Il le pria de ſouffrir qu'il accoſtât cette bonne maîtreſſe, & que lui pratiquât la ſienne pour voir quelle mine elle tiendroit. Son camarade ne voulut pas lui accorder ſans en avoir averti ſa maîtreſſe, laquelle y conſentit. La première converſation qu'ils eurent enſemble (car ces deux filles n'etoient guère l'une ſans l'autre), ces deux amans firent echange : car Saint-Germain approcha de la maîtreſſe de ſon camarade, lequel accoſta cette fière Marguerite, laquelle le ſouffrit fort agréablement. Mais, quand elle vit que les autres rioient, elle s'imagina que ce changement etoit concerté, de quoi elle entra en de ſi furieux tranſports qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil. Elle fut outrée à tel point qu'elle laiſſa la compagnie en verſant beaucoup de larmes ; ce qui fit que cette obligeante maîtreſſe alla auprès d'elle & lui remontra le tort qu'elle avoit d'en uſer de la ſorte ; qu'elle ne pouvoit eſperer plus de bonheur que la recherche d'un ſi honnête homme & ſi paſſionné pour elle, & que ſa politique etoit tout à fait extraordinaire & inuſitée entre des amans ; qu'elle pouvoit bien voir de quelle manière elle en uſoit avec le ſien ; qu'elle apprehendoit ſi fort de le deſobliger qu'elle ne lui avoit jamais donné aucun ſujet de ſe rebuter. Tout cela ne fit aucun effet ſur l'eſprit de cette bizarre Marguerite, ce qui jeta le malheureux Saint-Germain dans un ſi furieux deſeſpoir qu'il

ne chercha depuis que des occafions de faire paroître à cette cruelle la violence de fon amour par quelque finiftre mort, comme il la penfa trouver : car, un foir que lui & fept de fes camarades fortoient d'un cabaret ayant tous l'epée au côté, ils firent rencontre de quatre gentilshommes dont il y en avoit un qui etoit capitaine de cavalerie, lefquels leur voulurent difputer le haut du pavé dans une rue etroite où ils paffoient; mais ils furent contraints de ceder, en difant que leur nombre feroit bientôt egal, & du même pas allèrent prendre quatre ou cinq autres gentilshommes, lefquels fe mirent à chercher ceux qui les avoient fait quitter le haut du pavé, & qu'ils rencontrèrent dans la Grande-Rue. Comme Saint-Germain s'etoit le plus avancé dans la difpute, il avoit eté remarqué par ce capitaine à fon chapeau bordé d'argent, qui brilloit dans l'obfcurité; auffi, dès qu'il l'eut remarqué, il s'adreffa à lui en lui donnant un coup de coutelas fur la tête qui lui coupa fon chapeau & une partie du crâne. Ils crurent qu'il etoit mort & qu'ils etoient affez vengés, ce qui les fit retirer, & les compagnons de Saint-Germain fongèrent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il etoit fans pouls & fans mouvement, ce qui les obligea à l'emporter à fa maifon, où il fut vifité par les chirurgiens, qui lui trouvèrent encore de la vie. Ils le panfèrent, remirent le crâne & mirent le premier appareil.

La première difpute avoit caufé de la rumeur dans le voifinage ; mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voifins fe levèrent, & chacun en parloit diverfement, mais tous concluoient que Saint-Germain etoit mort. Le bruit en alla jufques à la maifon de cette cruelle Marguerite, laquelle fe leva auffitôt du lit & s'en alla en deshabillé chez fon galant, qu'elle trouva en l'etat où je viens de vous le reprefenter. Quand elle vit la mort peinte fur fon vifage, elle tomba evanouie, en telle forte que l'on eut peine à la faire revenir. Quand elle fut remife, tous ceux du voifinage l'accufèrent de ce defaftre, & lui reprefentèrent que, fi elle l'eût fouffert auprès d'elle, elle auroit evité cet accident. Alors elle fe mit à arracher fes cheveux & à faire des actions d'une perfonne touchée de douleur. Enfuite elle le fervit avec une telle affiduité (tout le temps qu'il fut hors de connoiffance) qu'elle ne fe depouilla ni coucha pendant ce temps-là, & ne permit pas à fes propres fœurs de lui rendre aucun fervice. Quand il commença à connoître, l'on jugea que fa prefence lui feroit plus prejudiciable qu'utile, pour les raifons que vous pouvez entendre. Enfin il guerit, &, quand il fut en parfaite convalefcence, on le maria avec fa Marguerite, au grand contentement des parens, & beaucoup plus des mariés.

Après que Leandre eut fini fon hiftoire, ils retournèrent à la ville, où etant ils foupèrent,

&, après avoir un peu veillé, l'on coucha les epoufés.

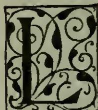
Ces mariages avoient eté faits à petit bruit, ce qui fut caufe qu'ils n'eurent point de vifites ce jour-là, ni le lendemain ; mais deux jours après ils en furent tellement accablés qu'ils avoient peine à trouver quelques momens de relâche pour etudier leurs rôles : car tout le beau monde les vint feliciter, & durant huit jours ils reçurent des vifites. Après la fête paffée, ils continuèrent leur exercice avec plus de quietude, excepté Ragotin, lequel fe plongea dans l'abîme du defefpoir, comme vous allez voir dans ce dernier chapitre.





CHAPITRE XVII

Defefpoir de Ragotin & fin du Roman comique.



A Rancune, fe voyant hors d'efperance de reuffir en l'amour qu'il portoit à l'Etoile, auffi bien que Ragotin, fe leva de bonne heure & alla trouver le petit homme, qu'il trouva auffi levé & qui ecrivoit, lequel lui dit qu'il faifoit fa propre epitaphe. « Eh quoi ! dit la Rancune, l'on n'en fait que pour les morts, & vous êtes encore en vie ! Et ce que je trouve le plus etrange, c'eft que vous-même la faites ! — Oui, dit Ragotin, & je vous la veux faire voir. »

Il ouvrit le papier, qu'il avoit plié, & lui fit lire ces vers :

Ci gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très belle Etoile

Que lui enleva le Deſtin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde, où il ſera
Autant de temps qu'il durera.
Pour elle il fit la comedie
Qu'il achève aujourd'hui par la fin de ſa vie.

« Voilà qui eſt magnifique, dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la ſatisfaction de la voir deſſus votre ſepulture : car l'on dit que les morts ne voient ni n'entendent rien. — Ha ! dit Ragotin, que vous êtes en partie cauſe de mon deſaſtre ! car vous me donniez toujours de grandes eſperances de flechir cette belle, & vous ſçaviez bien tout le ſecret. » Alors la Rancune lui jura ſerieuſement qu'il n'en ſçavoit rien poſitivement, mais qu'il s'en doutoit, comme il lui avoit dit, quand il lui conſeilloit d'etouffer cette paſſion, lui remontrant que c'etoit la plus fière fille du monde. « Et il ſemble (ajouta-t-il) que la profeſſion qu'elle fait doive licencier les femmes & les filles de cet orgueil, qui eſt ordinaire à celles d'autres conditions. Mais il faut avouer qu'en toutes les caravanes de comediens l'on n'en trouvera point une ſi retenue & qui ait tant de vertu ; & elle a mis Angelique à ce pli-là, car de ſon naturel elle a une autre pente, & ſon enjouement le temoigne aſſez. Mais enfin il faut que je vous decouvre une choſe que je vous ai tenue cachée juſqu'à

prefent : c'eft que j'etois auffi amoureux d'elle que vous, & je ne fçais qui feroit l'homme qui, après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, s'en feroit pu empêcher. Mais, comme je me vois hors d'efperance auffi bien que vous, je fuis refolu de quitter la troupe, d'autant qu'on y a reçu le frère de la Caverne. C'eft un homme qui ne fçauroit faire d'autres perfonnages que ceux que je repréfente, & ainfi l'on me congediera fans doute ; mais je ne veux pas attendre cela, je les veux prevenir & m'en aller à Rennes trouver la troupe qui y eft, où je ferai affurement reçu, puifqu'il y manque un acteur. » Alors Ragotin lui dit : « Puifque vous etiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à l'Etoile. » Mais la Rancune jura comme un demon qu'il etoit homme d'honneur & qu'il n'avoit pas laiffé de lui en faire des ouvertures ; mais, comme il lui avoit dejà dit, elle n'avoit jamais voulu ecouter. « Eh bien ! dit Ragotin, vous avez refolu de quitter la troupe, & moi auffi. Mais je veux bien faire un plus grand abandonnement, car je veux quitter tout à fait le monde. » La Rancune ne fit point de reflexion fur fon epitaphe, qu'il lui avoit baillée ; il crut feulement qu'il avoit fait refolution d'entrer dans un couvent, ce qui fut caufe qu'il ne prit point garde à lui, ni n'en avertit perfonne que le poète, auquel il en bailla une copie.

Quand Ragotin fut feul, il fongea au moyen

qu'il pourroit tenir pour ſortir du monde. Il prit un piſtolet, qu'il chargea, & y mit deux balles pour s'en donner dans la tête; mais il jugea que cela ſeroit trop de bruit. Enſuite il mit la pointe de ſon épée contre ſa poitrine, dont la piqûre lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il deſcendit à l'ecurie cependant que les valets dejeunoient. Il prit des cordes qui etoient attachées au bât d'un cheval de voiture & en accommoda une au râtelier & la mit autour de ſon cou; mais, quand il voulut ſe laiſſer aller, il n'en eut pas le courage & attendit que quelqu'un entrât. Il y arriva un cavalier etranger, & alors il ſe laiſſa aller, tenant toujours un pied ſur le bord de la crèche. Pourtant, s'il y fût demeuré longtemps, il ſe ſeroit enfin etranglé. Le valet d'etable, qui etoit deſcendu pour prendre le cheval du cavalier, voyant Ragotin ainſi pendu, le crut mort, & cria ſi fort que tous ceux du logis deſcendirent. On lui ôta la corde du cou & on le fit revenir, ce qui fut aſſez facile. On lui demanda quel ſujet il avoit de prendre une ſi etrange reſolution; mais il ne le voulut pas dire. Alors la Rancune tira à part mademoiſelle de l'Etoile (que je pourrois appeler madeſoille du Deſtin, mais, etant ſi près de la fin de ce roman, je ne ſuis point d'avis de lui changer de nom), à laquelle il decouvrit tout le myſtère, de quoi elle fut fort étonnée. Mais elle le fut bien davantage quand ce mechant

homme fut affez temeraire pour lui dire qu'il etoit aux mêmes termes, mais qu'il ne prenoit pas une fi fanglante refolution, fe contentant de demander fon congé. A tout cela elle ne repondit pas une parole, & le laiffa.

Quelque peu de temps après, Ragotin declara à la troupe le deffein qu'il avoit d'accompagner le lendemain M. de Verville & de fe retirer au Mans. Cette circonftance fit que tous y confentirent; ce qu'ils n'euffent pas fait s'il eût voulu s'en aller feul, attendu ce qui etoit arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin, après que monfieur de Verville eut fait mille proteftations de continuation d'amitié aux comediens & comediennes, & principalement au Deftin, qu'il embraffa, lui temoignant la joie qu'il avoit de voir l'accompliffement de fes defirs. Ragotin fit un grand difcours en forme de compliment, mais fi confus que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda fi les chevaux avoient bu; le valet d'etable repondit qu'il etoit trop matin, & qu'ils les pourroient faire boire en paffant la rivière. Ils montèrent à cheval après avoir pris congé de M. de la Garouffière, lequel s'etoit auffi difpofé à partir, & qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés de la peine qu'il s'etoit donnée de venir de fi loin pour honorer leurs noces de fa prefence. Après cent proteftations de fervices reciproques, il monta à cheval, & la Rancune le fuivit, lequel, no-

nobſtant ſon inſenſibilité, ne put pas empêcher le cours de ſes larmes, qui attirèrent celles du Deſtin, ſe reſſouvenant (nonobſtant le naturel farouche de la Rancune) des ſervices qu'il lui avoit rendus, & principalement à Paris ſur le Pont-Neuf, lorſqu'il y fut attaqué & volé par la Rappinière. Quand Verville & Ragotin eurent paſſé les ponts, ils deſcendirent à la rivière pour faire boire leurs chevaux; Ragotin s'avança par un endroit où il y avoit une rive taillée, où ſon cheval broncha ſi rudement, que le petit bout d'homme perdit les etriers & ſauta par deſſus la tête du cheval dans la rivière, qui etoit fort profonde en cet endroit-là. Il ne ſçavoit pas nager, &, quand il l'auroit ſçu, l'embarras de ſa carabine, de ſon epée & de ſon manteau l'auraient ſait demeurer au fond, comme il fit. Un des valets de Verville etoit allé prendre le cheval de Ragotin, qui etoit ſorti de l'eau, & un autre ſe depouilla promptement & ſe jeta dans la rivière au lieu où il etait tombé; mais il le trouva mort. L'on appela du monde, & on le ſortit. Cependant Verville envoya avertir les comediens de ce malheur, & à même temps ſon cheval. Tous y accoururent, &, après avoir plaint ſon ſort, ils le firent enterrer dans le cimetière d'une chapelle de ſainte Catherine, qui n'eſt guère eloignée de la rivière.

Cet evenement funeſte verifie bien le proverbe commun : *Qui a pendre n'a pas noyer.*

Ragotin n'avoit pas le premier, puifqu'il ne put s'etrangler; mais il avoit le fecond, puifqu'il fut effectivement noyé.

Ainfi finit ce petit bout d'avocat comique, dont les aventures, difgrâces, accidens, & la funefte mort, feront dans la memoire des habitans du Mans & d'Alençon, auffi bien que les faits heroïques de ceux qui compofoient cette illuftre troupe. Roquebrune, voyânt le corps mort de Ragotin, dit qu'il falloit changer deux vers à fon epitaphe, dont la Rancune lui avoit baillé une copie, comme je vous ai déjà dit, & qu'il falloit la mettre comme il s'enfuit :

Ci gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très belle Etoile
Que lui enleva le Deftin,
Ce qui lui fit faire promptement voïle
En l'autre monde fans bateau;
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la comedie
Qu'il achève aujourd'hui par la fin de fa vie.

Les comediens & comediennes s'en retournèrent à leur logis, & continuèrent leur exercice avec l'admiration ordinaire.

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTES ET VARIANTES.



NOTES ET VARIANTES.

1—1. — *Ce fut en Afrique, entre les rochers voifins de la mer.* — Ce chapitre est traduit du neuvième récit des *Novelas exemplares y amorofas* de doña Maria de Zayas.

2—5. — *Il eftoit de l'illuftre maifon de Zegris.* — Nom défiguré d'une famille rivale des Abencerrages & qui joua un grand rôle dans Grenade.

3—54. — *Sillé-le-Guillaume.* — Petite ville à 28 kilomètres nord-ouest du Mans, aux environs de laquelle se trouvaient situées les deux petites métairies dépendantes du bénéfice de Scarron.

4—55. — *A caufe qu'il avoit époufé une du Portail.* — Famille originaire du Mans & dont plusieurs membres illustrèrent la magistrature.

5—63. — *La vieille Abeſſe d'Eſtival.* — L'abbaye d'Estival en Charnie, à 32 kilomètres du Mans, fut fondée en 1109 par Raoul de Beaumont, vicomte du Mans. De 1627 à 1660, l'abbesse fut Claire Nau, élève de l'abbaye du Pont-aux-Dames de l'ordre de Cîteaux.

6—66. — *Il ſe trouva que le moulin eſtoit à l'Eleu du Rignon.* — En 1620, on trouve au Mans, comme élu, membre du conseil de l'hôtel de ville, un sieur de Bignon. Ne serait-ce pas lui que Scarron veut désigner sous le nom de du Rignon?

7—68. — *Le marquis d'Orſé.* — Quelques commentateurs ont cru voir sous ce nom le comte de Tessé, allié, en 1638, à la famille des Lavardin.

8—69. — *De tres meſchans danſeurs danſérent de très meſchantes courantes.* — C'était la danse préférée de Louis XIV. Elle devait son nom à ses nombreux mouvements d'allée & venue.

9—70. — *La ſarabande.* — Cette danse, comme la pavanne, était d'importation espagnole.

10—70. — *Dom Japhet.* — *Don Japhet d'Arménie,* comédie de Scarron, représentée pour la première fois en 1652, imprimée en 1653. Son succès énorme balança celui de *Nicomède.*

11—71. — *La Baguenodière.* — L'original de ce type est le fils de M. Pilon, avocat au Mans.

12—80. — *Dorotée & Feliciane de Montſalve.* — Ce chapitre est la traduction libre d'une Nouvelle espagnole des *Alivios de Cassandra,* intitulée : *la Confusion de una noche.*

13—123. — *Je ne ſais ſi c'eſt vous donner une grande marque de mon reſpect.* — Cette troisième partie du *Roman comique* est due non à la plume de Scarron, mais bien à

celle d'Offray. Le sieur Boullioud, à qui il l'a dédiée, est vraisemblablement Jean-François Boullioud de Chanzieu, de Saint-Génis-Laval, avocat à Lyon en 1720.

14—138. — *Le marqueur du tripot.* — Valet du jeu de paume marquant les chasses, comptant le jeu des joueurs, les servant & les frottant.

15—139. — *Les crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond sommeil.* — Dès l'aube, ces marchands parcouraient les rues, annonçant leur marchandise. Le soir, quand venait l'heure du couvre-feu, c'étaient les *oublieux* ou marchands d'oublies qui allaient criant de maison en maison. Les bons bourgeois connaissaient l'heure de cette façon.

16—139. — *La Couture.* — Abbaye de Bénédictins, fondée en 595 par saint Bertrand, évêque du Mans.

17-156. — *Le marquis de Lavardin.* — Les *Menagiana* rapportent « qu'il y a dans le Maine, près Montoire, un lieu appelé Lavardin, qui a donné son nom à une très illustre famille du Vendômois ».

18—157. — *La Guerche.* — Petite ville située sur la Sarthe, à 10 kilomètres du Mans.

19—158. — *Vivain.* — Petite ville, à 2 kilomètres nord-est de Beaumont-le-Vicomte.

20—158. — *Receveur des epices.* — On désignait par *epices,* au Palais, les salaires que les juges se taxaient en argent, au bas des jugements, pour leur peine d'avoir travaillé au rapport & à la visitation des procés par écrit.

21—163. — *Bourg-le-Roi.* — A 32 kilomètres nord-est du Mans.

22—168 — *Fresnay.* — Petite ville sur la Sarthe, à 24 kilomètres sud-ouest de Mamers.

23—195. — *Le second Zani.* — Bouffon de la comédie italienne.

24—195. — *J'avois toujours cru ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en pygmées.* — *Métamorphoses*, livre VII, fable xxv.

25—196. — *Qu'est-ce qu'un homme si petit.* — Cette chanson, fort ancienne en effet, a servi de thème à des variations très nombreuses.

26—205. — *Suivant l'ordre du Coutumier.* — Recueil de coutumes & usages qui régissaient une contrée.

27—211. — ... *Jean de Paris, &c.* — Les *Melusines* ont pour auteur Jean d'Arras, les *Quatre Fils Aymon,* Huon de Villeneuve. Quant aux auteurs de l'*Histoire de Pierre de Provence & de la Belle Maguelonne* & de *Jean de Paris,* ils demeurent inconnus.

28—211. — *En lisant les œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet.* — Ce triolet, qui n'en est pas un, fut adressé à Jeanne d'Albret, princesse de Navarre.

29—214. — *Ce qui me faisoit paroli à une trentaine de cadets.* — Ce qui me faisait aller de pair..

30—227. — *Balon.* — Petite ville située sur l'Orne, à 18 kilomètres du Mans.

31—228. — *Je suis mort, l'on m'a donné un coup d'épée dans les reins.* — Dans l'*Euphormion*, de Barclay, se lit la même plaisanterie : César se croit mort aussi, parce qu'il a été piqué d'une épine à la fesse.

32—233. — *Leurs habits tout parsemés de nœuds de petit ruban bleu, qui étoit la couleur de la du Lys, & que j'ai aussi toujours portée depuis ; il est vrai que j'y ai ajouté la feuille morte.* — Le *Jeu du Galant* nous apprend la signification attachée à la couleur des rubans. Le bleu était une couleur attribuée au ciel, on témoignait, en la prenant, ne vouloir

que des affections célestes. La couleur feuille morte représentait la mort de l'espérance.

33—236. — *Me meneras-tu à Saint-Pater?* — Il faut lire *Saint-Paterne.*

34—243. — *Pour aller en cour ſervir ſon quartier.* — Les gentilshommes de quartier remplissaient pendant trois mois seulement les devoirs de leur charge.

35—257. — *Je paſſai en revue & tirai la montre.* — On donnait le nom de montre à la solde payée aux soldats dans les revues.

36—257. — *Sainte-Reine, en Bourgogne.* — Ce bourg, nommé aussi Alise, se trouve à 4 kilomètres de Flavigny.

37—262. — *Caſal.* — Ville du Montferrat.

38—264. — *Sa parure verte.* — *Le jeu du galant,* déjà cité, dit que cette couleur, symbole de l'espérance, est la plus propre aux galants, puisque l'on dit : un vert galant.

39—281. — *Almeneſche.* — Bourg à 8 kilomètres sud-est d'Argentan.







TABLE

CHAP. XIV. — *Le Juge de ſa propre cauſe* . . . 1
CHAP. XV. — *Effronterie du ſieur de la Rappiniere.* 49
CHAP. XVI. — *Diſgrâce de Ragotin* 54
CHAP. XVII. — *Ce qui ſe paſſa entre le petit Ragotin & le grand Baguenodiere* 67
CHAP. XVIII. — *Qui n'a pas beſoin de tiltre* . . 76
CHAP. XIX. — *Les deux Freres Rivaux* 80
CHAP. XX. — *De quelle façon le ſommeil de Ragotin fut interrompu* 117

TROISIÈME PARTIE.

A Monsieur Boullioud. 123

Avis au Lecteur 129

Chapitre premier. — *Qui fait l'ouverture de cette troifième partie.* 133

Chap. II. — *Où vous verrez le deffein de Ragotin* . 139

Chap. III. — *Deffein de Leandre. — Harangue & reception de Ragotin à la troupe comique* . . . 144

Chap. IV. — *Départ de Leandre & de la troupe comique pour aller à Alençon. Difgrâce de Ragotin* . . 153

Chap. V. — *Ce qui arriva aux comediens entre Vivain & Alençon. Autre difgrâce de Ragotin* . . . 163

Chap. VI. — *Mort de Saldagne.* 173

Chap. VII. — *Suite de l'hiftoire de la Caverne* . . 183

Chap. VIII. — *Fin de l'hiftoire de la Caverne* . . 189

Chap. IX. — *La Rancune defabufe Ragotin fur le fujet de l'Etoile, & l'arrivée d'un carroffe plein de nobleffe, & autres aventures de Ragotin* 194

Chap. X. — *Hiftoire du prieur de Saint-Louis & l'arrivée de M. de Verville* 205

Chap. XI. — *Refolution des mariages du Deftin avec l'Etoile, & de Leandre avec Angelique* 222

Chap. XII. — *Ce qui arriva au voyage de la Frefnaye; autre difgrâce de Ragotin.* 226

Chap. XIII. — *Suite & fin de l'hiſtoire du prieur de Saint-Louis.* 230

Chap. XIV. — *Retour de Verville, accompagné de M. de la Garouffière; mariage des comediens & comediennes, & autres aventures de Ragotin* 265

Chap. XV. — *Hiſtoire des deux jalouſes.* 274

Chap. XVI. — *Hiſtoire de la capricieuſe amante* . 284

Chap. XVII. — *Deſeſpoir de Ragotin & fin du Roman comique.* 296

Notes et Variantes. 303



Achevé d'imprimer

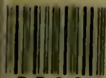
le six novembre mil huit cent quatre-vingt

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS


39003

0022405956







